O M I	BIBLIOTHEK COLLEGIUM WALLINGFORD		
	10	E	25

LE
PAYS DES NÈGRES

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

M. Laffite rend visite au président de la république de Petit-Popo.

LE
PAYS DES NÈGRES

ET
LA CÔTE DES ESCLAVES

PAR
M. L'ABBÉ LAFFITTE

PRÊTRE DU DIOCÈSE D'AIRE

Auteur du *Dahomé*.

—
DEUXIÈME ÉDITION

TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

—
M DCCC LXXVIII

LE
PAYS DES NÈGRES

CHAPITRE I

La côte des Esclaves. — Une vision au Colisée. — M. Papetard. —
L'œuvre des Enfants noirs. — Les enfants noirs à Whydah. — Les
enfants noirs à Puerto-Real. — Extraits du journal *les Missions*
catholiques. — Bons résultats de l'œuvre des Enfants.

Parmi les terres comprises dans cette partie de l'Afrique que baigne le golfe de Guinée, il en est une dont le nom seul, la côte des Esclaves, attire plus particulièrement l'attention. La côte des Esclaves commence au cap Saint-Paul et se prolonge jusqu'à Lagos.

Depuis les premiers jours de sa découverte, cette petite bande de territoire a vu des ignominies qui n'ont de nom dans aucune langue, et ses populations ont subi un martyre qui vient à peine de finir.

Ce sera l'éternelle honte des gouvernements européens d'avoir non-seulement permis, mais encore favorisé un trafic qui mettait l'homme, créature

immortelle faite à l'image de Dieu, au niveau de la bête de somme. L'Europe frémit d'horreur quand le vent qui vient d'Afrique lui apporte les cris des malheureuses victimes qui tombent par milliers sous le couteau du sacrificateur dahoméen, et elle ne songe pas que les annales de la traite renferment des douleurs aussi poignantes, des drames aussi sanglants. Je m'y suis pris à plusieurs fois, et en faisant appel à tout mon courage, pour parcourir ces feuillets tachés de sang : Dieu ! que d'horreurs !

A cette heure ces vexations ont cessé, et le soleil qui se joue radieux sur cette côte maudite n'y éclaire plus de pareilles infamies.

Cependant il reste un grand devoir à remplir aux peuples civilisés. La traite est abolie, c'est bien ; mais le mal ne se répare pas d'un trait de plume ; ce serait par trop commode.

Je sais bien qu'on crie de toutes parts : Il faut civiliser les nègres ! Mais de quelle civilisation veut-on parler ? Si c'est d'une civilisation dont le but est le perfectionnement de la matière, autant vaut-il laisser les nègres à leur misère présente ; car le chef-d'œuvre de cette civilisation, c'est la Rome païenne, cette Rome que saint Jean, dans une de ses visions, aperçut sous la forme d'une bête immonde.

Elle m'apparut aussi un jour cette civilisation romaine. C'était au Colisée ; les premières ombres de la nuit luttaienent avec les dernières lueurs du jour. Assis sur les hauts gradins de l'amphithéâtre, j'évoquais dans mon esprit les acteurs d'un drame qui avait eu là son glorieux dénouement. La foule remplissait les galeries. Je le vis là, tout entier, ce grand peuple romain : empereur, sénateurs, che-

valiers, matrones, vestales, vile multitude. L'arène était encore vide, mais les rugissements des bêtes enfermées dans leurs antres traversaient l'espace. Un vieillard parut, je le reconnus à sa noble figure : c'était Ignace, l'évêque d'Antioche. Il passa souriant sous le fouet des *venatores*, et les Romains saluèrent par des huées ce suprême outrage. Toujours calme, le vieil athlète du Christ s'agenouilla sur le sol sanglant et dit :

« Je suis le froment du Seigneur; que je sois donc moulu par les dents des bêtes, et que je devienne le pain du Christ. »

Et voilà que le rugissement d'une bête répondit à ces paroles; et, pendant que le sang du martyr coulait sur l'arène, son âme radieuse s'envolait au ciel.

Et alors j'entendis une voix plus forte que les rugissements des bêtes, que les hurlements de la multitude, et cette voix chantait : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat*.

Ma bouche jeta aux échos de la vieille ruine ces mêmes paroles : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat*; et, précipitant mes pas à travers les galeries devenues sombres, j'allai m'agenouiller au pied de la croix. Ma prière fut pour l'Afrique :

« O mon Dieu! vous réglez ici; cette croix est le signe de votre triomphe. Mais il est un peuple qui ne vous connaît pas, qui ne vous aime pas; répandez sur lui la vertu de votre sang, la vertu du sang d'Ignace, la vertu du sang des martyrs qui ici même ont glorifié votre nom; et son âme et son corps secoueront dans la joie la malédiction qui les écrase; et l'ange de l'Afrique chantera l'hymne de la résur-

rection : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.* »

Combien d'années encore s'écouleront avant ce jour radieux? Dieu le sait. Mais en jetant les yeux sur la côte des Esclaves, un des points les plus ténébreux du continent africain, j'y vois une petite lueur qui va sans cesse s'agrandissant : c'est l'aurore du jour du salut.

J'ai dit dans un premier livre à quelle heure le Christ était apparu sur cette terre désolée, et que la France, qui avait fécondé ses colonies du sang des nègres de la côte des Esclaves, avait envoyé à ce peuple martyr ses premiers missionnaires. Mon récit était incomplet.

Je n'avais parlé que de leur action dans le Dahomé, et ils avaient jeté le nom de Dieu à tous les échos du littoral, depuis le cap Saint-Paul jusqu'à Palmas.

J'avais également passé sous silence une œuvre qui, dans leur pensée, devait donner d'immenses résultats : l'œuvre des Enfants noirs.

Ce nouveau livre va combler cette lacune.

L'œuvre des Enfants noirs prit naissance vers la fin de l'année 1862; M. Papetard, prêtre français de la Société des missions africaines, en est le fondateur. Cet homme, entré dans l'apostolat comme saint Paul, par un miracle éclatant de la grâce, consacra plusieurs années aux besoins de l'œuvre fondée par M^{sr} de Brésillac. Lui qui avait tiré l'épée, non sans gloire, sur les champs de bataille de l'Algérie, se fit mendiant; il recueillit par les villes de France le pain quotidien des nouveaux apôtres des nègres. Sa parole grave et émue ouvrait les bourses les

mieux fermées, et, sa moisson faite, il nous l'apportait joyeux.

Par suite de ces quêtes multipliées, un jour vint où la maison mère de Lyon fut assurée du lendemain.

M. Papetard partit alors pour l'Espagne. Certes ce fut une entreprise hardie d'aller demander à l'Espagne, qui n'avait pas encore aboli la traite, les moyens de civiliser les nègres. M. Papetard n'hésite pas cependant; il frappe à la porte des riches, des puissants, tend la main et dit :

« Pour les enfants noirs! »

Et les onces d'or, sorties des sueurs et du sang des pères esclaves aux îles Philippines, vont tout à l'heure assurer la liberté et le bonheur des enfants.

Sa tournée dans la Péninsule était à peine commencée qu'il écrivait à M. Borghero, supérieur de la mission de Whydah, d'acheter douze négrillons et de les envoyer à Puerto-Real.

Puerto-Real était on ne peut mieux choisi pour un établissement d'enfants noirs. L'Andalousie, avec son ciel serein, ses chaudes effluves, ses palmiers, ses orangers, ses cactus, ses aloès, c'était presque l'Afrique.

Jamais moment ne fut plus favorable pour l'achat des enfants noirs.

Le terrible chasseur d'hommes qui gouvernait le Dahomé venait de s'emparer du gros village d'Ishagga, enclavé dans le territoire d'Abékouta.

Enveloppé pendant une nuit sans lune, le village fut pris sans coup férir, et sa population, au nombre de trois mille âmes, suivit à Agbomé son farouche

vainqueur. Quelques centaines de captifs furent immolés sur-le-champ aux dieux du pays; le plus grand nombre, acheté par les négriers, partirent à destination des colonies espagnoles.

Douze enfants nous furent envoyés, au prix de quatre cents francs chacun. Leur âge, que nous ne pûmes déterminer que par approximation, allait de neuf à douze ans. Leur premier sentiment en entrant à la mission catholique fut un sentiment de crainte. Mais la bonne mine, l'air heureux des enfants qui vivaient avec nous les eurent bientôt rassurés sur leur sort, et une semaine ne s'était pas écoulée, qu'ils ne songeaient plus à leur pays; le souvenir seul de leurs parents dispersés amenait de temps à autre un nuage de tristesse sur leur visage épanoui.

Que faire de ces enfants avant l'arrivée du navire qui devait les emporter en Espagne?

L'école de nos négrillons leur était fermée; aucun des missionnaires ne connaissait leur langue, et ils n'avaient encore appris que quelques mots du dialecte dahoméen. Il n'était pas prudent de les laisser oisifs : je fus chargé de leur trouver un travail proportionné à leurs forces.

Je faisais alors construire une maison; les nègres extrayaient la terre qui devait servir à la construction des murs. Les enfants l'enlevèrent avec de petites calebasses; restait à la pétrir.

Après l'avoir fait noyer d'eau, les enfants dansaient dessus en se tenant par la main. Les deux plus jeunes, placés au centre, frappaient de toute la force de leurs bras deux petits tambours, et la joyeuse bande, emportée par cette musique entraînante,

tournoyait jusqu'à complet épuisement des forces. Il y avait alors une heure de repos, puis la danse reprenait avec le même entrain, et le soir j'avais une bonne provision de mortier prêt à être employé le lendemain.

Pendant les heures de récréation, ils se tenaient généralement à l'écart des enfants de l'école : non pas qu'il n'y eût entente complète entre eux, mais les jeux de nos écoliers ne leur convenaient pas. Ces jeux, venus pour la plupart d'Europe, dépassaient encore leur intelligence.

Les évolutions d'un singe, grand comme un chien des Pyrénées, les amusaient par-dessus tout. Mais l'animal était féroce, il fallait se tenir à distance; et l'un d'eux, qui l'avait agacé de trop près, laissa entre ses dents un lambeau de caleçon et aussi un peu de peau qui, à ce moment, se trouvait adhérente à son étui.

J'essayai une fois de la puissance, sur eux, d'un instrument de musique moins élémentaire que le tambour.

J'avais acheté à Lyon, avant mon départ pour l'Afrique, un orgue de Barbarie. Je réunis un soir ma petite famille, et, placé au centre du groupe, je commençai à tourner la manivelle. Aux premiers sons qui sortirent de la caisse, que j'avais tenue fermée, ce fut un effarement général; mes négrillons s'enfuirent dans toutes les directions; impossible de les faire revenir. Le lendemain ils n'approchaient de moi qu'avec crainte, ils me prenaient pour un sorcier.

L'orgue de Barbarie avait déjà produit sur les hommes le même effet que sur les enfants. Les

peuples primitifs voient du surnaturel dans tout ce qui dépasse leur intelligence, ce qui explique la facile conquête de vastes pays par une poignée d'Européens armés de fusils.

Les enfants, qui s'enfuyaient devant l'orgue de Barbarie, accouraient joyeux aux sons de la cloche qui les appelait aux repas. Cette musique ne dépassait pas leur intelligence.

Les premiers jours, c'était pitié de les voir se jeter avidement sur l'élémentaire nourriture qui leur était servie. Pauvres enfants ! ils avaient tant souffert de la faim depuis la prise de leur village

Il nous fut d'abord impossible de leur faire le catéchisme, par la même raison qui les avait exclus de l'école : l'ignorance de leur langue.

Le matin et le soir, réunis aux autres enfants pendant qu'ils faisaient leur prière, ils se mettaient à genoux comme eux, comme eux encore ils faisaient le signe de la croix ; leurs lèvres restaient muettes ; mais il y avait tant de recueillement dans leur pose, tant d'expression sur leurs traits, que l'esprit de prière semblait reposer sur eux.

Les cérémonies qui se faisaient dans notre chapelle, le dimanche, les émerveillaient. Placés près de la porte, ils suivaient tout d'un œil attentif, la bouche grande ouverte, signe certain, selon le peintre Lebrun, d'un grand effarement dans l'esprit.

Entre temps, les négrillons faisaient des progrès sensibles, soit dans le dialecte dahoméen, soit dans la langue portugaise. Nous comptions les garder encore de longs jours, et ne les envoyer en Europe qu'entièrement dégrossis ; mais M. Papetard en avait décidé autrement. Dans sa hâte de voir ses chers

nègres il envoya, tout exprès pour les chercher, nos deux excellents confrères MM. Fialon et Sarra.

Si l'on avait voulu embarquer les enfants quelques jours seulement après leur arrivée à la mission, il eût fallu les traîner de force au navire; leur mémoire gardait encore le souvenir des histoires terribles sur les pays d'outre-mer qu'ils avaient entendues aux veillées de leur village. Mais la vie qu'ils avaient menée avec nous leur avait appris à nous distinguer des négriers; aussi partirent-ils sinon joyeux, du moins entièrement rassurés sur leur sort.

Un an après, à Puerto-Real, je me retrouvais au milieu de mes chers négrellons. Les enfants du démon étaient devenus par le baptême enfants de Dieu.

Douze fils de Cham vinrent un peu plus tard grossir la petite colonie nègre. A cette époque j'étais déjà au repos dans mon pays; je ne pouvais plus suivre que de loin les progrès d'une œuvre que j'avais beaucoup aimée. Un extrait du *Journal des missions catholiques* complétera mon récit sur l'orphelinat de Puerto-Real.

« Le 12 janvier 1865, M. Borghero s'embarquait à Lagos sur le trois-mâts *le Franklin* avec douze enfants destinés à l'orphelinat de Puerto-Real. Ces enfants ignoraient la langue du missionnaire, comme le missionnaire ignorait la leur. Pendant tout le voyage ils conservèrent l'air chagrin des malheureux exposés sur le marché.

« Une tempête ayant fait relâcher à Lisbonne, M. Borghero y acheta des vêtements pour ses petits noirs, qui n'avaient encore que leur pagne africain. Mais, habitués aux seuls dons de la nature, ils ne

savent comment mouvoir leurs pieds emprisonnés dans des souliers. Aussi ne tardent-ils pas se à débarrasser de cette entrave : les uns portent leurs deux souliers sous les bras, d'autres ne retirent que celui qui les blesse le plus, les autres s'avancent péniblement. Les habitants s'attroupent à ce spectacle si nouveau pour eux, et les plus jeunes enfants, effrayés, se mettent à pleurer.

« Enfin, il faut manger; on entre dans une auberge. La table se prépare. La vue des couteaux et des fourchettes glace d'effroi les petits noirs qui se tiennent debout, le regard inquiet et abattu. On leur donne des chaises; ils y placent leurs souliers, croisent les bras dessus, et, se cachant la tête dans les mains, se mettent à sangloter. L'exemple du missionnaire, qui se met à table et prend son repas, parvient seul à les rassurer. Ils se hasardent à faire comme lui, et le vin achève de dissiper leur tristesse. Ils racontèrent plus tard qu'ils croyaient avoir été achetés pour être mangés dans le pays des blancs, et que, à l'auberge de Lisbonne, ils s'étaient crus à leur dernier moment.

« A Puerto-Real il trouvèrent leurs jeunes compatriotes, et reçurent avec eux le bienfait de l'éducation chrétienne. Déjà l'on pouvait apprécier les services que ces sortes d'orphelinats sont appelés à rendre.

« L'avenir d'une mission repose, en effet, sur la génération naissante, encore à l'abri des préjugés et de la corruption. A la côte de Benin les mœurs sont si dépravées, la superstition du fétichisme est si profonde, qu'il est absolument nécessaire d'éloigner les enfants de tout contact avec les adultes si l'on veut

les christianiser. De là, la pensée de fonder des orphelinats africains dans les contrées méridionales de l'Europe pour former les enfants noirs à la vie chrétienne, leur apprendre des métiers, et les renvoyer ensuite dans leur pays. Ces orphelinats sont des pépinières pour des mariages chrétiens, condition essentielle de toute civilisation, et ils peuvent aussi préparer des vocations à la vie religieuse et au sacerdoce.

« Toutefois l'expérience a démontré qu'il est préférable d'établir ces orphelinats dans les missions elles-mêmes; l'éducation s'y plie mieux à la nature du noir.

« Ce fut la cause principale qui amena la suppression de l'établissement de Puerto-Real. Cette suppression fut hâtée par les troubles politiques dont l'Espagne commençait à être le théâtre. En 1866, les trente enfants réunis à Puerto-Real furent confiés aux RR. PP. jésuites, alors chargés de l'orphelinat de Bouffarik (Algérie). Leur éducation professionnelle terminée, ils retournèrent dans leur pays.

« Rendus à leur pays, les enfants de Puerto-Real ont, à peu près tous, persévéré dans la vie chrétienne. Quelques-uns même sont devenus nos auxiliaires.

« ... Les noirs sont, comme on le voit, capables de développement intellectuel et moral. Combien il est désirable que la charité catholique vienne en aide aux missionnaires pour multiplier, sur les côtes d'Afrique, des établissements où se forment ces pauvres enfants destinés à régénérer leur pays! Les enfants périssent, hélas! par milliers, faute de secours, dans ces populeuses contrées. Bien des per-

sonnes seront surprises d'apprendre que le seul pays de Yoruba contient plus de trois millions d'âmes : Abékouta a cent mille habitants; Lagos, soixante-dix-mille; Porto-Novo, cinquante mille; Whydah, soixante mille, etc. Et cependant le Yoruba n'est qu'une très-petite partie du seul vicariat apostolique de la côte de Benin. Au dire de tous les voyageurs, l'intérieur n'est pas moins peuplé. Les ventes d'esclaves, qui s'élevaient annuellement à plusieurs milliers avant l'abolition de la traite, attestent la misère morale de ces contrées.

« Rien donc n'est plus fait pour toucher les âmes chrétiennes que le sort des enfants noirs, et aucune œuvre n'est plus digne d'intérêt que celle qui se propose le rachat de ces enfants, la création et le soutien d'établissements où ils puissent recevoir le double bienfait de la foi et de la civilisation. Après avoir grandi dans ces pieux asiles, ils fonderont des familles. Bientôt des villages chrétiens se formeront autour de l'église et à l'ombre de la croix, source de civilisation, gage de bonheur et de paix¹. »

¹ *Missions catholiques*, n° 243.

CHAPITRE II

De Whydah à Grand-Popo. — Une insolation. — Combien M. le consul d'Espagne payait le bonheur de faire ses pâques. — Voyage en pirogue. — La factorerie française. — Grand-Popo. — Un féticheur. — Un chien peu dévot. — La première messe et le premier baptême à Grand-Popo. — Ma visite au président de la république.

Voici à quelle occasion j'entrepris mon premier voyage sur le littoral. J'habitais le Dahomé depuis bientôt un an. Dès les premiers jours de mon arrivée dans le pays, j'avais contracté la fièvre, mais une fièvre lente, qui ne m'empêchait pas de vaquer à mes occupations ordinaires, lorsqu'une forte insolation vint mettre ma vie en danger. Pendant les huit jours que je fus aux prises avec la mort, je n'eus conscience d'aucun de mes actes; ma tête brûlait comme une fournaise, et j'en frappais les murs sans éprouver de douleur; puis je me laissais aller comme une masse inerte, sans mouvement, presque sans vie. Un nègre profitait de ces minutes d'affaissement pour mettre ma tête sur un baquet, pendant qu'un autre nègre l'arrosait d'un filet d'eau continu. Mon état empirant de jour

en jour, nos confrères perdaient tout espoir de me sauver, lorsque, par la grâce de Dieu, par la force de la jeunesse, et sans doute aussi par l'efficacité des douches froides données d'une main généreuse, je m'assurai, en reprenant possession de moi-même, que j'étais dispensé pour cette fois de faire le voyage d'outre-tombe.

Mon rétablissement fut très-lent, et je maudis d'autant plus ma faiblesse persistante, qu'elle me fit perdre l'occasion d'un voyage dont la pensée me souriait depuis longtemps.

Les quelques lignes qui vont suivre ne rentrent pas dans le cadre de mon récit; mais, comme j'écris sans art, je me permettrai, chaque fois que je verrai une fleur pas trop loin de mon chemin, de me détourner un peu pour aller la cueillir.

Or en voici une, merveilleuse de grâce.

Dans ma traversée de Liverpool à Lagos, j'avais rencontré à Sierra-Leone un homme d'une vie admirablement chrétienne, M. Pio d'Emparenza, consul général d'Espagne. Le bonheur qu'il goûta à entendre la sainte messe et à recevoir son Dieu fut si grand, qu'il essaya de me retenir quelques jours près de lui, m'offrant de faire les frais de mon passage sur le prochain paquebot. Comme je refusais d'accéder à son désir, alléguant les ordres formels que j'avais reçus de me rendre à Whydah le plus tôt possible, il me demanda de revenir à Sierra-Leone pour les fêtes de Pâques; il prenait à son compte tous les frais du voyage. Je lui avais promis, et je me disposais à partir, lorsque cette malheureuse insolation vint mettre à néant tous mes projets. M. Borghero partit à ma place, accompagné d'un jeune nègre chrétien.

Voulez-vous savoir maintenant combien coûta à ce chrétien modèle le bonheur de faire ses pâques en l'année 1862 ?

Près de deux mille francs.

Quelle éloquence dans ce chiffre !

Cependant ma santé se rétablissait de jour en jour. Sur le conseil de mes confrères, je me décidai à faire un petit voyage ; un changement d'air ne pouvait que m'être salulaire.

Notre vicariat apostolique s'étendait du Volta au Niger, et depuis notre établissement à Whydah, nous n'étions pas sortis des limites du Dahomé. Mon état maladif ne me permettant pas de me diriger vers l'intérieur, je résolus de visiter une partie du littoral.

J'étais indécis sur quel point se porteraient mes explorations, lorsqu'on m'apprit qu'une pirogue de Grand-Popo venait d'arriver à la factorerie française. Je me décidai immédiatement à profiter de cette occasion.

Je montai en hamac vers deux heures de l'après-midi. Pour éviter une nouvelle insolation, qui cette fois n'aurait pas manqué de me mettre au tombeau, une forte toile mobile était tendue sur le bambou qui supportait le hamac, et deux chapeaux de paille d'immense dimension, posés l'un sur l'autre, couvraient ma tête. Grâce à ces précautions et à la course précipitée de mes porteurs, qui agitait l'air autour de moi, j'arrivai sans trop souffrir de la chaleur au point de la lagune où la pirogue était amarrée. Cette pirogue, creusée dans un énorme tronc d'arbre, était chargée de marchandises ; mais un petit espace de la longueur de ma personne m'avait été réservé. Une toiture légère, montée sur des bambous avec des

nattes qui retombaient sur le bordage, un matelas d'herbes très-fines et très-sèches, faisaient de ce petit coin un nid vraiment délicieux. Quatre rameurs et un pilote montaient l'embarcation. Ce pilote était un objet de luxe, vu que la navigation de cette lagune n'offre aucune difficulté.

Les quatre rameurs, beaux nègres dans la force de l'âge, me firent bien augurer de la rapidité de notre marche; le pilote, vieux noir décrépît, avait des prétentions aux belles manières; il n'en était que plus laid. Ces braves gens m'accueillirent par des bravos multipliés; ils avaient compté sur une goutte de tafia avant de prendre les rames. Le pilote en fit la demande les deux mains posées sur son cœur, pendant qu'une grimace qui voulait être un sourire contractait sa figure. Il en fut pour ses frais de mise en scène; je n'avais pas emporté de tafia. Je lui promis cependant de me souvenir de sa requête à notre arrivée à Grand-Popo, si j'étais satisfait de leurs services. Heureux de cette promesse, ils poussèrent vigoureusement la pirogue au milieu de la lagune.

Elle nagea alors d'une manière plus régulière; deux nègres la manœuvraient. Les autres, accroupis sur leurs talons, la tête enveloppée d'un pagne, s'endormirent au chant monotone de leurs compagnons et au léger roulis de la barque.

A ce point, et en général jusqu'à Grand-Popo, la lagune offre la largeur d'une belle rivière; ses eaux, claires et profondes, sont très-poissonneuses. Des arbres propres à la flore d'Afrique croissent pêle-mêle sur ses deux rives; mais le palétuvier domine.

Le palétuvier est un arbre trop curieux pour que

je n'y arrête pas l'attention de ceux de mes lecteurs qui ne le connaissent pas.

Le tronc du palétuvier, raboteux, très-dur, de couleur rougeâtre, n'atteint guère qu'une hauteur de trois mètres; ses rameaux fort nombreux s'élancent de sa tête en jets flexibles pour s'incliner ensuite gracieusement vers la terre, où ils prennent racine dès qu'ils la touchent. Ces racines, multipliées à l'infini et enlacées les unes aux autres, forment des cavités mystérieuses où les poissons trouvent un abri sûr, et les huîtres la fraîcheur qui leur convient.

Un voyageur ancien, naïvement friand de ces mollusques, avoue que c'est un passe-temps fort agréable de les manger au lieu même où ils se prennent.

« Les branches inférieures, dit-il, servent à s'avancer sur la surface de l'eau, celles du milieu offrent des sièges pour s'y reposer, et celles d'en haut donnent de l'ombre; ordinairement les huîtres tiennent si fort aux branches basses, que sans une hache ou quelque instrument de fer il est impossible de les arracher. Elles sont plates, grandes comme la main, et d'un goût assez amer; mais on les trouve bonnes dans le pays, parce qu'il n'y en a pas de meilleures. »

Les nègres les font cuire et les assaisonnent de piment; c'est un manger détestable.

Le soleil, alors dans tout son éclat, avait endormi les oiseaux dans la feuillée; les poissons se cachaient au plus profond de l'eau, et les caïmans s'étaient paresseusement dans une immobilité parfaite sur le sable des rives. Le silence eût été complet, sans le cri perçant de quelques perroquets gris qui venait de temps à autre déchirer mes oreilles, ou la voix de

quelque jeune singe qui se répandait en injures contre la noix de coco trop dure pour sa dent.

Les nègres dormaient; la nature presque tout entière se reposait. Je ne voulus pas être isolé dans cet ensemble de paresse et d'abattement; je m'endormis aussi.

Je m'éveillai vers quatre heures, au bruit d'une conversation bruyante. La pirogue n'avancait plus : mes nègres étaient en contestation sur le prix de quelques petits poissons qu'ils voulaient acheter à deux de leurs collègues, qui se livraient à la pêche dans la lagune. Le marché terminé, nous reprîmes notre marche. Deux canotiers poussaient la pirogue; les autres préparèrent leur repas. Il y eut gala à bord de notre barque; les poissons avaient pris dans l'huile de palmier une couleur dorée qui prévenait en leur faveur.

Pauvres nègres ! un rien les contente, un rien les rend heureux. Je suis certain que s'ils avaient pu arroser leur friture d'une goutte de tafia, Lucullus, de si gourmande mémoire, n'eût pas été leur égal.

Le soleil perdait de plus en plus de sa force. Les cocotiers, immobiles sous la chaleur, saluèrent la première apparition de la brise par un léger frémissement de leurs larges feuilles. Ce fut le signal du réveil de la nature; les palmiers nains se mirent de la partie en agitant leur chevelure ondoyante, les palétuviers suivirent le mouvement, et les huîtres attachées à l'extrémité des branches qui tombaient sur l'eau, se bercèrent comme des paresseuses.

Les oiseaux se taisaient encore; mais la brise, qui augmentait d'intensité, secoua tellement leurs per-

choirs, qu'ils se répandirent dans les airs, étalant à la lumière adoucie du soleil leur splendide parure.

Je fis enlever la toiture de ma pirogue pour suivre plus à l'aise leurs évolutions. Quel mouvement ! quelle vie ! quelle gaieté ! Comme tout ce petit monde était heureux du retour de la fraîcheur ! Pendant un quart d'heure ce furent des voltiges sans nombre et d'une variété infinie ; puis, la faim étant venue, ils se mirent en quête de leur nourriture, et chacun eut son mets préféré à cette table si abondamment pourvue que la Providence sert chaque jour à tous les êtres de la création.

En attendant, le soleil baissait à l'horizon ; il disparut bientôt derrière un rideau de cocotiers, teignit un instant de pourpre et d'or le feuillage des palmiers, descendit à la hauteur des palétuviers, qui tamisèrent les derniers feux de ses rayons, et fit place à la nuit.

On sait qu'en Afrique la nuit vient sans crépuscule.

La nuit qui tombait sur nous n'avait pas l'aspect sombre et effrayant des nuits du Nord. C'était une nuit sereine, presque claire, rafraîchie par la brise, embaumée de senteurs. Sous l'impression des effluves qui se dégageaient de la terre et des eaux, il me sembla qu'une vie nouvelle circulait en moi, vie de calme et de bonheur. Je m'étendis sur ma natte, le visage tourné vers le ciel, où scintillaient de nombreuses étoiles, et, perdu dans une douce rêverie, je percevais à peine le chant de mes canotiers, cantilène monotone qui s'harmonisait avec tous ces bruits vagues qui frappent nos oreilles alors que l'ombre couvre la terre.

J'arrivai ainsi presque sans m'en apercevoir à Grand-Popo; il était neuf heures du soir.

Je fus reçu à la factorerie française avec cette urbanité pleine de grâce et de franchise à laquelle nous avions habitués depuis longtemps tous les commerçants qui habitaient la côte occidentale d'Afrique.

Au milieu du xvi^e siècle, Grand-Popo était une ville considérable; sa position entre la lagune et la mer en faisait la rivale heureuse de Whydah. Elle dépendait alors du royaume d'Ardra. Ce royaume, dont il est fait mention dans les relations des voyageurs du xvii^e siècle, était un des plus vastes et des plus puissants de la Guinée : les compagnies de France et de Hollande y avaient des comptoirs très-florissants. C'est à l'occasion de leurs démêlés sur la préséance que le roi envoya une ambassade à Louis XIV en 1670.

La grandeur séculaire d'Ardra tomba devant l'audace d'un petit peuple qui vivait inconnu au pied des montagnes de Kong, et le nom du Dahomé devint l'effroi du littoral. Les Dahoméens avaient à leur tête un nègre, Tsuro-Audati, dont le génie guerrier est devenu célèbre dans les fastes africains. Sous la conduite de leur vaillant chef, ils se ruèrent sur Ardra, attaquèrent ensuite le royaume de Juida, et firent de ces pays deux provinces de leur empire.

Dans cette lutte, Grand-Popo gagna son indépendance. Soit que l'attitude énergique de ce petit peuple l'eût effrayé, soit qu'il eût jugé la lagune infranchissable, Tsuro-Audati n'essaya pas de le réduire.

En 1729, à l'instigation du commandant du fort anglais, qui avait entrepris de rétablir sur son trône

l'ancien roi de Whydah, les Popos se joignirent aux nègres du littoral pour livrer bataille au roi de Dahomé. Quoique battus, les Popos gardèrent encore leur indépendance; mais c'en était fait de leur fortune. Grand-Popo, qui était l'entrepôt du commerce d'Ardra avec les Européens, perdit toute son importance et devint peu à peu ce que nous le voyons aujourd'hui, une sorte de petite république sans prestige et sans influence.

En 1862, date de mon voyage à Grand-Popo, cette république comprenait une dizaine de villages, situés sur la lagune et le littoral. La lagune communiquait alors avec la mer par un canal large et profond. La largeur de ce canal a souvent varié, plusieurs fois même il a été entièrement obstrué; mais les Popos ont toujours eu hâte de le dégager, parce qu'il forme leur meilleur rempart contre la puissance constamment envahissante du Dahomé.

La factorerie française de Grand-Popo est bâtie avec cette solidité et ce confortable qui distinguent les maisons françaises de la côte d'Afrique. Les magasins sont au rez-de-chaussée, les chambres des agents au premier. Elles s'ouvrent sur une longue galerie où la brise de mer arrive toute fraîche, tout imprégnée d'âcres senteurs, bienfait inestimable par les journées de fortes chaleurs habituelles à ce pays. Je me souviens d'avoir passé là, le soir, des heures entières pleines d'un charme infini.

A l'époque de mon passage, cette factorerie était en pleine activité; les nègres encombraient la cour du matin au soir, échangeant les produits du pays, mais principalement l'huile de palmier, contre des marchandises d'Europe.

Dès le premier jour, je commençai l'inspection des villages de la république; l'aspect en est des plus misérables. Partout des maisons en terre couvertes de chaume, des rues où la ligne droite est inconnue; les places sont des dépôts d'immondices où de nombreux vautours fauves, repus de détritns de toute sorte, gardent cette attitude hébétée qui en fait un objet de répulsion.

Un grand nombre de fétiches s'étaient honteusement au centre des carrefours, dans les rues, sur le seuil des maisons. Il y en a de toutes grandeurs, de toutes formes, de toutes couleurs, de toutes matières; mais la plupart sont en terre. Toutes ces ignominies sont sorties de l'esprit dévoyé et des mains malhabiles des féticheurs. Le nègre demande un dieu; la besogne n'est pas longue : le féticheur prend une boule de terre, la pétrit de la manière la plus bizarre qu'il lui est possible d'imaginer, prononce sur ce bloc des paroles qui n'ont aucun sens, et, cela fait : Voilà ton dieu, dit-il au nègre. Le pauvre diable donne en échange une poignée de cauris, et emporte le précieux talisman dans sa case.

Dans une de mes courses, je pus m'assurer par moi-même de la crédulité des gens de Popo à l'endroit de la toute-puissance de leurs féticheurs.

Près d'une bicoque au-dessus de laquelle flottaient quelques chiffons de diverses couleurs attachés au bout d'un bambou fiché dans la terre, je vis deux nègres, qu'à leur air mystérieux, à leur attitude recueillie, je jugeai occupés à quelque conjuration ou sacrifice. L'un de ces nègres, bel homme dans toute la force de l'âge, était vêtu d'un pagne crasseux et déchiré; l'autre, petit vieillard ratatiné, à la figure

de fouine, vrai type du sorcier africain, était habillé d'un pagne tout flambant neuf. Ils donnaient une telle attention à leurs rites religieux, qu'ils ne s'aperçurent de ma présence qu'au moment où un accès de toux malencontreux vint leur révéler que l'œil d'un profane était sur eux. Le grand nègre ne parut pas s'émouvoir outre mesure de ma présence; mais le sorcier avait une de ces têtes étranges qu'on n'oublie jamais une fois qu'on les a vues. Sa surprise passée, il dit force paroles, fit force gestes, me menaçant de sa malédiction et de celle de tous les diables, ses amis, si je ne partais au plus vite. Je me moquai de lui et de tous ses diables, et pour lui montrer que j'étais résolu à rester jusqu'à la fin du sacrifice, je m'assis sur un tas de terre.

Le féticheur sacrifiait un poulet. Le sang était déjà recueilli dans un tesson, et au moment de mon arrivée il fouillait les entrailles de la victime. J'avais rompu le charme au moment le plus solennel.

Devant mon obstination à profaner ses mystères, le sorcier prit la poule par les pattes, fit un signe à son acolyte, et tous deux se perdirent dans un dédale de ruelles.

En continuant de parcourir le village, j'avisai une négresse en train de barbouiller d'huile de palmier les dieux protecteurs de sa case; il y en avait une demi-douzaine, tous remarquables par leur laideur. Celui que je jugeai à sa stature le chef de la bande, outre le barbouillage qu'il partageait avec les autres, avait en plus, à ses pieds, une petite calebasse contenant quelques boules de farine de manioc et du poisson fumé. Un chien fauve, gravement assis sur son derrière, suivait d'un œil de convoitise l'oblation de

la négresse. Elle était à peine rentrée dans sa case que l'animal, peu dévot, ne faisait qu'une bouchée de la païenne offrande, et, horreur ! je le vis ensuite passer sa langue sur la figure des dieux lares.

Cette manière de conjurer le diable par des oblations, qui varient avec les productions de chaque pays, est générale à tous les peuples sauvages.

Il est une tribu d'Indiens cependant, les Indiens Scriniris du bas Pérou, qui s'y prennent d'une façon singulièrement irrévérencieuse pour conjurer l'esprit du mal. Ils étendent les bras dans la posture d'un homme crucifié, et crachent plusieurs fois en l'air.

Voilà un culte établi à peu de frais.

Il est certain que, dans un temps qui n'est pas trop éloigné de nous, les serpents recevaient les honneurs divins à Grand-Popo ; car ce territoire dépendait d'Ardra, et le culte des serpents était la religion officielle de ce royaume.

Les habitants de Whydah, qui rendent de si grands honneurs aux serpents, avaient tiré leurs vilaines divinités du royaume d'Ardra. Voici comment Bosman rapporte le fait.

« L'armée de Juida (Whydah) étant près de livrer bataille à celle d'Ardra, il sortit de celle-ci un gros serpent qui se retira dans l'autre ; non-seulement sa forme n'avait rien d'effrayant, mais il parut si doux et si privé, que tout le monde fut porté à le caresser. Le grand sacrificateur le prit dans ses bras et le leva pour le faire voir à toute l'armée ; la vue de ce prodige fit tomber tous les nègres à genoux : ils adorèrent leur nouvelle divinité, et, fondant sur leurs ennemis avec un redoublement de courage, ils rem-

portèrent une victoire complète. Toute la nation ne manqua point d'attribuer un succès si mémorable à la vertu du serpent; il fut rapporté avec toutes sortes d'honneurs; on lui bâtit un temple, on lui assigna un fonds pour sa subsistance, et bientôt ce nouveau fétiche prit l'ascendant sur toutes les anciennes divinités; son culte ne fit ensuite qu'augmenter en proportion des faveurs dont on se crut redevable à sa protection. »

Quelques voyageurs récents ont assuré qu'il existait encore des serpents fétiches à Grand-Popo. Pour moi, je n'ai trouvé aucune trace de l'ancien culte dans les villages de la république; mais, comme j'y ai passé peu de temps, les divinités tortueuses ont pu échapper à mes recherches.

Du reste, les gens de Grand-Popo eussent-ils abandonné le culte des serpents, ils ont gardé assez de honteuses pratiques pour rester au niveau des habitants de Whydah.

L'esprit de l'homme civilisé se perd à chercher les causes de cette dégradation de créatures descendues plus bas que la brute.

On peut sourire un instant des pratiques superstitieuses des nègres; mais le sourire s'efface bientôt pour faire place à la tristesse que met au cœur la vue de pareilles ignominies.

Mon séjour à Grand-Popo ne devant pas se prolonger plus d'une journée, je n'avais rien apporté de ce qui m'était nécessaire pour célébrer la sainte messe.

Le bon accueil qui m'était fait, mes forces qui revenaient, le charme goûté par ce premier voyage sur la lagune, le bien que je pouvais faire à de

pauvres créatures abandonnées, et les instances de l'agent chef de la factorerie, me décidèrent à séjourner plus longtemps à Grand-Popo et à continuer mon voyage. Une pirogue, expédiée le matin même à Whydah, revenait dans la nuit, m'apportant les objets strictement nécessaires aux cérémonies du culte, et le lendemain, qui était un dimanche, j'eus le bonheur de célébrer la sainte messe.

Une table, placée à l'extrémité de la galerie et convenablement ornée, servit d'autel ; l'assistance se composait des agents de la factorerie et de quelques nègres païens qui avaient voulu juger par eux-mêmes de la religion des blancs. Tous suivirent dans le recueillement le plus complet les cérémonies augustes du mystère qui s'accomplissait sous leurs yeux. Il y avait plus de trois ans que les Français exilés sur ce coin de la côte africaine n'avaient été à semblable fête, et les nègres considéraient avec une sorte de terreur religieuse l'immolation du Dieu mort pour eux, et dont les échos de la lagune n'avaient pas encore répété le nom.

Après la messe, je baptisai un enfant de deux ans. Cette petite créature a été la première marquée du signe du Christ sur cette terre délaissée, où le démon étalait partout et au grand jour ses impures images.

Une illumination, splendide pour la côte d'Afrique, fut le couronnement de cette heureuse journée.

Le lendemain, je fis demander une audience au premier cabacère de Grand-Popo, sorte de président de cette sorte de république. Selon l'usage du pays, je lui avais envoyé, par un domestique du comptoir français, ma canne de cérémonie : c'était un manche

de parapluie à bec d'oiseau. Un esclave du président, tout de neuf habillé et porteur de la canne de son maître, — c'était un jonc à bout d'ivoire, — revint avec mon messager pour me souhaiter la bienvenue sur les terres de la république, commission dont il s'acquitta à genoux, avec un tel luxe de paroles, qu'il y mit, je crois, tout le vocabulaire nègre. Je me dirigeai, en son honorable compagnie, vers la demeure de son maître.

Le palais du citoyen président ne se distinguait des autres mesures que par de plus vastes proportions ; les murs étaient de terre pétrie, la toiture de chaume.

Un grand nègre, chambellan du principicule de Popo, me reçut à la porte de la manière la plus courtoise, et m'introduisit près du cabacère. Le grand chef, en costume de gala et entouré des officiers de sa maison, se leva du tronc d'arbre qui lui servait de siège, fit deux pas à ma rencontre, me serra la main, et m'indiqua un siège de bambou.

Notre conversation eut lieu à l'aide d'un interprète. Cette manière de parler, usitée dans presque toutes les cours africaines, offre de très-grands inconvénients, surtout si l'on a de dures paroles à dire à son interlocuteur ; car l'interprète, pour éviter la colère du chef, n'éprouve nulle honte à changer vos reproches en compliments.

Ici je n'avais rien à craindre de semblable ; je n'eus pour le chef que des paroles gracieuses.

Après les compliments d'usage, je lui demandai s'il avait entendu parler des missionnaires français qui résidaient à Whydah.

« Oui, me répondit-il, j'ai entendu parler d'eux ;

on m'a dit surtout qu'ils étaient de grands médecins; aussi j'ai été très-heureux quand le domestique de la factorerie m'a dit que l'un de ces missionnaires voulait me voir.

— C'est vrai, lui dis-je, nous sommes de grands médecins; mais nous sommes venus dans ce pays surtout pour vous faire adorer notre Dieu, qui est bon, et vous faire brûler vos fétiches, qui sont mauvais.

— Oh! oui, reprit-il, les fétiches bien mauvais pour pauvres nègres.

— Serais-tu content, lui dis-je, si nous venions te voir quelquefois pour te parler de notre Dieu?

— Oh! oui, fit-il, bien content! »

Il ne faudrait pas croire par ces dernière paroles que le cabacère fût déjà en voie de conversion. C'est l'habitude des nègres d'être toujours de l'avis des blancs, alors qu'ils n'ont aucun intérêt à les contredire, mais ils n'en gardent pas moins leur opinion.

Comme nous nous entretenions ainsi, un nègre apporta des rafraîchissements; drôles de rafraîchissements que du gin et du tafia par la chaleur de trente degrés qu'il faisait.

Je reconnus la politesse du chef en mouillant mes lèvres d'une goutte de gin, et je ne pus le quitter qu'après lui avoir promis de revenir le voir au retour de mon voyage des lagunes.

Cette république de Grand-Popo est un modèle de sagesse politique. Serrée d'un côté par le Dahomé, qui est continuellement en guerre avec ses voisins, de l'autre par Agoué, en lutte depuis longtemps avec Petit-Popo, elle a su conserver la paix; et son commerce, de jour en jour plus florissant,

lui donne le bien-être matériel, seule ambition du nègre.

Il ne manque à ce peuple, pour être un peuple complet, que d'entrer dans la grande famille du Christ.

L'heure de sa régénération est-elle près de sonner?

Dieu n'a révélé à personne le jour où il fera éclater sur lui sa miséricorde; mais ce jour viendra, et il n'est peut-être pas si éloigné qu'on pourrait le croire d'après les prévisions de l'humaine sagesse.

CHAPITRE III

De Grand-Popo à Agoué. — La première heure du jour sur la lagune. — Une excursion dans les terres. — Rencontre d'un caïman. — Origine d'Agoué. — Incendie de la ville. — Ma visite au président de la république. — Les nègres libérés au Brésil. — La religion chrétienne à Agoué.

C'est vers six heures et demie du matin que je quittai la factorerie de Grand-Popo, enchanté du bon accueil que j'y avais reçu, et heureux d'avoir donné aux braves Français qui s'y trouvaient les secours religieux dont ils étaient privés depuis longtemps.

Une pirogue de course, préparée dès la veille, était amarrée au bord de la lagune, et les canotiers à leur poste, les pagayes à la main, n'attendaient que mon signal pour gagner le large et mettre le cap sur Agoué. Je trouvai dans ma cabine une caisse largement fournie de provisions, et un excellent fusil avec d'abondantes munitions; quelques livres de choix devaient encore contribuer à abrégier la longueur de la route.

Le lecteur qui vient de suivre ces préparatifs de voyage dira peut-être : Voilà un voyage dont je m'accommoderais fort, et voilà un missionnaire qui n'est guère à plaindre. Aussi n'est-ce pas à me plaindre, cher lecteur, que je vous invite, mais bien à vous réjouir avec moi et à remercier Dieu du jour d'enchantement et de paix qu'il me prépare.

Je ne connais rien de charmant comme la première heure du jour sur la lagune de Grand-Popo à Agoué. Cette lagune est d'une belle largeur ; on n'y rencontre aucun de ces bancs de sable qui font le désespoir des canotiers de la rivière de Lagos. La profondeur de son eau n'a permis ni aux joncs des marécages, ni aux hautes herbes, d'y prendre racine ; la pirogue glisse sans effort, presque immobile, avec ce clapotis doux et régulier qu'on se prend à écouter comme la plainte de l'onde.

Sous les feux encore adoucis du soleil, la vie s'éveillait fraîche et heureuse dans ces solitudes. Les arbres, sous l'action d'une faible brise, agitaient si légèrement leurs têtes, que les yeux plus que l'oreille percevaient les vagues harmonies qui sortaient de leur feuillage, et les eaux, légèrement ridées sur toute leur surface et revêtues d'une teinte de pourpre et d'or, ressemblaient à un vaste embrasement devant lequel l'œil se fermait ébloui.

Les oiseaux merveilleusement parés se répandaient dans les airs, où il n'y avait pas jusqu'au cri rauque de quelque bête fauve attardée à la chasse qui n'ajoutât au pittoresque de la scène dont j'étais le spectateur ravi.

Ah ! que l'œuvre de l'homme est peu de chose

devant la splendeur de l'œuvre de Dieu ! Le baobab, avec son tronc séculaire et son immense ramure, m'a toujours inspiré plus d'admiration que les pyramides d'Égypte.

Je dois cependant dire à ma honte que le vol bas et embarrassé d'une poule d'eau suffit alors pour m'enlever au monde de la poésie. Je pris vivement mon fusil ; mais après avoir épaulé, j'hésitai à faire feu. Il me répugnait de troubler par mon tonnerre la paix des hôtes de ces solitudes au matin d'une belle journée ; je posai mon fusil, et continuai à jouir de la fête.

A huit heures, il ne restait plus la moindre idée poétique dans mon esprit ; le soleil, devenu brûlant, l'avait rendu aride comme un grand chemin.

Le besoin de mouvement et la vue de quelques orangers qui dominaient les arbres de la rive gauche, me décidèrent à aborder à une petite anse où étaient amarrées deux pirogues de pêche. Je descendis à terre, après avoir dit aux canotiers que je ne serais pas absent plus d'une demi-heure.

Le sentier que je suivis l'espace de dix minutes au milieu de la végétation luxuriante de la côte d'Afrique, me conduisit aux orangers que j'avais aperçus de la lagune. Deux cases de colons s'abritaient de leur ombre ; alentour, des champs d'ignames, de maïs et de patates. Ces deux cases étaient encore plus misérablement bâties que celles des villages nègres. L'une était vide ; dans l'autre, une négresse était en train de confectionner un ragoût quelconque. Ma vue l'effraya tellement, quelle s'enfuit en poussant des cris. Un nègre, qui travaillait non loin de là, croyant à une invasion

d'ennemis, accourut en brandissant une bêche; mais sa colère s'évanouit devant mon fusil que je venais d'armer. Il tomba à genoux, me suppliant avec les gestes les plus expressifs de ne pas lui faire du mal. Je désarmai à l'instant mon fusil. Rassuré par mes dispositions pacifiques et ma figure d'honnête homme, il se confondit en remerciements dans une langue que sa mimique seule me rendait compréhensible.

A mon tour je lui fis comprendre que je désirais des oranges. Il en cueillit à l'instant une douzaine des plus belles, et me les offrit de la meilleure grâce du monde.

La vie de ces nègres paysans est assez douce. Ils travaillent loin de l'œil du maître, livrés à peu près à eux-mêmes; et la terre, en bonne mère, aide par sa fécondité à leur paresse.

La demi-heure que je m'étais accordée pour mon excursion était déjà passée, je me hâtai de regagner la lagune. Quoique mon pas fût rapide, je prenais le temps de sonder de l'œil tous les fourrés que je traversais; — par ce pays de serpents et autres bêtes dangereuses, on ne saurait jamais prendre trop de précautions, — et je fus bien avisé de me tenir sur mes gardes.

Comme j'approchais de la lagune, une forte oscillation dans un fourré de hautes herbes me donna la certitude qu'une bête peu amie de l'homme avait cherché là son refuge. J'avançai avec des précautions infinies, assourdissant le plus possible le bruit de mes pas, et tout prêt, selon que je le jugerais à propos, ou à battre en retraite, ou à faire face au danger. J'en étais encore à quelques mètres, lors-

qu'une oscillation plus forte me laissa voir la tête d'un superbe caïman. Le temps de le mettre en joué, et une balle de fort calibre glissait sur son dos comme sur une plaque de cuivre. L'horrible bête, au lieu de se retourner contre son agresseur, se dirigea vers la lagune aussi vite que le lui permit la masse de son corps, et plongea au plus profond de l'eau.

Mes canotiers avaient trouvé un œuf du caïman qui venait de disparaître; je leur offris en échange une poignée de tabac, qu'ils acceptèrent. J'essayai de manger cet œuf à Agoué; mais le contenu, d'une couleur jaunâtre uniforme, et le goût farineux et douceâtre de cet épais liquide, m'inspirèrent tant de répugnance, qu'après deux bouchées je le passai aux nègres, qui le trouvèrent délicieux. Je vis qu'ils étaient exempts du préjugé de cet autre nègre de la côte d'Or, qui disait à M. l'amiral Fleuriot de Langle, se disposant à manger un œuf de caïman : « Toi pas manger li; si manger, li faire un petit caïman dans ton ventre. »

Les caïmans sont très-nombreux dans ces lagunes; les nègres ne donnent la chasse qu'aux plus jeunes, dont ils mangent la chair, malgré la forte odeur de musc qui lui est propre.

Aucun incident nouveau ne marqua notre navigation jusqu'à Agoué, où nous arrivâmes à dix heures. J'envoyai immédiatement un de mes canotiers prévenir le chef d'Agoué de mon arrivée dans ses États.

Agoué est une ville récente; sa fondation ne remonte qu'à l'année 1823. Son origine se confond tellement avec l'origine de Petit-Popo, que je vais,

d'un seul récit, faire l'histoire primitive de ces deux républiques.

La partie du littoral connue sous le nom de côte d'Or compte de fortes et énergiques populations, parmi lesquelles se distinguent les habitants du petit pays appelé la Mine, nom que lui ont valu ses nombreux gisements aurifères.

C'est à Elmina ou la Mine que les commerçants et les négriers de la côte des Esclaves prenaient de préférence les nègres qui devaient les aider dans le chargement de leurs navires. Intelligents et forts, les Minas se jouaient avec une adresse et une insouciance surprenantes des barres les plus formidables. Divisés par bandes de cinquante à soixante sujets, ils s'engageaient au service des blancs pour un temps déterminé, moyennant un prix convenu d'avance. Chaque bande avait un chef librement élu, qui répondait de tous ses hommes. Leur engagement fini, ils retournaient à la Mine.

En l'année 1823, deux compagnies de Minas engagées, l'une au service des Anglais, l'autre au service des Portugais de Whydah, quittaient cette ville après six mois de travail, et regagnaient leur patrie. Une mer trop forte pour leurs embarcations les obligea d'atterrir près de l'endroit qui porte aujourd'hui le nom de Petit-Popo. Les commodités de la pêche dans la lagune et dans la mer, la variété et la quantité des fruits que la terre produisait sans travail, les tentèrent d'autant plus que la Mine est le point le plus stérile de tout le littoral.

Voilà donc nos aventuriers établis sur le rivage où la tempête les avait jetés. Pendant longtemps la petite colonie vécut en paix, entièrement adonnée

à la pêche et à la culture de quelques céréales. La paix fut troublée le jour où les Minas se firent les courtiers des trafiquants de chair humaine. Il y eut d'abord rivalité entre les deux compagnies, puis la guerre éclata lorsque la compagnie anglaise, plus riche que l'autre, voulut lui imposer son chef, et garder ainsi toute l'autorité. Les Minas anglais, soutenus par quelques nègres de l'intérieur, tombèrent à l'improviste sur les Minas portugais, qu'ils battirent en différentes rencontres. Ceux-ci ne se retirèrent qu'à la dernière extrémité, après avoir vu brûler leurs cases. Ils suivirent le littoral en remontant vers Whydah, et s'établirent à deux heures de marche au-dessus de Petit-Popo, en un lieu nommé Agoué.

Voici les noms des deux héros de la guerre : Gorgo commandait la colonie anglaise, Cohingo la colonie portugaise.

La petite colonie d'Agoué se renforça bientôt de quelques esclaves libérés au Brésil. Les nouveaux venus, avec leurs richesses qui étaient considérables pour le pays, apportèrent un semblant de civilisation, et la connaissance de Jésus-Christ qu'ils avaient appris à aimer sur la terre de leur exil. Nous verrons plus tard ce qu'il y avait de vague dans leurs croyances religieuses.

La prospérité d'Agoué raviva la haine de Petit-Popo, resté stationnaire dans sa dégradation primitive. Cette haine, d'abord sourde, éclata en 1832.

Les Minas anglais se mirent en campagne et arrivèrent sans coup férir devant la ville d'Agoué ; mais leur élan se brisa devant la résistance énergique des habitants. Il y eut de part et d'autre une

vingtaine de morts; ce chiffre est colossal, pour qui connaît la manière de combattre des nègres. Les gens de Petit-Popo regagnèrent honteusement leur village.

Instruits par cette attaque, les Minas portugais profitèrent des années de calme qui suivirent cette guerre pour fortifier leur ville. Ces fortifications, dont le plus petit ingénieur d'Europe rirait aux éclats, présentaient pourtant un aspect formidable. C'était un rempart d'un mètre cinquante centimètres de cactus à longues et fortes épines; quelques pièces d'artillerie légère complétèrent la défense.

Dans les années qui suivirent, les Minas anglais n'approchèrent plus d'Agoué; ils assouvirent leur haine sur les champs cultivés et les arbres à fruits qui se trouvaient en dehors des fortifications. Mais en 1861, date de mon arrivée sur la côte d'Afrique, les hostilités reprirent de plus belle; les habitants de Petit-Popo avaient juré devant le grand fétiche que, dussent-ils périr jusqu'au dernier, la ville portugaise serait détruite.

Ils entrèrent en campagne sous la conduite de leur nouveau chef, Pedro-Cougo, homme énergique et violent. D'abord ce fut comme une marche triomphale; pas un ennemi ne se montra pour s'opposer à leur passage. C'étaient des chants sans fin, des coups de fusil tirés en l'air en signe de victoire, me disait un vieux mulâtre brésilien. Mais les chants cessèrent lorsqu'il fallut prendre d'assaut les remparts de cactus.

Les plus courageux, entrés hardiment dans ce fourré épineux, n'y avaient pas fait deux pas qu'ils reculaient le corps ensanglanté, et quelques boulets,

tombés par hasard, — car les artilleurs nègres ne sont pas adroits, — dans le gros des troupes assiégeantes, les décidèrent à lever le siège.

Impuissants à prendre la ville, les soldats de Popo voulurent la brûler. Ils réunirent à cet effet une grande quantité d'herbes sèches auxquelles ils mirent le feu. Les flammèches, dispersées par le vent, tombèrent sur les toits de chaume, et en une heure Agoué ne fut plus qu'un monceau de cendres. Au moment de mon passage, la cité portugaise commençait à peine à sortir de ses ruines.

Le canotier que j'avais envoyé au chef d'Agoué revint, accompagné du premier ministre de la république, vénérable vieillard, aussi expérimenté et aussi ami des longs discours que le vieux Nestor, roi de Pylos.

Je me dirigeai sous sa conduite vers la case de la présidence.

Nous rencontrions à chaque pas des murs calcinés, et le vieux ministre me disait :

« Ah ! si tu avais vu Agoué autrefois, quelle belle ville ! Aujourd'hui il n'y a plus que des ruines, les Popos ont tout brûlé. »

Et je voyais les larmes couler de ses yeux attristés.

Le président m'attendait sous un vaste hangar qui précédait sa case. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, mais il en paraissait beaucoup plus. A son costume simple, mais d'une propreté parfaite, on reconnaissait l'homme sérieux peu ami du clinquant. Son cœur bon et honnête se révélait tout entier sur son visage. On voyait en lui plutôt le père que le chef de son peuple.

Quand je lui eus dit qui j'étais, il me répondit :

« J'ai entendu parler des Français de Whydah , qui ne font ni le commerce de l'huile de palme ni le commerce des esclaves , et qui sont venus pour faire connaître leur Dieu.

— Et toi, lui dis-je, est-ce que tu ne voudrais pas le connaître aussi ce Dieu qui est bon, et abandonner les fétiches, qui, n'étant rien, n'ont aucune puissance ?

— Oh ! je sais, reprit-il, que ton Dieu est bon, il vous a tout donné ; mais c'est le Dieu des blancs, et les fétiches sont les dieux des noirs. »

La réponse du chef est habituelle à tous les nègres à qui nous parlons de religion. On a beau essayer de les convaincre que notre Dieu est aussi bien le Dieu des noirs que le Dieu des blancs, ils s'obstinent à rester dans l'erreur.

C'est par les enfants que le Christ règnera un jour sur cette terre.

Le chef arrêta court notre entretien religieux en faisant apporter des rafraîchissements. Ils consistaient en une bouteille de tafia et une bouteille de vin blanc qui portait sur son ventre cette étiquette alléchante : Vin de Barsac. Ma surprise fut grande en voyant ce vieil ami de France sur la terre africaine.

Le ministre qui m'avait accueilli sur le bord de la lagune fit les honneurs de la buvette. Je remarquai que sa tristesse de tout à l'heure devant les ruines de son pays avait disparu et fait place à un large sourire. Je n'en fus pas trop surpris ; car je m'étais toujours douté que son chagrin ne tiendrait pas devant un verre de mauvaise eau-de-vie.

Le tafia fit les honneurs de la première tournée. Au grand étonnement de l'assistance, je refusai le

verre qui m'était présenté; mais quand vint le tour du vin de Barsac, j'en acceptai un verre de grand cœur. Hélas ! l'étiquette était trompeuse, les vignes du Bordelais n'avaient jamais produit une pareille horreur; le premier citoyen de la république avait été indignement trompé. Je le laissai dans l'erreur en avalant bravement ma part du breuvage aigrelet.

C'est à ce moment qu'arrivèrent plusieurs nègres, qu'à leur costume je reconnus pour des esclaves libérés au Brésil; ils étaient habillés de robes de chambre d'indienne à fleurs. La couleur printanière des robes jurait avec le sérieux de leur figure; tous portaient suspendues à leur cou des croix et des médailles. Ils se prosternèrent à mes pieds, touchant mon habit avec respect, et me demandèrent de baiser la grande croix que je portais sur la poitrine.

Ces braves gens étaient vraiment heureux de voir un prêtre de cette religion chrétienne dont ils étaient fiers d'être les enfants, car tous avaient reçu le baptême. Ils n'eurent de repos qu'après avoir obtenu que je visiterais leurs familles. Je pris donc congé du chef d'Agoué pour les suivre.

Comme je le quittais, il s'informa si je me disposais à poursuivre mon voyage jusqu'à Petit-Popo.

Sur ma réponse affirmative, il reprit :

« Ne va pas chez les Popos, ils sont méchants et te feront mourir. La guerre vient de recommencer, mes soldats sont en campagne; si tu vas à la bataille, tu pourras être tué.

— N'aie aucune crainte, lui dis-je, le Dieu que j'adore me protégera, et, si tu le trouves bon, je vais essayer d'établir la paix entre les deux peuples.

— Ah! tu ferais une bonne chose si tu pouvais réussir; je te donne plein pouvoir.

— Eh bien, sois tranquille; j'espère à mon retour te porter une bonne nouvelle. »

Les Brésiliens me conduisirent à une petite chapelle que le plus riche d'entre eux avait fait construire dans l'enceinte de sa propriété. Leurs familles s'y trouvaient déjà réunies. Mon premier soin fut d'examiner en détail ce local; j'y trouvai à peu près tout ce qui était nécessaire aux cérémonies du culte : un autel, des chandeliers, plusieurs clochettes, un encensoir, etc. J'adressai à mon petit groupe de chrétiens une courte allocution, dans laquelle je leur rappelai leurs devoirs envers Dieu, devoirs qu'ils semblaient avoir oublié en partie.

Ces pauvres gens, qui n'avaient pas vu de prêtre depuis leur retour du Brésil, avaient singulièrement altéré les croyances religieuses qu'ils avaient reçues sur la terre de leur exil; ils n'avaient de chrétien que le baptême, et, ce qui était plus déplorable, avec cet instinct craintif des nègres qui ne sauraient jamais trop s'appuyer sur une puissance supérieure, tout en continuant à adresser leurs prières au Dieu unique, ils ne se faisaient pas faute d'invoquer les divinités nègres et portaient même sur leurs poitrines, avec les croix et les médailles, le signe du démon. Je leur ordonnai d'arracher à l'instant les symboles de la puissance de l'esprit du mal, ordre qu'ils exécutèrent sans la moindre opposition. Il y avait bien une autre honte que j'aurais voulu arracher immédiatement de leur cœur, la polygamie, qui couvrait comme une lèpre hideuse ces pauvres familles. Mais un changement si radical

ne pouvait être l'œuvre d'un jour ; je me contentai pour le moment de flétrir cette infamie dans les termes les plus énergiques.

J'allai ensuite visiter leurs habitations ; elles sont relativement confortables. Ce n'est pas encore la maison de l'homme civilisé ; mais ce n'est plus l'humble et sale taudis du nègre. Les appartements, tous au rez-de-chaussée, sont spacieux et bien aérés ; j'y remarquai quelques meubles de première nécessité.

Par un orgueil des plus innocents, ces Brésiliens ne veulent pas être traités de nègres ; quand ils parlent d'eux-mêmes, ils disent toujours : nous autres blancs. J'eus quelque peine à me conformer à cette étiquette blanco-nègre, et ce ne fut pas sans rire intérieurement de leurs naïves prétentions que j'en vins à bout.

Pendant cette visite, l'heure du dîner étant venue, chacun tint à honneur de me recevoir à sa table ; je déclinai leurs offres, et me contentai d'accepter deux oranges pour étancher ma soif. Je profitai des derniers instants du jour pour visiter la ville, visite que je fis seul, après avoir dit adieu à mes bons Brésiliens.

Je pris au hasard à travers les rues, me dirigeant de préférence vers les endroits où se faisait le plus de bruit ; j'arrivai ainsi sur la place du marché. On y vendait un peu de tout ; les marchandises d'Europe se mêlaient aux produits du pays ; mais à cette heure du jour, c'était la vente des comestibles qui se traitait sur la plus large échelle. Il y en avait pour tous les goûts et pour toutes les bourses, depuis la pintade que marchandait un beau nègre à la démarche aisée, au pagne superbement drapé

autour du corps, jusqu'à la farine de manioc dont se contentait un pauvre diable que je jugeai, à sa mine, ne pas avoir mangé depuis vingt-quatre heures au moins.

Je ne restai que quelques minutes au marché; les cuisines en plein vent avaient imprégné l'air d'une odeur de friture à l'huile de palmier qui commençait à soulever mon estomac. Je continuai à parcourir la ville en prenant la direction de la lagune; car la nuit tombait, et la vue de tant d'affamés en quête de nourriture me rappela que l'heure de mon dîner approchait. En passant près de la case du chef, je tombai sur une troupe de ces animaux qu'un gourmand célèbre a appelés des animaux encyclopédiques. A la différence de ceux que j'avais vus jusqu'alors, ils étaient en très-bon état. Je m'informai, près d'un nègre qui se trouvait là, du propriétaire de cette intéressante famille; elle appartenait au chef de la ville.

Avec de pareils matériaux à saucisses et à boudins, le chef peut se rire d'un second siège.

Un seul nègre gardait la pirogue, les autres étaient allés aux provisions; je dînai en attendant leur retour.

J'agitai ensuite avec mon canotier la question du départ. Je vis dès ses premières paroles qu'il était peu disposé à naviguer pendant la nuit. Il avait recueilli en ville quantité de bruits terrifiants: les Popos battaient la campagne; dans la journée on avait entendu des coups de fusil; les pirogues ennemies sillonnaient la lagune; aucun voyageur ne s'y risquait plus depuis quelques jours. L'absence des autres canotiers se prolongeant plus qu'il n'était

nécessaire pour faire les provisions, je jugeai qu'il y avait entente entre eux. Ils ne parurent qu'à dix heures du soir, trop tard pour partir.

Tout habitué au danger que j'étais, je ne fus pas fâché de ce contre-temps; une balle nègre aurait pu me frapper dans la nuit, et je trouvais par trop ridicule de finir mes jours sous le plomb perdu de quelque soldat obscur.

Après avoir récité mon chapelet et fait ma prière, je me couchai dans la pirogue et dormis sans crainte sous la protection de la sainte Vierge, dont je baisai l'image avant de fermer les yeux.

Mon voyage à Agoué date de l'année 1862.

Quel est l'état actuel de cette petite république?

Trois lettres, l'une de mon ancien supérieur, M. l'abbé Borghero, les autres de deux missionnaires venus longtemps après moi dans le pays, vont nous fournir quelques renseignements d'un grand intérêt.

M. Borghero visitait Agoué, quelques mois après mon passage dans cette ville.

« J'ai trouvé à Agoué, écrit-il, une chapelle pourvue de tout et avec une certaine richesse; elle est bâtie dans une immense enceinte, propriété d'un de ces esclaves revenus du Brésil. C'est là que je célébrai la messe, que je baptisai les enfants; les fidèles, tous Nangos de nation revenus du Brésil, se sont présentés en grand nombre. J'ai trouvé à Agoué une espèce d'école portugaise; mais, hélas! les enfants, au nombre de trente, ne savaient aucune prière, ni aucun article du catéchisme¹. »

¹ *Annales de la propagation de la foi*, année 1865.

« Quel bien feraient des missionnaires à Agoué! écrit M. Thillier, venu quelques années après. Une visite de huit jours peut empêcher de tomber complètement dans l'idolâtrie ces chrétiens chancelants, elle n'est point suffisante pour les retirer de leur ignorance et de leurs vices. Combien, d'ailleurs, sont près de passer au mahométisme ou au fétichisme! J'ai vu sur des poitrines chrétiennes la croix déjà entourée de fétiches.

« Quand je passais dans les rues d'Agoué, des centaines d'enfants accouraient pour me baiser la main et me demander de les bénir. Pauvres enfants! faute d'un missionnaire qui les protège ils seront bientôt, hélas! la proie de l'ennemi. Je n'ai pu m'empêcher de recueillir quelques-uns d'entre eux, et je les ai amenés avec moi à Whydah. Ils sont maintenant à l'école, tous bien contents et tous travaillant avec courage. Ils nous seront d'un grand secours pour commencer les écoles, lorsqu'on fondera la mission d'Agoué. Parmi ces enfants il en est plusieurs qui appartiennent aux familles les plus influentes. Nous avons le neveu du roi, son petit-fils, et j'aurais amené son fils unique, s'il n'eût été malade. »

Avec les années, la grâce de Dieu fait son chemin au milieu de ce peuple longtemps déshérité; nous venons de saluer l'aurore du jour du Christ, voici que la lumière se fait plus éclatante.

Nous sommes à l'année 1872; M. Thillier écrit :

« Je suis allé ensuite rendre visite à une famille dont le chef, mort depuis plusieurs années, avait fait construire près de sa demeure une jolie chapelle et avait mis tous ses soins à l'entretenir et

à l'orner. Des circonstances fâcheuses ont porté la famille à la louer, ainsi que plusieurs pièces attenantes, à des négociants anglais qui en ont fait une factorerie. Un grand nombre d'objets ont été perdus ou détériorés : il reste encore quatre petites cloches, un autel, six chandeliers, un encensoir, des fonts baptismaux, un Chemin de croix. Ces objets ont été transportés dans un appartement convenable et assez grand où j'ai pu dire la messe et administrer les sacrements.

« Les jours suivants j'ai visité les chrétiens; tous m'ont reçu comme un père, presque comme un ange; tous m'ont exprimé leur douleur d'être privés de missionnaire.

« Je travaillais plein de joie, sans penser aux inconvénients que pourrait avoir une fatigue extrême. Chaque jour m'amenait de nouveaux baptêmes, soit d'enfants, soit d'adultes. Chaque jour m'amenait de nouvelles confessions, de nouvelles communions, et les chrétiens m'assuraient que si je restais au milieu d'eux, il en serait toujours ainsi. Mais, au bout de quinze jours, l'excès du travail détermina une fièvre ardente, et il me fallut retourner à Whydah. J'avais baptisé cinquante enfants, vingt adultes; et trente personnes s'étaient approchées de la table sainte¹. »

¹ *Annales de la Propagation de la foi*, année 1872.

CHAPITRE IV

D'Agoué à Petit-Popo. — Voyage en pirogue. — La flottille de guerre d'Agoué. — La flottille de guerre de Petit-Popo. — L'amiral nègre et le gin. — Petit-Popo. — La factorerie hollandaise. — Le chef des forbans. — Mes efforts pour amener la paix. — Je fais de la médecine. — Voyage de M. Borghero. — Retour à Whydah.

La nuit que je passai en rade d'Agoué fut une de mes bonnes nuits d'Afrique; je dormis à poings fermés jusqu'à cinq heures du matin. Le brouillard épais qui couvrait la lagune attrista mon réveil. Je venais de rêver de paysages splendides, de palmiers à la cime ensoleillée, et mes yeux ne percevaient qu'une teinte grise, au milieu de laquelle se dessinaient confusément les objets qui m'entouraient. Tout était silence autour de moi; mais une vague rumeur, qui commençait à s'élever dans la direction d'Agoué, m'annonça que la cité nègre sortait de son sommeil.

Mes canotiers, qui s'étaient réveillés en même temps que moi, reçurent d'abord en maugréant

l'ordre du départ; puis ils tinrent conseil entre eux, et le chef, à la suite de plusieurs paroles embarrassées, me dit très-clairement que lui et ses hommes refusaient de m'accompagner plus loin.

Quoique je m'attendisse un peu à cette décision, mon embarras ne fut pas moins grand. Il ne fallait pas songer à prendre des canotiers à Agoué, aucun n'eût voulu m'accompagner; et, l'eussent-ils voulu, il y avait danger pour moi à voyager en leur compagnie dans des eaux sillonnées par des pirogues ennemies.

Je déclarai alors à mes hommes que, puisqu'ils refusaient de me suivre, je poursuivrais ma route seul en longeant la lagune, et j'ajoutai :

« Vous savez que si je perds la vie dans cette expédition, votre tête ne tiendra pas longtemps sur vos épaules. »

Comme ils me croyaient incapable de partir seul, ils ne bougèrent pas.

Je pris mon fusil, et, après avoir quitté la pirogue sans mot dire, je me mis à suivre un sentier frayé au milieu des broussailles dans la direction de Petit-Popo.

Je n'avais pas fait cent pas, que le chef des canotiers courait après moi en criant :

« Reviens, nous sommes décidés à partir. »

Je n'attendais pas moins de leur lâcheté. S'il y avait péril pour eux à s'aventurer sur le théâtre de la guerre, il y avait plus grand péril à revenir à Grand-Popo sans le blanc confié à leurs soins.

La pirogue fut bientôt parée; mais, avant de lâcher l'amarre, je jugeai à propos de leur donner du cœur; une goutte de gin transforma mes timides

agneaux en des lions rugissants. Un chant de guerre éclata dans le silence du matin, bruyant comme une fanfare, et la pirogue partit avec la rapidité d'une flèche.

Nous naviguâmes environ une demi-heure au milieu du brouillard; puis la brume tomba subitement comme un immense rideau; le soleil, ce grand sourire des cieux, se montrait à l'horizon.

Après avoir imposé silence à mes nègres, je donnai toute mon attention aux bruits qui s'élevaient des deux rives, pendant que mes yeux fouillaient tous les coins de la lagune. Les eaux étaient solitaires, et on n'entendait d'autre bruit qu'un vague murmure, dans lequel se perdaient les voix encore hésitantes de tous les êtres que l'aurore venait d'éveiller à la vie. Nulle trace d'ennemi, nul mouvement qui révélât sa présence, et nous allions franchir les limites du territoire d'Agoué.

Je m'applaudissais déjà d'avoir tenté un voyage que l'on disait impossible, lorsqu'un coup de fusil, parti d'une anse de la lagune cachée par un groupe de palétuviers, m'apprit que j'approchais du théâtre de la guerre.

Mes canotiers, épouvantés par cette détonation, viraient déjà de bord; je les forçai de continuer leur route, ce qu'ils firent en m'accablant d'injures. Je donnai à peine quelque attention à leur insolence, préoccupé que j'étais de découvrir à quel ennemi j'avais affaire. Je ne fus pas longtemps dans l'incertitude. Une énorme pirogue de guerre, suivie de quelques autres de moindre dimension, s'avancait à ma rencontre. Mes hommes se hâtèrent de déclarer leur nationalité, et je me montrai à décou-

vert, pour les fixer sur ma qualité de voyageur européen. Il était temps; les fusils s'abaissaient déjà dans notre direction, et pour maladroits que soient les nègres, vu leur nombre, il y avait danger à leur servir de cible.

A ma vue les fusils se relevèrent, et le commandant de la flottille accosta ma pirogue. Cette flottille appartenait à Agoué. J'assurai l'amiral nègre que j'étais l'ami intime de son prince, chargé par lui de traiter de la paix avec les gens de Petit-Popo.

Il me crut sur parole, et me laissa passer.

Je voyageai de conserve avec la flottille jusqu'à la petite anse qui lui servait de refuge.

Un des plus beaux arbres d'Afrique avait fourni la pirogue amirale. Elle était montée par trente nègres; dix la manœuvraient à l'aide de perches dans les bas-fonds, à l'aide de pagayes dans les eaux profondes; les autres étaient armés de fusils à pierre et de sabres informes. De nombreux fétiches couvraient leurs poitrines.

En le quittant, l'amiral me pria de ne pas révéler le lieu de sa retraite aux ennemis que je pourrais rencontrer sur ma route.

Cette recommandation me donna une pauvre idée de sa valeur guerrière.

Mes nègres, rassurés par la rencontre pacifique que nous venions de faire, avaient repris leur insouciance habituelle; ils fredonnaient un petit air vainqueur, et, si je les en avais priés et que j'eusse joint à ma prière une goutte de gin, ils auraient entonné un chant de guerre. Je fus enchanté de leur assurance; mais je n'en fus pas dupe au point de croire qu'au moment venu ils se jetteraient de

gaieté de cœur au plus fort de la mêlée; j'étais persuadé, au contraire, qu'à l'apparition de la première pirogue ils parleraient de nouveau de virer de bord.

Du reste, j'avais peu de souci de leur lâcheté, maintenant que je savais le secret de les faire marcher en avant, même à travers les balles.

La solitude des deux rives ne me rassurait qu'à demi, car les fourrés y étaient si épais qu'une armée eût pu facilement s'y dérober à tous les regards. Je redoublai donc de vigilance, et, pour plus de sûreté, je me couchai de mon long contre le bordage de la pirogue. Afin que les nègres ne se doutassent pas de mes précautions et qu'ils ne prissent pas peur, je feignis de dormir.

La pirogue nageait toujours dans la direction de Petit-Popo.

Au bout d'une heure, ne voyant nulle part l'ombre d'un ennemi, je me relevai et m'enhardis au point que je ne résistai qu'avec peine à la tentation de tirer une magnifique cigogne blanche. Bien me prit de n'avoir pas cédé à mes goûts cynégétiques, car une vive fusillade éclatait sur la rive gauche : les deux partis étaient aux prises.

Autant que je pus en juger par les détonations qui allaient se multipliant, le théâtre de la lutte était plus rapproché de la mer que de la lagune. Je n'avais donc rien à craindre. La fusillade dura environ une demi-heure; puis des cris déchirants et des chants de victoire arrivèrent jusqu'à moi, affaiblis par la distance, et une immense colonne de fumée s'éleva vers le ciel : un village nègre brûlait.

Je crus que mes canotiers deviendraient fous de

terreur; courbés en silence sur leurs pagayes, ils poussaient l'embarcation avec une telle vigueur, que, si nous continuions de ce train, une heure devait nous suffire pour arriver à Petit-Popo. Mais, après une demi-heure de cette marche vertigineuse, les canotiers tombaient de fatigue et les rames s'échappaient de leurs mains.

La pirogue resta environ un quart d'heure immobile au milieu de la lagune.

J'écoutai avec le plus grand soin tous les bruits qui venaient de la rive gauche. La lame déferlait sur la plage avec un bruit de tonnerre; on entendait encore quelques coups de fusil isolés, mais les cris des vaincus et les chants des vainqueurs avaient cessé; la fumée ne montait plus vers le ciel : l'œuvre de mort et de destruction était accomplie.

Quelques paroles d'encouragement et une goutte de gin relancèrent mes hommes et les remirent à la manœuvre. J'étais pressé d'arriver; le soleil devenait brûlant, et mon désir d'assister à une bataille nègre diminuait sensiblement. Mais nous devions éprouver une dernière contrariété.

D'une petite pirogue qui était devant nous à une grande distance partit un coup de fusil, et aussitôt plusieurs embarcations qui se cachaient dans les palétuviers sillonnèrent la lagune, et une immense clameur s'éleva dans les airs; c'était la flottille de Petit-Popo.

Je suivis avec anxiété le mouvement des pirogues. Elles se réunirent au milieu de la lagune, presque à se toucher, et, au silence qui se fit, je jugeai que les chefs tenaient conseil. Je tins conseil aussi avec

mes canotiers; naturellement leur première idée fut de fuir. Je rejetai bien vite cette proposition; car, quoique nous eussions une bonne avance sur nos ennemis, il leur eût été facile de nous atteindre : — nous naviguions depuis longtemps, et eux entraient en ligne au moment même; — et puis quelle honte pour un Européen de fuir devant une poignée de barbares! Je ne tenais pas le moins du monde à figurer comme un lâche dans la légende noire. Je résolus d'avancer, prêt à agir ensuite selon les circonstances. Je pris cependant une première précaution, dans le cas où les balles précèderaient une échange de paroles : je m'accroupis et fis accroupir les nègres au fond de l'embarcation.

La flottille, un moment indécise, se formait peu à peu en ligne de bataille. Les grandes pirogues tinrent le milieu de la lagune; les autres, longeant les rives, prirent de l'avance sur les premières, et toutes s'avancèrent en forme de fer à cheval : ils voulaient nous envelopper.

Cette manœuvre me rassura à l'endroit des coups de fusil. Nous gardâmes cependant notre position première, attendant pour nous montrer que les pirogues fussent près de nous.

Afin de ne pas effrayer les nègres, je feignis la plus complète assurance; pas n'est besoin de dire que j'étais loin d'être rassuré.

La flottille fut bientôt sur nous, et les premières pirogues, redoublant de vitesse pour nous dépasser, se formèrent en demi-cercle à l'arrière de notre embarcation, et nous placèrent ainsi sous les feux de toute l'armée navale.

C'était le moment de faire connaître notre natio-

nalité. Mes hommes, toujours accroupis, se déclarèrent habitants de Grand-Popo, et, me dressant de toute ma hauteur, j'étais au grand jour mon costume blanc de missionnaire.

Ce fut assez : un hourra formidable salua mon apparition, et l'amiral nègre, après avoir commandé aux autres pirogues de se tenir à leur place, se dirigea vers nous.

Il ne me fut pas difficile de l'assurer de mes intentions pacifiques; mais, comme je crus devoir lui révéler que j'étais chargé par le chef d'Agoué de traiter de la paix, il se déchaîna en injures contre les Agouéens.

Dès ce moment, j'augurai mal de ma mission.

« Vas-tu exprès à Petit-Popo pour faire la paix? me dit le chef un peu calmé.

— Non, lui dis-je; mon voyage a principalement pour but de reconnaître le pays. Tu as sans doute entendu parler des Français de Whydah, qui enseignent aux nègres la religion des blancs.

— Oui, me répondit-il; mais es-tu médecin, toi aussi?

— As-tu donc des malades parmi tes marins?

— Non, reprit-il; mais tu trouveras au village quelques soldats blessés, et si tu peux les guérir, tu seras bien payé.

— J'essaierai de les guérir, mais je ne prendrai pas de paiement.

— Alors tu n'es pas comme nos féticheurs, qui se font bien payer et ne guérissent jamais.

— Pourquoi vous adressez-vous à eux?

— C'est la coutume du pays. »

Pour couper court à une conversation qui n'a-

boutissait à rien, je lui témoignai le désir de poursuivre ma route.

Mais le nègre, qui avait examiné avec soin l'intérieur de ma cabine, venait de découvrir la bouteille de gin ; il me l'indiqua du doigt en faisant claquer sa langue. Impossible de ne pas comprendre. Je lui versai donc un verre de la liqueur de feu. Ce que j'avais prévu arriva ; l'équipage de la pirogue amirale, voyant boire son chef, déclara qu'il avait soif. Désireux d'en finir avec cette bande de pillards, je leur passai le flacon.

Devant cet acte de complaisance mes hommes, qui d'abord s'étaient contentés de murmurer, s'engagèrent au point de traiter de soulards l'amiral et ses marins. Je crus à un conflit ; mais les gens de Petit-Popo, mis en belle humeur par le gin, s'estimèrent assez vengés en leur montrant, avec de grands éclats de rire, le flacon entièrement vide.

Je pus enfin continuer ma route.

La flottille de Petit-Popo offrait un puissant contraste avec celle d'Agoué. Les marins d'Agoué, pour la plupart bourgeois inoffensifs, montés à contre-cœur sur les pirogues de guerre de la république, soupiraient après la paix. Au lieu de chercher l'ennemi, ils restaient constamment cachés dans les anses de leur lagune, et j'ai toujours cru que, lors de notre rencontre, la plus grande peur ne fut pas de mon côté.

Il suffisait de voir manœuvrer un instant la flottille de Petit-Popo pour comprendre qu'elle était montée par des marins de profession, habitués dès l'enfance non-seulement à sillonner les lagunes, mais encore à se jouer des tourbillons de la lame.

Il était près de midi lorsque j'atteignis le village. En temps ordinaire, ce voyage ne demande pas plus de trois heures.

A peine débarqué, je remarquai une maison de construction européenne située près de la mer, un peu à l'écart du village; il n'y avait pas à s'y tromper, c'était la factorerie hollandaise. J'avais connu à Whydah l'agent principal de ce comptoir; j'allai donc lui demander à déjeuner. Quoique j'arrivasse un peu tard, je me trouvai bientôt assis devant une table abondamment servie. La cuisine hollandaise, qu'un gourmet pourrait dédaigner, convient parfaitement à un appétit féroce. J'ai encore souvenance du bifeck colossal qui me fut offert.

Malgré l'absence d'une maison rivale, la factorerie hollandaise faisait assez peu d'affaires. Cela tenait, je crois, au manque de variété des marchandises qu'elle offrait aux nègres en échange de leur huile de palmier. Les indigènes, pour qui le temps n'est rien, faisaient volontiers dix lieues de plus afin de se procurer la verroterie ou l'indienne à fleurs que le goût africain, essentiellement variable, venait de déclarer de mode. Un an après ma visite, la factorerie hollandaise était en liquidation, et le Français qui prenait la suite des affaires luttait quelques jours contre la malchance qui poursuivait cette maison, et abandonnait la partie après avoir perdu des économies acquises à grand'peine sur d'autres points de la côte.

Rien de gracieux comme le village de Petit-Popov vu de la lagune : un bois de magnifiques cocotiers couvre de son ombre quelques centaines de cases, dont on ne voit encore que le toit pointu. Vous

approchez, le charme disparaît; les cocotiers tranchent toujours par le vert éclatant de leur feuillage sur le bleu de ciel; mais, au lieu de ces gracieuses habitations que vous avez rêvées, vous n'avez devant vous qu'une agglomération de masures dont le dernier des mendiants d'Europe ne voudrait pas pour son logement.

A côté de ce misérable village, Agoué fait l'effet d'une ville du premier ordre.

Les habitants de Petit-Popo sont de haute stature, forts et vigoureux; mais leurs pagnes sont étriqués, sales et déchirés; quant à leur mine, Dieu vous garde d'en rencontrer une semblable sur votre chemin. Les femmes, descendues à un degré plus bas dans l'échelle de la laideur humaine, renchérrissent en abjection et en saleté sur les hommes.

Petit-Popo est une république de bandits.

J'attendis à la factorerie le retour du nègre que j'avais envoyé au chef du village pour le prévenir de mon arrivée dans ses États, et lui demander une audience. Il revint après une heure d'absence, accompagné d'un autre nègre qui se dit le premier ministre de la république; son maître m'attendait. Je partis à l'instant.

Sans mon guide, il m'eût été impossible de distinguer la case de Padro-Congo, chef des forbans, des cases de ses administrés; c'était la même hauteur de murailles, environ six pieds, la même toiture de chaume : une veranda grossièrement construite précédait l'habitation; elle servait aux réceptions solennelles des étrangers. J'attendis environ un quart d'heure l'arrivée du chef. Deux nègres accroupis dans un coin étaient en train de

jouer ; ma présence éveilla à peine leur attention , absorbés qu'ils étaient par l'intérêt de leur partie. Leur jeu, sorte de trictrac dont la table offre des creux circulaires, se jouait avec des jetons. Comme j'étais occupé à suivre leurs mouvements, Padro-Congo entra.

Je reconnus à son caleçon neuf, à son pagne éclatant de blancheur, à sa tête rasée de frais, qu'il avait employé à sa toilette mon quart d'heure d'attente. Son air sérieux, son maintien affectant une noblesse qui ne lui était pas habituelle, m'indiquèrent d'abord qu'il voulait m'imposer, et jouer avec moi au petit potentat. Je serrai sa main en lui disant :

« Je salue le grand chef des habitants de Popo. »

Congo avala ce pavé d'encens le plus naïvement du monde. Il répondit :

« Je suis heureux de te voir.

— Je ne viens pas ici, repris-je, pour faire le commerce ; je suis Français, et j'enseigne aux nègres la religion des blancs. Je viens d'Agoué... »

Au nom détesté, un éclair de colère passa sur le visage du chef, et les assistants se levèrent, battant l'air de leurs mains comme pour frapper l'ennemi.

Quand l'orage fut calmé, je repris :

« Je viens d'Agoué : il y a dans cette ville plusieurs nègres qui suivent ma religion ; ils ont beaucoup souffert de la guerre ; ils désirent la paix. Le chef d'Agoué désire également la paix ; il m'a chargé d'en régler avec toi les conditions.

— Moi aussi je veux la paix, me dit Congo, mais à condition que le peuple d'Agoué me reconnaîtra comme son chef.

— Cette proposition est inacceptable, je ne puis la porter à celui qui m'a envoyé.

— Alors la guerre va continuer, et avant un mois je serai le maître de tout le pays. Je viens de remporter une victoire; j'ai brûlé un village et tué plusieurs ennemis.

— Tu es un méchant homme, lui dis-je avec un air sévère qui lui imposa, et j'ajoutai : Dieu te punira, tu n'entreras jamais à Agoué. »

Ces paroles l'ébranlèrent un instant, mais l'orgueil reprit bientôt le dessus.

« Si j'entre jamais à Agoué, me cria-t-il avec colère, je brûle la ville et je tue tous les habitants; dis-le de ma part au chef qui t'a envoyé. »

— Je te répète encore que tu n'entreras jamais à Agoué. Dieu protégera les chrétiens qui s'y trouvent. »

Et je me levai pour partir.

« Attends encore, me dit Congo, je veux t'offrir un verre de liqueur.

— Je n'accepte rien des hommes méchants, » lui dis-je; et je le quittai brusquement.

A peine dans la rue, je fus accosté par un vieux nègre qui me pria d'aller voir son fils, blessé dans le dernier combat, et qu'on venait de transporter à l'instant même.

Je suivis le vieillard, qui me dit en marchant que la blessure de son fils paraissait très-grave; la balle était entrée profondément dans les chairs.

Des parents et des amis en grand nombre se tenaient accroupis à la porte de la case du blessé; ils hurlaient un chant lamentable en guise de consolation. J'entrai dans la case : on ne voyait goutte

dans ce taudis ; les cris déchirants que poussait le malheureux soldat me guidèrent vers le coin où il était étendu. Un féticheur, penché sur lui, murmurait une sorte de conjuration. J'ordonnai de porter le malade au grand jour, ordre qui fut exécuté malgré la défense du féticheur. Ce suppôt du diable m'avait pris pour un concurrent en train de lui souffler le prix de ses momeries.

Le malheureux soldat avait reçu dans le dos, près des épaules, une balle de fer d'un demi-pouce de longueur. Ces balles, les seules en usage dans l'armée nègre, coupées dans une tringle de fer brut, causent en entrant dans les chairs des désordres épouvantables.

Devant un cas pareil, je déclarai d'abord que le nègre était perdu.

Toutefois, le père ayant insisté pour que j'essayasse d'extraire le lingot de fer, je me rendis à son désir, mais sans nul espoir de réussite. Je sondai la plaie. La sonde rencontra la balle enfouie bien avant dans les chairs. Je n'osai pas en entreprendre l'extraction avec les outils imparfaits que j'avais sous la main.

Quoique la blessure fût mortelle, si le soldat était mort pendant ou après l'opération, les féticheurs m'auraient certainement accusé de l'avoir tué.

Impuissant à sauver son corps, je fus aussi impuissant à sauver son âme ; le délire, qui l'avait pris dès son arrivée au village, persistait toujours.

Heureusement un autre blessé me permit d'étaler au grand jour mon habileté chirurgicale. Il arrivait lui aussi du théâtre de la guerre, mais l'ennemi n'était pour rien dans sa blessure. Son fusil, un mauvais

fusil de traite, lui avait, en éclatant, enlevé les quatre doigts de la main gauche, et le pouce pendait aux trois quarts détaché. Un féticheur avait mis un premier appareil sur la plaie. Cet appareil consistait en un amas d'herbes repliées sur le poignet et attachées avec un fil de palmier; le sang coulait en telle abondance à travers cette ligature, que le soldat, épuisé, pouvait à peine se tenir sur ses jambes. J'enlevai lestement cet immonde bandage, et, après avoir lavé ce qui restait de la main, voyant que le pouce ne pouvait pas se rajuster, je le coupai proprement d'un seul coup de bistouri, à la grande admiration de l'assistance. Une forte ligature arrêta le sang, et le blessé, après m'avoir comblé de bénédictions, se retira à demi joyeux.

Dans les deux faits que je viens de citer, le médecin seul a paru, le missionnaire s'est tenu à l'écart. En voici un autre, où le médecin disparaît et laisse la place au missionnaire.

Vers six heures du soir, comme je me dirigeais vers la factorerie, une négresse vint à moi et me pria de guérir son enfant malade, qu'elle portait attaché sur son dos. Le pauvre petit être n'avait plus longtemps à vivre. Je demandai de l'eau à une case voisine comme pour lui laver le front, et avec l'eau tombaient sur son âme les paroles de vie qui ouvrent les portes du ciel.

La négresse n'avait pas soupçonné la grâce que Dieu faisait à son enfant. Deux heures après, elle vint m'annoncer, tout en larmes, que l'enfant était mort.

Anges du ciel, vous aviez accueilli cette âme radieuse !

Le marché de Petit-Popo n'offre pas l'animation que j'ai remarquée dans les autres villes et villages du littoral. Les boutiques sont en petit nombre et mal fournies; les comestibles rares et communs. La guerre paralysait toutes les transactions, même les plus nécessaires; encore une année de lutte, et la famine, qui a déjà visité plusieurs fois les cases des habitants, s'y établira comme un hôte assidu.

Et cependant le chef voulait continuer la guerre, — alors qu'il pouvait traiter de la paix à des conditions avantageuses, — et la continuer malgré son peuple, qui ne se prête qu'à regret à ses vues ambitieuses. Dans ces derniers temps, il avait été obligé, pour combler les vides de son armée, d'enrôler des nègres des pays voisins, aventuriers de la pire espèce. Aussi la guerre avait-elle pris un caractère féroce, qu'elle n'eut jamais tant que les deux peuples issus de la même race luttèrent seuls l'un contre l'autre. Ce n'étaient plus que pillages, incendies et ruines.

On a vu plus haut comment tous mes efforts pour amener la paix avaient échoué devant l'opiniâtreté aveugle du chef de Petit-Popo. M. Borghero, qui visitait ces pays quelques mois après mon passage, fut plus heureux que moi.

« Le chef d'Agoué, écrit-il, et en général ce que nous appelons le peuple, étaient tout disposés à la paix. Je pris de nouvelles informations sur l'état des querelles, et j'acceptai la médiation qui m'était offerte. Le chef d'Agoué me donna pleins pouvoirs pour négocier la paix avec le chef de Petit-Popo; celui-ci me reçut avec beaucoup d'égards et de politesse, mais se montra indomptable et tout à fait

résolu à continuer la guerre. Le peuple de Petit-Popo n'a, dans cette guerre, que très-peu de part; il est presque neutre. Le chef prend à sa solde des gens tirés des peuplades sauvages situées plus à l'ouest; ce mode de recrutement retarde les attaques et fait traîner les hostilités en longueur. Nos conférences continuèrent deux jours, et le chef Popo, contrairement à l'usage de tous ces pays, voulut que personne ne fût témoin de nos pourparlers; il était évidemment seul à soutenir une hostilité désastreuse. Il mettait à la paix des conditions impossibles; il voulait être maître d'Agoué et être indemnisé de tout ce qu'il avait perdu pendant la guerre, sans tenir compte de toute une ville qu'il avait incendiée. Les chefs d'Agoué, au contraire, remettaient tout dommage à eux causé, à condition de rentrer en paix. Quand j'eus épuisé tous les moyens de conciliation sans rien obtenir, il ne me restait plus qu'à recourir aux intimations que notre caractère nous oblige quelquefois de faire entendre aux puissants de la part de Dieu. Du moment, lui dis-je, qu'il refusait d'accepter un accommodement honorable et avantageux, il n'avait plus qu'à s'attendre à tomber sous la main de la vengeance divine. Il parut terrifié de cette pensée, et bientôt, revenu de sa première impression, comme je le poussais à une résolution, il me promit, sous une espèce de serment, qu'il n'attaquerait jamais Agoué s'il n'était point provoqué; mais se réconcilier, disait-il, était pour lui impossible. Il faisait précisément alors des enrôlements chez les tribus voisines. Je lui rappelai cette circonstance, et il renouvela à plusieurs reprises son engagement de

s'abstenir de toute hostilité non provoquée. Je l'assurai qu'Agoué en ferait autant. A mon retour dans cette ville, je fis une relation de mes négociations aux chefs réunis; le principal d'entre eux promit devant tous, et au nom de tous, qu'il ne provoquerait jamais ses voisins. Il assura qu'il n'avait jamais voulu la guerre, et, pour preuve, il ajouta que, dans une bataille où il avait chassé les ennemis, il avait épargné leur vie en défendant aux siens de les poursuivre, parce qu'ils étaient tous, disait-il, de la même famille. Jusqu'à ce jour, — décembre 1863, — il ne s'est produit aucune hostilité ¹. »

Dans la soirée, je proposai à mes canotiers de partir le lendemain pour Porto-Seguro. La traite des nègres se faisait alors sur une large échelle, et on m'avait assuré que Porto-Seguro était, après Whydah, le principal entrepôt de négriers; j'aurais eu là les notions les plus sûres et les plus complètes sur l'infâme trafic qui désolait le littoral.

Soit fatigue, soit désir de revoir leurs familles, mes hommes refusèrent de m'accompagner plus loin; force me fut donc de renoncer à visiter ce nid de pirates.

Mon retour au Dahomé s'opéra dans d'heureuses conditions : je voyageai jour et nuit, et ne m'arrêtai qu'à Agoué, le temps de dire au chef que mes efforts pour traiter de la paix avaient été vains; à Grand-Popo, le temps de saluer les agents de la factorerie et de prendre leurs commissions pour Whydah.

¹ *Annales de la Propagation de la foi.*

CHAPITRE V

De Whydah à Porto-Novo. — Voyage de nuit. — Godomé. — El senhor José. — Le cabacère de Godomé. — La grande lagune. — Un singulier remorqueur. — Porto-Novo. — La factorerie française. — M. Daumas. — Les chrétiens du Brésil. — La première messe à Porto-Novo.

Les lecteurs de mon livre *le Dahomé* connaissent déjà en partie la route que je vais suivre. Je veux cependant en faire le sujet d'un nouveau récit, parce que le premier était nécessairement superficiel.

Lors de mon premier voyage, je marchais plus souvent la nuit que le jour; du village de Godomé, je ne vis que la case du cabacère, et pas très-clairement encore, à la faible lumière d'une mèche imbibée d'huile de palmier; dans ma très-courte halte à Porto-Novo, je ne parcourus que les quelques ruelles qui me conduisirent chez M. Jacinto. Et cependant, le village de Godomé a une physionomie qui mérite d'être vue de près, et une visite sérieuse

de la ville de Porto-Novo nous introduira dans la vie d'un peuple relativement civilisé.

Le principal motif de mon voyage était la célébration d'une fête religieuse à Porto-Novo, qui comptait, à cette époque, un certain nombre de chrétiens venus du Brésil. J'étais, en outre, autorisé à suivre le littoral jusqu'à Palmas, avec le conseil de faire une pointe sur Épé, petit royaume du Jabou.

Cette exploration ne devait pas me prendre moins d'un mois.

Je montai en hamac à dix heures du soir; la nuit était à souhait pour un voyage de longue haleine : lune splendide, ciel sans nuages, et la dernière chaleur du jour tombait devant la brise qui venait de se lever de la mer.

J'amenais avec moi quatre de mes bons et vaillants hamacquaires. Une trompe donna le signal du départ, un chant sauvage lui répondit, et les nègres partirent au galop. D'abord ce fut comme une course fantastique à travers une vaste plaine de hautes herbes, marquée çà et là de quelques palmiers, dont la lune, dans tout son éclat, argentait la chevelure dénouée. Le hamac allait au roulis; mais son mouvement était si doux, que jamais enfant ne reposa plus heureux dans son berceau. Une lagune et un bois à traverser rompirent le charme qui tenait tout mon être.

Il n'y avait pas bien longtemps qu'un matin, en traversant cette lagune, un hamacquaire trébuchait, s'abattait de son long et m'entraînait, ainsi que l'autre hamacquaire, au plus profond du borbier. Quand nous nous relevâmes, il n'y avait plus de

différence, quant à la couleur, entre les fils de Cham et le fils de Japhet.

Les nègres, qui savaient que je gardais un très-déplaisant souvenir de cette aventure, ralentirent leur course, et nous passâmes le boubier sans accident.

Nous entrons dans un bois de palmiers.

J'ai toujours éprouvé un charme infini à traverser la nuit les grandes forêts d'Afrique.

Dans les nuits sombres, la voix des bêtes fauves perdues dans des profondeurs insondables, un vieux tronc d'arbre qui, avec sa mousse longue, touffue et blanche, prenait la forme d'une apparition d'outre-tombe, une grande luciole qui coupait l'obscurité d'un long zigzag de feu, ces bruits vagues, voix de milliers d'êtres réunies dans une seule rumeur, me jetaient dans une de ces torpeurs douces et terribles à la fois, qu'on sent fortement sans pouvoir les analyser; on frissonne, et l'on ne sait si c'est de joie ou de crainte.

Mais, quand la nuit était radieuse comme à ce moment, la joie chantait dans mon cœur; elle montait comme un cri d'amour vers le Père céleste, pour le bénir de l'heure de paix inénarrable qu'il accordait à son enfant, et mes yeux ne pouvaient se lasser de voir les jeux de la lumière tamisée par le feuillage des palmiers, et mes oreilles d'entendre les innombrables harmonies qui sortaient de l'immense forêt.

Au sortir du bois, le sentier se déroule à travers des champs cultivés. L'igname monte en spirale autour de son tuteur; la patate se répand sur le sol en gracieux méandres; le maïs se groupe en tiges pressées les unes sur les autres; le bananier croît

de distance en distance en massifs épais, et une douzaine de cocotiers dominant toutes ces richesses étalées à leurs pieds. Ajoutez quelques nègres, qui paraissent et disparaissent comme des ombres, et vous aurez une idée de ce coin de la terre africaine.

Mes hommes firent dans cette oasis une halte d'une demi-heure; le temps de se reposer, de manger quelques boules de farine de maïs, que j'arrosai généreusement d'une goutte de tafia, et ils se remirent en marche avec leur entrain accoutumé.

Aux champs incultes succéda une plaine couverte de broussailles, du milieu desquelles s'élevaient de nombreuses lodoïcées. Des sons lugubres sortaient de leurs larges feuilles secouées par le vent; quelque gros fruit de quatorze à quinze kilos se détachait de leur cime et tombait à terre avec un bruit effrayant.

Ah! mon brave paysan de la Fontaine, qui faisais des réflexions si judicieuses sur le gland et la citrouille, quel rire de douce satisfaction se fût épanoui sur ta large figure à la vue de ces fruits beaucoup plus gros que ta tête suspendus à dix mètres au-dessus du sol!

A trois heures du matin, je touchais les premières cases du village de Godomé. Mes nègres, que je croyais rendus de fatigue après la course rapide qu'ils venaient de fournir, allaient, gais et dispos, comme au départ. Il y a dans le corps des nègres une force dont on se ferait difficilement une idée, si on ne l'a pas essayée. Mais l'énergie qui soulève un instant ces vigoureuses organisations tombe bientôt devant la paresse innée de ce peuple. Pro-

posez à un nègre libre, pour le moment bien repu, mais qui ne sait comment il dînera demain, une pièce de cinq francs pour une marche d'un quart d'heure, il refusera ce salaire exorbitant et restera couché sur sa natte.

Mais, si votre bonne fortune vous fait rencontrer un nègre à jeun depuis vingt-quatre heures, offrez-lui cinq sous, un verre de tafia et votre personne à porter sur la tête pendant cinq lieues de chemin, il se mettra sur l'heure à votre disposition.

Je descendis de hamac dans la cour de la factorerie d'un nègre enrichi au Brésil.

El senhor José, le maître de céans, est un nègre de haute taille et de forte carrure; ses cheveux grisonnent, mais il a gardé tout le feu et tout l'entrain de la jeunesse. Encore enfant, il avait fait partie d'une de ces cargaisons d'esclaves que les négriers expédiaient autrefois au Brésil. Comment a-t-il fait fortune? comment s'est-il libéré? Mystère! De la civilisation américaine il n'a pris que les habits et le goût du vin de Champagne. Il est fier de son titre de chrétien; mais ce titre n'est qu'une étiquette mensongère appliquée sur une marchandise de contrebande. El senhor José fait le commerce de l'huile de palmier; mais il fait surtout le commerce des nègres. Lui, l'ancien esclave, est marchand d'esclaves. Ce dernier trait en dit assez sur cet homme.

Il faut cependant lui rendre cette justice, que sa maison s'ouvre plus généreusement qu'aucune autre à tous les Européens de passage à Godomé. Deux chambres, avec deux lits garnis de moustiquaires, sont à leur disposition, et son cuisinier a ordre de servir tous les jours un repas de six couverts.

L'une des chambres était occupée par un voyageur arrivé avant moi; je m'installai dans l'autre.

A mon lever, je m'informai du premier nègre que je rencontraï si son maître était à la maison. Le seigneur nègre, parti depuis la veille pour son magasin de la plage, ne devait rentrer qu'à dix heures.

Après avoir renvoyé mes hamacquaires à Whydah, libre de mon temps, j'allai faire une visite à mon ami le cabacère. Je dus traverser tout le village pour arriver à la case du chef.

Ce village, assez populeux, ressemble à tous les villages nègres; mêmes rues tortueuses, même saleté. Les cases ont un aspect plus misérable que celles de Whydah, et les gens sont habillés de guenilles. Le marché est peu fourni de comestibles; mais il y a de nombreux débits de boissons. En pays nègre, une buvette ne demande pas une grande mise de fonds. Une table et trois francs pour acheter une bouteille de gin, une bouteille de tafia, suffisent pour l'établir; mais ces établissements ne durent souvent que deux à trois jours, parce que le maître, ennuyé d'attendre le client, se verse de temps à autre une goutte de la liqueur de feu, et voit bientôt le fond de ses flacons.

Je surpris le cabacère en tenue d'intérieur : caleçon très-large, presque crasseux, le buste et la tête nus. Il fumait une longue pipe en surveillant les jeux de trois négrillons; avant d'entrer, je l'avais entendu rire aux éclats de l'agilité de sa jeune famille. Tout honteux de son accoutrement, il fut quelques secondes avant de se lever pour venir me serrer la main. Après les premières paroles de bien-

venue, il m'offrit son propre siège, et disparut dans la case. Je m'expliquai sa disparition en le voyant revenir vêtu de ses plus beaux habits; il était radieux.

Je lui dis alors que, de passage dans son gouvernement, j'étais heureux de lui témoigner de nouveau toute ma reconnaissance pour le bon accueil qu'il m'avait fait à mon arrivée dans le pays.

« J'aurais voulu te recevoir mieux, me répondit-il, mais nous autres nègres nous n'avons rien de ce qu'aiment les blancs.

— Tu oublies le thé que tu m'offris, et qui me fit tant de plaisir.

— Oui, je m'en souviens; mais je sais que tu en pris deux bols sans sucre, parce que je n'en avais plus. Veux-tu prendre du café? aujourd'hui j'ai beaucoup de sucre.

— Merci, je vais déjeuner avec le senhor José.

« Je sais, lui dis-je ensuite, que, lorsque tu es venu à Whydah, tu as oublié de venir me voir. N'y manque pas à ton prochain voyage, je veux que tu voies notre église. »

L'heure du déjeuner approchait; je quittai ce brave homme et repris le chemin de la maison du Brésilien.

Du plus loin qu'il m'aperçut, el senhor José se mit à chanter à pleins poumons une romance française, *la Normandie*, de Frédéric Bérat; il écorchait l'air et les paroles de la meilleure foi du monde.

« Voulez-vous bien vous taire? lui criai-je, sans lui donner le temps d'achever le premier couplet.

— Est-ce que je ne chante pas bien? me dit-il

tout surpris; je croyais vous faire plaisir. Peut-être avez-vous faim? Allons déjeuner. »

Le déjeuner valait mieux que la chanson.

Le Brésilien mit ensuite à ma disposition une de ses meilleures pirogues de course à quatre canotiers. Je n'étais plus passé par la lagune qui mène à Porto-Novo depuis mon arrivée au Dahomé. Ce premier voyage s'était accompli dans des conditions très-pénibles : incertitude de la route, repas très-irréguliers, quand ils ne faisaient pas complètement défaut, canotiers paresseux et moustiques incommodés. Maintenant j'allais voyager en plein jour et avec une connaissance parfaite de la route. Je partis donc avec la plus entière sécurité; il était près de midi.

Jusqu'à notre arrivée au canal, la chaleur, quoique très-forte, était supportable. Mais je crus tomber dans une fournaise en entrant dans le conduit sinueux qui se déroule au milieu d'une forêt de joncs hauts de plus de six pieds. Heureusement la lagune, assez élevée alors, y avait déversé son trop-plein; la pirogue nageait facilement, et deux heures nous suffirent pour déboucher dans le grand lac de Denham. Lors de mon premier voyage, j'avais mis quatre heures à franchir la nuit ce même passage.

Nous naviguâmes pendant quelque temps au milieu du plus gracieux parterre qui se puisse imaginer. Un caïman montre sa hideuse tête au milieu d'un bouquet de fleurs blanches tout ensoleillées; plus loin une famille d'hippopotames prend ses ébats.

Enfin, voici une eau claire et profonde. Nous laissons à notre droite deux villages, Ahouansoli et

Afatonou. Leurs cases, construites sur pilotis, s'élèvent au-dessus de l'eau d'environ trois mètres; elles ont un aspect des plus misérables. Nous rencontrâmes sur notre route quelques-uns de leurs habitants qui se livraient à la pêche, leur seule industrie. C'étaient des nègres pour la plupart étiolés. Ces villages se gouvernent à leur guise. Le Dahomé en convoite depuis longtemps la possession; mais comment s'emparer de nègres amphibies qui disparaissent au premier cri d'alarme pour revenir quand le danger est passé?

Vers quatre heures, la rive que nous avions quittée ne formait plus qu'une masse confuse à l'horizon, et devant nous c'était l'immensité : des flots, des flots encore, comme dit le poète. Mais cette immensité n'était pas triste et solitaire comme la mer. Ça et là des îles tranchaient par leur verdure sur la blancheur de l'eau. Ces îles apparaissaient de loin comme de gracieuses oasis. Plusieurs étaient flottantes; poussées par la brise, elles sillonnaient le lac comme un navire sous ses voiles. Un petit îlot vint à passer près de nous, j'eus la fantaisie de me faire entraîner par lui. Les nègres attachèrent la pirogue à une forte touffe de joncs, et nous voilà naviguant à la suite de ce singulier remorqueur. Mais nous allions si lentement, que force nous fut de revenir à notre première manière.

Nous entrâmes dans le marécage de Porto-Novo comme le soleil se couchait. Un combat terrible s'engagea alors entre nous et les maringouins; la victoire nous resta, mais à quel prix! Nos corps étaient criblés de blessures.

Le bon accueil que je reçus à la factorerie fran-

gaise me fit promptement oublier et le marécage et ses hôtes incommodes.

Cette factorerie, de fondation récente, était déjà en pleine prospérité. Sa position sur une colline qui descendait en pente douce jusqu'à la lagune en faisait l'habitation la plus agréable de toute cette côte. Sans l'immense forêt qui sépare Porto-Novo de la plage, la vue se fût étendue jusqu'à la pleine mer.

Les bâtiments étaient construits dans un genre d'architecture qui ne peut convenir qu'aux pays chauds. L'air passait librement à travers les cloisons, toutes de bambous liés en treillis avec des cordes de palmier, et assujetties à de forts piquets de rondin; une toiture de chaume préservait tant bien que mal de la pluie et du soleil gens et marchandises. Quinze jours sont plus que suffisants pour une construction aussi élémentaire

M. Daumas, agent-chef de toutes les factoreries de M. Régis, se trouvait en ce moment à Porto-Novo. Il avait fait son œuvre particulière de ce nouveau comptoir; il le dirigeait avec cette intelligence du premier ordre qui le distinguait de tous les autres négociants. M. Daumas n'était pas un homme nouveau en Afrique; son premier séjour au milieu des nègres remontait à plusieurs années. Revenu en France pour rétablir sa santé, il était reparti bientôt pour la côte. C'est avec bonheur que je le rencontrai à Porto-Novo; notre connaissance était de vieille date. Avant la fondation de la nouvelle factorerie, il se tenait plus ordinairement à Whydah. J'allais presque tous les soirs, après l'achèvement de mes travaux, passer une heure

ou deux avec lui. Ah! comme le temps s'envolait vite au milieu des causeries où nous laissions aller notre esprit. M. Daumas n'était pas un vulgaire marchand d'huile de palmier : homme instruit, de cette instruction sérieuse qui va au fond de toutes choses, il traitait avec une distinction pleine de charme les sujets que le hasard ou une volonté arrêtée mettait sur son chemin.

Ces bonnes causeries de Whydah, je les retrouvais à Porto-Novo, avec un agrément de plus. A Whydah nous nous tenions sous une véranda construite au centre de la cour intérieure du fort français ; la chaleur y était parfois étouffante. A Porto-Novo, assis sous un hangar qui faisait face à la lagune, nos yeux erraient sur le lac qui, par les nuits de lune, brillait comme un miroir d'argent encadré de verdure. Quand nos voix se taisaient, une autre voix parlait encore, c'était celle de la lame, qui grondait au loin, en déferlant sur la plage, comme une batterie de canons un jour de bataille.

Le lendemain, je descendis la colline comme le soleil se levait. Arrivé près du lac, je pris un sentier qui, après que je l'eus longé un instant, me conduisit à la ville à travers des champs tantôt plantés de maïs, tantôt ombragés par de beaux orangers ou de gracieux citronniers.

A cette heure matinale, le paysage était ravissant.

Dans le ciel, quelques nuages attardés disparaissaient devant le soleil comme une légère ouate dispersée par le vent ; quelques nègres montés sur une pirogue se détachaient en silhouette sur l'horizon brumeux de la lagune ; les courlis tour-

noyaient dans l'air en quête d'une proie, et plusieurs cigognes blanches fouillaient de leur bec le sol fangeux de la rive. Aux douces effluves qui se dégageaient des champs cultivés se mêlaient les effluves plus fortes, plus pénétrantes, des citronniers et des orangers en fleur, et la rosée de la nuit semblait une pluie de perles fines.

Je priais en marchant; ma prière montait heureuse vers le ciel, et je ne songeais pas que j'étais peut-être le seul à cette heure, dans tout ce pays, à bénir Dieu des splendeurs de cette matinée, lorsqu'un bouquet d'arbres consacrés aux féliches vint me rappeler que je foulais une terre soumise à la puissance de Satan. Un nègre, prosterné devant une statue immonde, offrait à ce qui était naguère un tronc d'arbre ses adorations et ses offrandes.

Pauvre race nègre! est-il une dégradation comparable à la tienne?

Ah! si tu connaissais le don de Dieu, ce don que t'apportent ceux qui viennent te visiter de la part du Christ, tu tomberais à leurs pieds en t'écriant : *O quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona!*

O mon Dieu! vous le Dieu bon, n'aurez-vous pas enfin pitié de la race nègre!

Ma première visite à Porto-Novo fut pour le nègre brésilien qui, en nous appelant au nom de tous les chrétiens de la ville, nous avait offert sa maison pour servir de chapelle. Cet homme m'accueillit fort bien. De prime abord, sa parole grave, son air sérieux me prévinrent en sa faveur. Il m'invita à déjeuner, et me servit lui-même avec le plus respectueux empressement. Je lui témoignai ensuite

le désir de voir tous les autres chrétiens de Porto-Novo.

Sur son ordre, quelques enfants qui grouillaient dans la maison se dispersèrent par la ville, et une heure après je me trouvais en face d'une trentaine de personnes de tout âge, de toute condition. C'était la petite Église de l'endroit.

Je ne sais quel tailleur fantaisiste avait taillé leurs costumes; jamais je ne vis garde-robe plus bizarre. Deux hommes cependant portaient d'une façon très-correcte leurs habits européens; mais un troisième, également vêtu à l'européenne, avait l'air d'un singe habillé. Un quatrième, au lieu de mettre la chemise dans le pantalon, la laissait flotter à l'extérieur. Cette manière de porter la tunique intime est tenue en haute élégance parmi les nègres de la côte occidentale d'Afrique. Les autres étaient couverts de camisoles d'indienne à dessins fantaisistes. Quant aux femmes, je ne saurais donner une idée de la coupe de leurs robes, n'étant pas expert en ces matières; mais je puis dire que, contre l'habitude des négresses, leur habillement était décent. Les négrillons se contentaient du costume national, un morceau d'étoffe roulé à la ceinture.

Après les premières paroles de bienvenue, cette pittoresque famille se casa comme elle put dans la salle où je les avais reçus; les hommes s'assirent sur n'importe quoi, les femmes et les enfants s'accroupirent à terre.

Il ne me fut pas nécessaire de les interroger bien longtemps pour m'apercevoir que, comme leurs habits, leur religion était une religion fantaisiste.

Le Décalogue étant pour eux lettre morte, leur

moralité pouvait aller de pair avec celle des infidèles. Je crois que Dieu occupait peu de place dans leur cœur, car leurs prières ne s'adressaient généralement qu'à la sainte Vierge et aux saints. Parmi les saints, saint Antoine de Padoue était le plus vénéré. Ils s'adressaient à lui dans les circonstances les plus baroques, et n'avaient pas honte d'implorer son secours pour mener à bonne fin les affaires les plus véreuses. Mais parmi ces chrétiens d'étrange sorte, saint Antoine ne recevait pas que des honneurs; à de certains jours, lorsqu'il ne se rendait pas assez vite aux désirs de ses fidèles, les insultes, voire même les horions, tombaient sur lui dru comme grêle.

Sans m'attendre à rencontrer à Porto-Novo des chrétiens parfaits, j'étais loin de songer, en partant pour cette ville, au spectacle affligeant que j'avais sous les yeux.

Avant d'admettre à la réception des sacrements ces singuliers chrétiens, je devais les instruire; c'est ce que j'essayai de faire, en priant Dieu de bénir mes efforts.

Je leur expliquai d'abord, le plus clairement qu'il me fut possible, les vérités fondamentales de notre religion. Sur ce point, ils donnèrent à mon enseignement une entière et pleine adhésion. Mais lorsque, en poursuivant mon discours, j'en vins à leur prouver qu'ils n'avaient de chrétien que le nom, et que pour devenir de vrais enfants de l'Église du Christ, il fallait changer entièrement leur manière de vivre, un grand étonnement se peignit sur leur visage. Une plaie hideuse, la polygamie, dévorait ces malheureuses familles; j'attaquai le monstre de

face, et, après leur en avoir montré toute la laideur, je leur dis :

« Il faut y renoncer, Jésus-Christ vous l'ordonne. »

Alors ce fut plus que de l'étonnement, ce fut de la stupeur.

Comme j'insistais pour obtenir une promesse formelle, le maître de la maison me dit :

« On ne nous a jamais parlé de cela.

— Mais au Brésil, lui dis-je, les chrétiens ne vivent pas comme vous.

— Il y a longtemps, reprit-il, que nous avons quitté le Brésil, et depuis lors nous n'avons pas vu de prêtre. »

Il ajouta après un moment de réflexion :

« Ce que vous nous demandez est impossible.

— Alors il faudra cesser de vous dire chrétiens ; et quant à recevoir les sacrements, il ne faut pas y songer avant d'avoir réformé votre conduite. »

Notre entretien se prolongea encore, mais sans amener de bon résultat.

Après leur avoir fixé l'heure où je dirais la messe le lendemain, je les congédiai, en les suppliant de penser mûrement à tout ce que je leur avais dit ; il y allait du salut de leur âme.

Avant de regagner la factorerie française, je m'occupai de trouver un endroit convenable pour célébrer la messe. Aucune des chambres de la maison ne réunissant les conditions strictement nécessaires de propreté et d'espace, je me décidai pour un hangar spacieux et bien aéré. Je partis, après avoir donné l'ordre d'enlever les objets qui l'encombraient, me réservant de venir vers le soir veiller moi-même à son installation définitive.

Je revins, en effet, vers quatre heures. Conformément à mes ordres, le hangar était entièrement déblayé. J'établis un autel avec deux tréteaux et trois planches; restait à l'orner; il m'était impossible de le faire avec les objets du culte que je portais en voyage, je n'avais que le strict nécessaire à la célébration du saint sacrifice. Je fis prier les Brésiliens de m'envoyer les crucifix, statues et images de saints qui se trouvaient en leur possession, et bientôt je n'eus plus que l'embarras du choix. Un christ de grande dimension et d'un travail vraiment artistique, une gracieuse statue de la sainte Vierge et deux autres statues, l'une de saint Jean-Baptiste, l'autre de saint Antoine, me suffirent avec plusieurs cierges pour donner du relief à mon autel. Cependant je n'étais pas satisfait; j'avais honte d'accueillir si pauvrement mon Sauveur à sa première venue sur le territoire de Porto-Novo. Dans l'impossibilité de lui offrir, comme dans les vieux pays chrétiens, un calvaire de pourpre et d'or pour s'immoler à nouveau, j'essayai de remplacer ces objets précieux par les richesses végétales, qu'il a données avec tant de profusion à l'Afrique. Ne me confiant qu'à moi-même pour choisir les branches et les fleurs dont j'avais besoin, je partis avec quelques nègres pour la forêt voisine. Je rentrai avec une charge de tiges de palmier, de fleurs de bananier et d'acacia, et, en moins d'une heure, l'autel était renfermé dans un kiosque de verdure.

Grand ravissement des nègres! C'est que ma chapelle était réellement gracieuse, avec sa forme ogivale, ses colonnes et sa toiture couvertes de fleurs.

J'y célébrai la sainte messe le lendemain vers sept heures. L'assistance se composait de quelques Français et des Brésiliens que j'avais vus la veille. Le recueillement fut parfait ; mais il y avait une ombre dans le bonheur que j'éprouvais à les voir si recueillis : je pensais au triste état de leur âme. Ils adoraient à genoux notre divin Sauveur caché sous les espèces eucharistiques ; mais pas un n'avait eu le courage de rompre avec ses habitudes pour lui donner une place dans son cœur. J'essayai de nouveau, après la messe, par quelques paroles, tantôt douces, tantôt énergiques, de rompre la chaîne qui les attachait à Satan... : effort inutile ! Je leur donnai rendez-vous pour le lendemain, et le lendemain, Dieu parut encore sur l'autel, et il n'eut plus un seul adorateur.

Je quittai Porto-Novo l'âme navrée !

CHAPITRE VI

Porto-Novo. — La flore. — La faune. — Origine du royaume. — Les palais du roi. — Deux musiciens et un poète. — Entrevue avec le roi. — Les féticheurs. — Trois voleurs. — Une légende arabe. — Porto-Novo possession française.

Les Européens qui ont visité la côte des Esclaves n'ont consacré, dans les relations de leurs voyages, qu'une très-courte notice au royaume de Porto-Novo. Ce pays cependant, sans avoir le relief des royaumes de Dahomé, Ashantee et Abekouta, mérite d'être connu de l'Europe.

Le royaume de Porto-Novo est borné : à l'est, par la colonie de Lagos ; au sud, par le golfe de Guinée ; à l'ouest, par le Dahomé. Quelles sont ses limites au nord ? Je pourrais les indiquer en suivant le tracé des géographes ; mais je m'en abstiens, parce que je le crois un peu fantaisiste. Je doute que le roi lui-même sache exactement jusqu'où s'étend sa puissance ; tel village qui reçoit ses ordres aujourd'hui chassera demain ses percepteurs d'impôts.

Le sol de Porto-Novo, plat de la plage à la lagune, s'élève ensuite sensiblement et forme l'admirable colline dont j'ai parlé plus haut lorsqu'il a été question de la factorerie française. Comme tous les pays nègres, Porto-Novo n'a pas de routes ; car je ne donne pas ce nom aux innombrables sentiers, larges de cinquante centimètres, qui se déroulent en contours bizarres sur toute l'étendue du royaume. Un nègre seul peut se retrouver dans ce labyrinthe. Par la lagune, Porto-Novo communique avec le Dahomé, Badagri et Lagos, et ses communications sont aussi commodées que le comporte l'état de la navigation indigène ; par la mer, il communique avec les blancs, communication assez facile aussi, pourvu que la pirogue ne chavire pas, ou, si elle chavire, qu'il n'y ait pas de requin dans la barre.

Le terrain de Porto-Novo est, en général, de nature argileuse, très-productif des plantes propres à la flore africaine ; les plantes d'Europe n'y viennent pas, ou y viennent dans de mauvaises conditions. A la différence du Dahomé, où de vastes champs restent en friche, l'agriculture est ici en grand honneur ; ce sont partout de vastes plantations d'ignames, de patates, de maïs, de manioc, etc. Au matin surtout, alors que les nègres colons sont répandus dans les champs, c'est une vie et une animation comme on les trouve dans les grandes fermes d'Europe.

Les arbres sont magnifiques et d'une grande variété ; mais le plus commun, comme aussi le plus précieux, est le palmier-dattier : la grappe dorée qui pend à sa cime attire les Européens et leur fait braver la *malaria* de la côte.

Quant aux fruits, on n'a que l'embarras du choix. C'est l'orange, qui étale au soleil sa robe d'un vert éclatant; voici la papaye, aussi douce que le melon; ce fruit doré que surmonte une gracieuse couronne, c'est l'ananas à la chair délicieuse, au parfum agréable; goûtez ces bananes, la banane d'argent surtout, et vous ne voudrez pas en manger d'autres. Voulez-vous des bonbons? il n'y a qu'à se baisser; l'arachide couvre la terre de ses pistaches violettes. Aimez-vous la crème? le cocotier vous en donnera; et, si vous la trouviez aigrette, je vous dirais que c'est une qualité de plus par la chaleur qu'il fait. Le cocotier ne donne pas que de la crème, il donne encore du vin, et du vin de Champagne, s'il vous plaît. Voici comment les nègres le recueillent : après avoir fait une incision au sommet du tronc, ils attachent un peu au-dessous une calebasse qui reçoit la sève. La sève épuisée au sommet, ils pratiquent une autre incision plus bas, et ainsi de suite, sans aller cependant jusqu'au complet épuisement de l'arbre, dont ils cicatrisent les blessures avec de la terre grasse. La sève du cocotier a la couleur et la consistance du vin d'Espagne; elle petille comme du champagne. Sa douceur, mêlée d'acidité, rend ce vin délicieux dans les pays chauds. Il faut cependant se garder d'en abuser, car il y a du feu sous sa douceur apparente, et la tête la plus fortement équilibrée peut à peine lui résister. Après vingt-quatre heures, le vin de cocotier s'altère et s'aigrit au point de devenir vinaigre. Il fermente avec tant de violence que, si l'on n'y prend garde, il brise les bouteilles les plus fortes.

L'Européen assez riche pour acheter la farine et

le vin que les navires apportent de temps à autre peut, avec les autres ressources de Porto-Novo, vivre d'une manière qui ne diffère pas essentiellement de celle des pays privilégiés. Les poules y sont nombreuses et d'un prix modéré; le marché est constamment fourni de viandes de chevreau, de mouton et de porc; quelquefois même, il y a de la viande de bœuf. Le gibier abonde dans le pays; mais le nègre ne le chasse presque jamais. C'est au gourmet à prendre son fusil, et à aller par la campagne abattre les pièces qui sont le plus à son goût. Peu d'Européens cèdent à la tentation de varier ainsi les mets de leur table; car, si une pintade ou une perdrix font une agréable diversion à la monotonie des viandes ordinaires, leur possession devient très-coûteuse, en raison des hautes herbes qu'il faut franchir et du soleil ardent qu'il faut affronter.

Y a-t-il des bêtes féroces sur le territoire de Porto-Novo? Je ne saurais le dire. J'incline cependant à penser que la culture des champs et le manque des grandes forêts les ont rejetées plus loin dans l'intérieur.

Du reste, je n'ai jamais ouï parler d'un accident arrivé de leur fait, et je n'en ai jamais rencontré sur mon chemin.

A Porto-Novo, comme sur toute la côte des Esclaves, le thermomètre ne descend jamais au-dessous de 26° centigrades. Sans les brises régulières qui viennent de la terre pendant la nuit, de la mer pendant le jour, cette température serait insupportable. Le moment des plus grandes souffrances pour les Européens est celui où l'har-

mattan, vent du désert, souffle avec violence. Il apporte dans l'atmosphère une poussière sèche, très-fine, et tellement dense qu'on dirait un brouillard épais. Cette poussière pénètre partout : hommes et animaux peuvent à peine respirer ; les feuilles des arbres tombent ; les planchers des maisons se fendent avec bruit. L'harmattan souffle en décembre et janvier.

D'après les traditions nègres, la formation du royaume de Porto-Novo ne remonterait que vers le milieu du xvii^e siècle. Avant cette date, ce pays ne comptait que quelques villages indépendants les uns des autres. Un prince nago, en fuite devant les Djedgis, peuplade féroce venue de l'intérieur, se serait arrêté sur ce point du littoral.

Les Nagos, premiers possesseurs de la côte des Esclaves, vaincus et soumis par les Djedgis, ont gardé cependant le caractère et le langage propres à leur race. Le Djedgis est voleur et cruel ; le Nago, d'humeur douce, est relativement honnête. Le type du Nago ne diffère pas essentiellement du type blanc. Cette similitude dans les traits a fait croire à quelques savants que les Juifs et les Phéniciens avaient jeté là sur la côte, aujourd'hui appelée côte des Esclaves, la base d'un établissement. Les Nagos seraient leurs arrière-neveux.

Comme au Dahomé, la monarchie de Porto-Novo est une monarchie absolue : le roi est souverain maître ; sa volonté est la seule loi.

Je ne voulus pas quitter ce pays sans connaître les dispositions du roi à l'égard du futur établissement d'une mission catholique dans ses États ; je lui fis donc demander une audience. Ma venue dans

son royaume lui était déjà connue par ses espions, et les féticheurs, qui avaient eu connaissance des cérémonies religieuses qui venaient de s'accomplir, n'avaient pas manqué de l'avertir de se tenir en garde contre un ennemi de leurs dieux. Il accueillit d'autant mieux ma demande, qu'il brûlait d'impatience de voir le féticheur des blancs.

Pour faire mon entrée à la cour avec un certain apparat, et imposer aux nègres qui, en vrais enfants qu'ils sont, jugent tout par les yeux, je montai en hamac, porté par quatre nègres, et, à l'exemple des grands personnages, je me fis accompagner d'un cinquième nègre, porteur de mon parasol et de ma canne.

Je descendis de ma voiture aérienne dans la cour intérieure du château.

Ce prétendu palais est une mesure : murs de terre, toiture de chaume. Je ne saurais rien dire des dispositions intérieures et du luxe des appartements, Sa Majesté n'ayant pas jugé à propos de me les faire visiter.

Le premier ministre, chargé de me recevoir, me complimenta au nom du roi, et me conduisit sous une véranda de fort modeste apparence. Un fauteuil y était déjà disposé ; le premier ministre me l'indiqua de la main, et quand je fus assis, il disparut dans l'intérieur du palais. Ce dignitaire, très-proprement habillé d'un pagne de soie, me parut avoir cinquante ans. Je ne sais ce que valait sa conscience, mais son extérieur annonçait un honnête homme ; il ne faudrait pas cependant s'y fier, car le masque des nègres est ordinairement trompeur.

Par une gracieuseté à laquelle je ne fus guère

sensible, le roi envoya pour me distraire deux musiciens et un poëte ; je ne connaissais que trop la musique africaine. Les trois artistes s'assirent sur une natte, le poëte au milieu. Les musiciens avaient deux instruments identiquement semblables, dont la construction originale me fit désirer de les voir de près ; j'en pris un dans ma main.

C'était une sorte de guitare, très-simplement construite : pour en obtenir un son, il suffisait de toucher du doigt plusieurs cordes de fil de palmier attachées par leurs extrémités à un bâton d'une longueur de cinquante centimètres, posé sur une moitié de calebasse recouverte d'une peau de mouton tannée ; une plaquette de bois de la largeur de la main, placée au centre de la calebasse, tendait fortement les cordes. Le son que rendait cet instrument n'avait rien de désagréable.

Après que les musiciens eurent mis, autant que faire se pouvait, leurs calebasses d'accord, le rapsode africain célébra dans un rythme tantôt doux, tantôt éclatant, ma générosité et ma valeur guerrière. Je supposai que son hymne avait déjà servi, car son application manquait de justesse ; je n'avais éprouvé ma valeur que contre quelques oiseaux, et ma générosité n'était pas proverbiale parmi les nègres, comme put du reste s'en apercevoir le rapsode lui-même, qui ne retira pas un cauris de son élucubration.

Au silence qui avait régné jusque-là dans le palais succéda un bruit de voix, et un grand nègre, troussé dans un pagne éclatant, m'annonça que le roi allait paraître. Sa Majesté le suivait de près. Trois jeunes filles composaient la suite du roi : l'une portait son éventail, l'autre sa pipe, et la troisième

un tapis. Je me levai à son entrée sous la véranda ; il me serra la main et me fit signe de m'asseoir. Pendant ce temps, la jeune fille qui portait le tapis l'avait déroulé sur le sol, verni à la bouse de vache. Le roi s'y assit à la manière des tailleurs, les jeunes filles s'accroupirent près de lui, et le nègre entre nous deux.

A peine assis, le roi demanda son tabac et sa pipe. Comme il était en train de la bourrer avec une lenteur méthodique, j'eus le temps d'examiner cette Majesté africaine.

Le roi de Porto-Novo est un nègre aux traits réguliers, à la physionomie agréable. Son costume se composait d'un caleçon de coutil et d'un pagne de soie.

Les trois négresses, gracieuses filles de la race de Cham, avaient de la peine à garder leur sérieux ; pendant l'audience, je les vis chuchoter à plusieurs reprises, et il ne fallut rien moins qu'un coup d'œil sévère du roi pour leur rappeler qu'une tenue correcte était absolument nécessaire dans une circonstance aussi solennelle. Des pagnes aux couleurs criardes les couvraient de la gorge aux genoux.

La pipe fumait déjà comme une locomotive sous l'aspiration puissante du monarque africain. Je lui exposai le but de ma visite.

« Je suis venu à Porto-Novo, lui dis-je, pour visiter les nègres qui adorent le même Dieu que moi, et je n'ai pas voulu m'éloigner sans vous présenter mes hommages.

— Je suis heureux de vous voir, » me répondit-il.

Comme il n'ajoutait pas d'autres paroles, je poursuivis :

« Vous savez que nous sommes plusieurs Français à Whidah, occupés uniquement d'enseigner aux nègres la religion des blancs; nous avons l'intention, si cela vous est agréable et si vous nous accordez un terrain convenable, de nous établir dans votre royaume. »

Le roi réfléchit quelques secondes, puis il me dit :

« Vous pouvez venir ici quand vous le voudrez; je vous donnerai un vaste terrain pour y bâtir votre maison, et il ne vous sera fait aucun mal. »

Ces quelques phrases renferment tout ce qui fut dit d'important dans la conversation d'une demi-heure que j'eus avec le roi.

Comme je me levais pour partir, Sa Majesté me fit signe d'attendre encore, et au même instant deux négresses sortirent du palais, portant une petite table avec des verres, des bouteilles et du biscuit au beurre de provenance anglaise.

Je répondis à cette galanterie en acceptant deux biscuits. Le roi en prit un, qu'il mâcha lentement avec une affreuse grimace, signe certain de son peu de goût pour la pâtisserie européenne.

Quand vint le tour des boissons, deux verres d'eau bourbeuse nous furent servis. Le roi trempa ses lèvres dans le sien d'un air résigné, et en accentuant une grimace plus affreuse que la première. Je repoussai résolûment le mien : j'avais jeté mon dévolu sur une bouteille qui portait sur son ventre cette mirifique étiquette : Vin de Porto.

J'ai su plus tard la raison de cette eau bourbeuse de la lagune, que le monarque africain buvait d'un air si contrit.

Cet imbécile, qui aime à boire l'eau-de-vie à plein

verre, s'est laissé dire par les féticheurs qu'il mourrait le jour où il ne boirait plus de cette eau, donnée à son ancêtre Aboupo pour lui conserver la santé et la vie.

Comme il pensa que je n'avais pas les mêmes raisons de vénérer le breuvage bourbeux, le roi, loin de s'offenser, sourit, et me fit servir le vin de Porto. Quant à lui, il chassa l'hôte incommode qu'il venait d'absorber par un grand verre de tafia.

La traite des nègres, cette plaie hideuse, qui en l'année 1862 s'étalait encore au grand jour, de Godomé au cap Saint-Paul, avait cessé depuis peu à Porto-Novo. Il ne faudrait pas voir, dans la cessation de ce trafic de l'homme par l'homme, un pas vers le progrès. Si le roi de Porto-Novo avait renoncé à cette source de richesse, c'était par crainte des Anglais, qui, maîtres de Lagos, sillonnaient la lagune avec un bateau à vapeur d'un faible tirant d'eau. Déjà une fois leurs obus étaient tombés sur la ville, et quelques obus, heureusement lancés, valent mieux avec un prince nègre que les traités les plus solennels.

Comparativement au roi de Dahomé, le roi de Porto-Novo était un pauvre sire. Sans le tribut que lui payaient les étrangers, il n'eût eu que juste de quoi manger du caloulou et boire de l'eau de la lagune, et on sait comme ce dernier élément lui est antipathique.

Depuis qu'on ne fait plus la chasse à l'homme, il n'y a pas, à proprement parler, d'armée régulière à Porto-Novo. En temps de guerre, tout indigène est soldat; il s'équipe et se nourrit à ses frais. J'ai assisté un jour à une parade d'un petit

corps de troupes : il pouvait y avoir cinq cents hommes. Le costume des soldats était à peu près uniforme : un caleçon et une blouse sans manches serrés à la ceinture. L'armement consistait en un sabre informe et un fusil américain ; ces fusils, plus brillants que solides, ne sont dangereux que pour le soldat qui les tient. Cette petite armée avait une musique formidable, où dominaient les tambours. Joignez à cette musique les clameurs qui sortaient des robustes poitrines des soldats, et vous aurez peut-être une idée du charivari qui assourdit mes oreilles.

Douze chiffons de toutes formes, de toutes grandeurs, avec des figures bizarrement enluminées, flottaient au-dessus de cette cohue. C'étaient les dignes enseignes de cette pitoyable armée. Après une heure de contorsions, de gambades et de grimaces, les soldats se débandèrent : l'exercice était fini.

Si le roi de Dahomé, au lieu de s'obstiner à l'attaque d'Abeekouta, qui se rit de ses efforts à l'abri de ses rochers et sous la garde de sa vaillante milice, avait jeté ses terribles amazones sur Porto-Novo, ce royaume serait depuis longtemps une province de son empire. Je crois que la crainte seule des Anglais a empêché les Dahoméens de s'approprier les États de leurs paisibles voisins.

Le fétichisme est la religion des habitants de Porto-Novo ; mais entière liberté est laissée à tout autre culte qui voudra s'introduire dans le pays. On a vu que j'y ai dit la messe, sans me mettre en peine ni du roi ni des féticheurs. Moins les sacrifices humains, ce sont les mêmes rites puérils, les

mêmes emblèmes honteux qu'au Dahomé. Satan a sous ses ordres une nombreuse troupe d'hommes et de femmes, jongleurs sans vergogne, qui font leur profit de la crédulité et de la bêtise du peuple. Ils ne sont pas si naïfs que d'immoler à leurs dieux un poulet pour leur propre compte; ils savent à quoi s'en tenir sur la puissance des blocs de terre et des morceaux de bois que le vulgaire adore. Mais vienne un pauvre diable en quête de guérison d'une maladie, ou de protection pour quelque affaire véreusé, ils lui persuaderont que les dieux sont friands du sang d'un poulet ou d'un mouton, et, le sacrifice accompli et l'imbécile parti, ils se gaudiront entre eux de sa crédulité, en mangeant la pieuse offrande.

Dans les causes ordinaires, les indigènes sont justiciables du chef de leur quartier; les chefs supérieurs et les féticheurs jugent les cas qui peuvent entraîner la peine de mort. Lorsque le crime n'est pas bien prouvé et que le coupable n'avoue pas, on a recours aux épreuves judiciaires. Le prévenu est contraint de boire le fétiche, et comme ce fétiche est un breuvage empoisonné, le malheureux succombe presque toujours.

J'ai assisté à une scène d'un haut comique, où un féticheur jouait le principal rôle. Cela se passait sur une place de la ville, au milieu d'un grand concours de peuple.

Un nègre fortement soupçonné de vol n'avait jamais voulu convenir du méfait qui lui était imputé; plusieurs jours de prison dans une fosse humide et une quantité de coups de corde n'avaient pu délier sa langue.

On eut recours alors à une intimidation qui, venant de plus haut, ne pouvait manquer d'avoir plus d'effet. Un féticheur, habilement caché sous une large draperie et la tête passée dans un masque de terre cuite à figure terrifiante, avec une petite ouverture à la place de la bouche, et deux trous à l'endroit des yeux, se tenait accroupi au centre de la place. Quand la mise en scène fut complète, on amena l'accusé. C'était un grand et fort nègre d'une vingtaine d'années ; mais la prison et les mauvais traitements l'avaient affaibli au point qu'il avait de la peine à se mouvoir. Arrivé en face de l'étrange figure, ses traits ne trahirent pas la moindre émotion. Un féticheur lui dit :

« Voilà le dieu qui te voit et t'écoute : es-tu coupable du vol ? »

Le nègre hésita quelques secondes, puis il répondit :

« Je n'ai rien volé. »

Alors le féticheur qui simulait le dieu agita sa tête dans tous les sens ; il sortit de sa bouche un hurlement prolongé, et ses yeux brillèrent dans les trous du masque comme deux escarboucles.

Le nègre, frappé de terreur à la vue de cette statue vivante, se jeta la face contre terre en criant :

« Grâce ! grâce ! »

Le dieu reprit son immobilité première, et un instant après le féticheur dit au nègre :

« Conviens-tu maintenant d'avoir volé ? Tu l'as vu, le dieu t'accuse. »

Le nègre, un peu remis de sa frayeur, regarda

le fétiche : sa tête était immobile et ses yeux ne jetaient plus d'éclairs.

« Je n'ai pas volé, » cria-t-il de nouveau ; mais cette fois sa voix tremblait.

A cette négation, le dieu, pris de colère, agita si violemment sa tête, que je crus que la poterie allait voler en éclats ; sa bouche proféra des menaces si terribles, ses yeux brillèrent d'un tel éclat, que le pauvre mystifié, à bout de forces, tomba à terre en avouant son crime.

La foule voulait l'écharper, mais les féticheurs le protégèrent ; il en fut quitte pour quelques horions.

Ce malheureux s'était perdu par l'amour du gigot ; il avait volé un mouton, et, cas pendable, le mouton d'un féticheur.

C'est ce qui explique la colère de la foule ; car le nègre est très-enclin au vol, et, parmi ceux qui proféraient des cris de mort, il n'en était pas un qui n'eût quelque méfait de ce genre à se reprocher.

J'ai été quelquefois victime de la convoitise des nègres.

A l'époque où je construisais les nouveaux bâtiments de la mission, j'achetais un peu de toutes mains des solives de Iodoïcée. Un nègre fut assez adroit pour me vendre la même solive quatre fois. Je le pinçai à la cinquième. Il me vendait sa solive le matin, la reprenait le soir, et venait me la revendre le lendemain. Les solives étant de mêmes dimensions et mes provisions fort considérables, la fraude était facile, et sans un enfant de l'école qui me donna l'éveil le nègre eût vécu du même morceau de bois pendant près d'une année.

L'enfant m'avertit à trois heures du soir ; à neuf

heures, par un beau clair de lune, le nègre était pris au moment où il franchissait une brèche du mur d'enceinte. Il ne pouvait pas nier, il avait la solive sur la tête; il essaya de fuir; mais deux mains vigoureuses le saisirent par le milieu du corps et le firent rouler dans le fossé.

Aux cris que nous avions poussés, une foule considérable s'était amassée autour du voleur. J'en profitai pour lui infliger un châtement qui lui fut plus sensible qu'une sévère correction. Sur mon ordre, il chargea de nouveau la solive sur sa tête et fit, en cet état, le tour du fort portugais en suivant le chemin extérieur de ronde. La foule l'accompagna tout le temps et ne lui épargna pas les injures; malgré ma défense, quelques mottes de terre allèrent se briser sur son dos.

Ses concitoyens l'insultaient et le frappaient, non parce qu'il avait volé, mais parce qu'il s'était laissé prendre.

Voici un autre fait qui prouvera encore mieux l'adresse que les nègres déploient pour s'approprier le bien d'autrui.

Un matin, Pedro, notre gargotier chef, m'arrive tout joyeux et me dit :

« Père, un Brésilien va tuer un bœuf; si vous en désirez un morceau, il vous le cèdera. »

J'accueillis cette offre avec d'autant plus de plaisir, que, depuis quelque temps, le bœuf était passé pour nous à l'état de mythe. Pedro partit donc pour la boucherie, muni d'instructions très-précises.

Il revenait une heure après; je l'aperçus comme il débouchait sur la place extérieure du fort. Il

gesticulait, se répandait en injures et montrait son poing du côté de la ville.

Le chef avait dû être gravement insulté pour qu'il se mît tant en colère. Il arrivait près de moi, qu'il criait encore : « Ah ! voleur ! ah ! mauvais sujet ! » et il se retournait de nouveau vers la ville en montrant son poing.

« Ah ça, mon brave Pedro, lui dis-je, avec qui donc en as-tu aujourd'hui ? »

— Père, le bœuf s'est enfui, il court la campagne.

— Et mon bouillon court avec lui, n'est-ce pas ?

— Ah ! père ! quel malheur ! j'avais pensé à faire un si bon bouillon aujourd'hui !

— Mais enfin, lui dis-je, il n'y a pas là de quoi tant se désoler.

— Ah ! père, vous ne savez pas l'histoire. On allait tuer le bœuf ; celui qui l'avait vendu , et qui avait déjà reçu l'argent, lui a donné un coup d'aiguillon sans faire semblant de rien, et le bœuf a cassé la corde, s'est enfui par la ville et a gagné la campagne. Le nègre l'avait attaché avec une corde pourrie. Ah ! voleur ! ah ! mauvais sujet !

« Et maintenant, quelle soupe faut-il faire ? »

— Fais une soupe aux haricots noirs. »

Une légende qui a cours parmi les marabouts mahométans va nous expliquer le penchant qu'ont les nègres pour le larcin.

« Les trois fils de Noé, tous trois de couleurs différentes, s'assemblèrent après la mort de leur père pour faire entre eux le partage de ses biens ; c'était de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, de l'ivoire, de la toile, des étoffes de soie et de coton, des

chevaux, des chameaux, des bœufs et des vaches, des moutons, des chèvres et d'autres animaux, sans parler des armes, des meubles, du blé, du tabac et des pipes. Les trois frères soupèrent ensemble avec beaucoup d'affection et d'appétit, et ne se retirèrent qu'après avoir fumé leur pipe, et bu chacun leur bouteille. Mais le blanc, qui ne pensait guère à dormir, se leva aussitôt qu'il vit les deux autres ensevelis dans le sommeil, et, se saisissant de l'or, de l'argent et des effets les plus précieux, il prit la fuite vers les pays qui sont aujourd'hui habités par les Européens. Le Maure s'aperçut de ce larcin à son réveil ; il se détermina sur-le-champ à suivre un si mauvais exemple, et, prenant les tapisseries avec les autres meubles, qu'il chargea sur le dos des chevaux et des chameaux, il se hâta aussi de s'éloigner. Le nègre, qui eut le malheur de s'éveiller le dernier, fut fort étonné de la trahison de ses frères ; il ne lui restait que du coton, des pipes, du tabac et du millet. Après s'être abandonné quelque temps à sa douleur, il prit une pipe pour se consoler et ne pensa plus qu'à la vengeance ; le moyen qui lui parut le plus sûr fut d'employer les représailles en cherchant l'occasion de les voler à son tour ; c'est ce qu'il ne cessa point de faire pendant toute sa vie, et, son exemple devenant une règle pour sa postérité, elle a continué jusque aujourd'hui la même pratique. »

Le commerce de Porto-Novo ne roule que sur l'huile de palmier. A mon premier passage, ce commerce était presque nul, par le manque de débouchés. Aujourd'hui, il a pris une extension plus considérable, par suite de l'établissement de plusieurs entrepôts européens.

L'écoulement facile des produits de son pays n'a pas rendu le nègre plus heureux : il est tout aussi misérablement logé, tout aussi misérablement habillé. Il y a une différence cependant entre son état ancien et son état présent ; autrefois il buvait peu d'eau-de-vie, aujourd'hui il en boit beaucoup.

L'industrie de Porto-Novo ne mérite pas même une mention.

Je ne sais que dire de la ville. Toutes les villes et tous les villages nègres se ressemblent tellement, que je suis embarrassé pour varier mes descriptions. Porto-Novo est donc une ville nègre : rues tortueuses et puantes, places sans régularité, cases d'aspect misérable, et parmi les nombreux temples de fétiches, il n'en est pas un qui mérite une minute d'attention.

S'est-on douté en France que le royaume de Porto-Novo a failli devenir une possession française en 1862 ? Le roi, voyant que les Anglais ne songeaient à rien moins qu'à s'emparer de son royaume, se mit sous la protection des Français. La France accueillit un moment cette Majesté en détresse. Les trois couleurs flottèrent sur la factorerie marseillaise, et un aviso les promena par la lagune. Avec la France, pensai-je, le christianisme va s'implanter fortement dans le pays, et avec le christianisme la civilisation.

Ce ne fut qu'un rêve.

La France ne tarda pas à se retirer, et le roi de Porto-Novo est resté ce que vous savez, un pauvre sire.

La France a abandonné successivement toutes ses positions de la côte d'Afrique. Voici ce qu'écrit à propos de cet abandon un publiciste moderne :

« Tandis que, par l'incurie de plusieurs de nos représentants, tous nos comptoirs de la Guinée, Grand-Bassam, Assime, Dabon, le Gabon, ont été successivement abandonnés, l'Angleterre, en quelques années, grâce à l'activité et au dévouement de ses marins, s'est installée en maîtresse, non-seulement à Sierra-Leone, mais à Cap-Corse, à Christianbourg, sur la côte des Esclaves, à Lagos, etc. Les comptoirs échelonnés sur le littoral servent de débouchés à un immense commerce d'huile de palme, d'arachide, d'ivoire, de riz, de poudre d'or. »

CARTE DE LA CÔTE DES ESCLAVES

Dressée par F.BORCHERO, Missionnaire, en 1865.

Granichex Erhard

CHAPITRE VII

Succès de l'œuvre apostolique à Porto-Novo. — Lettre de M. Borghero. — Établissement de la mission catholique, le 17 avril 1864. — Le temple des fétiches devenu le temple de Dieu. — La maison du missionnaire. — Inauguration solennelle de la mission. — L'Immaculée Conception et la Noël à Porto-Novo. — Une *tornado*.

La mission de Porto-Novo est aujourd'hui la plus florissante de la côte occidentale d'Afrique. Là où le démon régnait en maître, Jésus-Christ a des autels, et sa croix s'élève sur le lieu même où depuis des siècles le fétichisme rendait ses oracles.

Premier ouvrier de l'Évangile sur cette terre délaissée, j'ai plaisir, du lieu de mon repos, à écouter les voix qui me disent les miracles de la grâce sur ces peuples que j'avais laissés assis à l'ombre de la mort.

Voix de mes bien-aimés compagnons d'apostolat, je veux vous servir d'écho auprès de mes lecteurs : nous avons semé ensemble dans la tristesse et la fatigue, vous recueillez la moisson dans l'allégresse ; que Dieu en soit béni !

« Le 17 avril 1864, écrit M. Borghero, supérieur de la mission du Dahomé, j'arrivai à Porto-Novo avec un néophyte pour nous y établir. Porto-Novo est à treize kilomètres de la mer, sur les bords de la lagune intérieure, dans une île formée par les canaux qui coupent le pays en tous sens. Cette île, de figure circulaire et d'un diamètre d'environ quinze kilomètres, est un plateau bien cultivé, qui suffit à nourrir un grand nombre de petits villages disséminés sur sa surface. Le terrain concédé (pour la mission) s'élève par une pente assez rapide des bords de la lagune jusqu'au plateau, d'où l'œil découvre un paysage aussi agréable qu'il est possible de le rencontrer le long de ces côtes généralement plates et sans caractères. Nous sommes entre la ville et les comptoirs européens. La vue s'étend au nord sur une belle campagne; au sud et à l'ouest, sur la lagune et sur une forêt qui la sépare de la mer; à l'est, sur un bois consacré aux cérémonies idolâtriques.

« De temps immémorial, ce bois a été l'asile des superstitions. Ses grands arbres, les lianes qui les unissent, les taillis épais, tout prête aux terreurs qu'inspirent les esprits malfaisants. Sous ces mystérieux ombrages s'élèvent des temples où se rendent des oracles, et qui servent de demeure à un des grands prêtres du pays. C'est là qu'ont lieu des orgies dont l'ivresse ne peut être inspirée que par l'enfer, et que des victimes humaines sont immolées sur les autels de l'esprit des ténèbres et de la haine..., effrayante parodie des sacrifices offerts au Dieu de la lumière et de l'amour. Quand on entre dans cette forêt aux proportions gigantesques, qu'on

se trouve au milieu des ruines de temples faits et refaits tant de fois, qu'on pénètre dans les maisons sacerdotales, qu'on voit ces idoles aux formes hideuses toutes barbouillées d'huile, de plumes et de sang; quand, dans ces recoins de la mort, on rencontre la figure terrifiante des prêtres, dont les traits expriment la moquerie et la rage, dont les yeux enflammés sortent de leurs orbites et semblent voir autre chose que ce que vous voyez; alors, et malgré soi, on subit l'influence de cette religion de terreur. Moi qui ai si souvent entendu les cris déchirants des victimes mêlés aux chansons infernales qui accompagnent ces sacrifices, je suis encore saisi d'une indicible horreur quand l'imagination me reporte vers ces lieux maudits.

« Un tel voisinage rendait notre installation difficile, d'autant plus que, par suite des nouvelles dispositions prises pour l'établissement du protectorat français, une partie de notre terrain nous avait été enlevée et remplacée par une autre qui entamait le bois sacré. Le jour de notre arrivée, nous plantons des piquets pour prendre les alignements. Aussitôt le grand prêtre s'inquiète et court chez le roi, qui, n'osant résister, nous envoie l'ordre de suspendre nos opérations. Le féticheur arrive lui-même sur le terrain, criant, gesticulant, nous menaçant de tous les anathèmes de ses dieux. Forts de notre droit, nous recourons au monarque, qui assemble ses plus hauts dignitaires. Mais ce conseil, pas plus que le roi, n'ose affronter la colère du dieu de la foudre. Nous crûmes devoir céder pour le moment.

« Le 14 juillet suivant, je revins de Whydah Porto-Novo, accompagné d'un néophyte. Le roi et

le représentant de la France étaient dans les dispositions les plus bienveillantes. Je n'insiste cependant pas tout d'abord pour me faire adjudger le terrain que le féticheur nous dispute. A mon arrivée j'avais été accueilli dans la factorerie de M. Régis, de Marseille, et j'y recevais une généreuse hospitalité.

« Enfin nous mettons la main à l'œuvre. La terreur qu'inspirait le voisinage du bois fétiche, et le vague souvenir des choses affreuses qui s'étaient passées sur les lieux mêmes où nous voulions nous installer, causaient à nos ouvriers une appréhension visible; ce n'était qu'en tremblant qu'ils levaient la hache pour couper les broussailles. Afin de les rassurer et de leur faire voir que leur peur était imaginaire, je prends moi-même un de ces gros sabres qu'on emploie ici dans les travaux de ce genre, et je frappe impitoyablement les branches si redoutées. Les noirs, épouvantés, se disaient : La foudre va tomber sur ce téméraire. Je redouble mes coups, et quand on me voit sain et sauf, on conclut que si le féticheur blanc peut braver impunément la foudre, c'est que le Dieu des Européens est plus puissant que les fétiches des noirs. De temps en temps, le grand prêtre sortait de son mystérieux sanctuaire, et lançait contre nous l'anathème de tous les dieux de son Averne; mais aucune sanction ne vint faire justice de notre audace.

« Notre première cabane, maison ou baraque (comme vous voudrez l'appeler), fut achevée en dix-sept jours. Elle forme un parallélogramme de vingt-quatre mètres sur quatre mètres trente centimètres, divisé en trois parties égales. Au centre est une vaste salle de huit mètres de long; à chacune des

extrémités se trouve une chambre de quatre mètres; le reste est occupé par les dortoirs destinés à nos jeunes néophytes. Pour suppléer au défaut de ferures, nous avons disposé les fenêtres à l'instar des sabords des gros navires. La forme allongée du bâtiment et la disposition des lits placés en étagères ont fait donner à notre résidence le nom de Frégate; elle le conservera dans le pays jusqu'à sa dernière heure, qui ne tardera pas à sonner. Rien n'y manque du mobilier nécessaire : armoires, tables, chaises, lits. Mais ce qui étonnera peut-être davantage, c'est que la maison tout entière, murs, toit, portes, fenêtres, mobilier, tout est construit en palmier vinifère (*rafia vinifera*). Les branches se transforment en perches et en planches qu'on assemble pour faire les murs et les cloisons; le sommet de la branche, garni de feuilles, couvre le toit; la feuille tressée devient une excellente corde qui sert à lier entre elles les diverses parties de la construction; la côte des feuilles fournit des chevilles de toutes les dimensions imaginables; enfin l'épiderme de cette même feuille tient lieu de fil, de ficelle, d'étoupe, de laine à matelas, et donne des chapeaux d'une élégance, d'une souplesse et d'une légèreté qui le disputeraient aux panamas les plus renommés.

« Pour compléter cette première installation, nous ouvrons deux chemins qui nous mettent en communication avec la ville et avec les établissements européens. Les noirs ne peuvent se lasser d'admirer un chemin de quatre cent quarante mètres en ligne droite, qui longe notre terrain au nord. Ils se le disent les uns aux autres; ils amènent leurs amis et leur montrent cette merveille.

Dès qu'ils arrivent à l'extrémité du chemin, vous les voyez étendre la main avec vivacité comme pour indiquer l'infini, et ils accompagnent ce geste de l'exclamation : « Voilà ce que savent faire les blancs ! » En me voyant planter des piquets et les regarder un œil fermé pour marquer l'alignement, ils s'imaginaient que, par la vertu magique de cette opération, le chemin se dressait tout seul. Quelques-uns se donnèrent le plaisir de m'imiter ; ils venaient mettre l'œil à un piquet, pensant voir le chemin se disposer de lui-même en ligne droite, par le fait seul qu'ils le regardaient.

« L'ouverture de la nouvelle mission fut fixée au 15 août. Tout fut préparé pour célébrer avec pompe un jour qui devait réunir une triple solennité : l'Assomption de la sainte Vierge, la fête du souverain de la France, et l'ouverture de notre humble mission. Les officiers du *Dialmath*, mouillé dans la lagune, et les agents de la factorerie française nous prêtèrent leur concours. Vous auriez vu, dans la soirée du 14, les négociants et les marins, après avoir quitté leurs livres de compte et leurs tables de calcul, manier des bréviaires et des livres d'église, et s'exercer à devenir les chantres de notre première solennité. Je ne dois pas omettre une circonstance qui fut pour moi d'un bon augure. Lorsque, le matin du 15 août, je me rendis de la factorerie française à la mission, je vis que nos quatre jeunes néophytes avaient veillé toute la nuit. Ils me dirent qu'ils l'avaient passée, d'abord à réciter plusieurs fois toutes les prières qu'ils savaient, puis à s'entretenir de notre sainte religion. J'aime à voir dans ce petit fait une continuation de

l'esprit qui fut donné à l'Église naissante; c'est la seule manière d'expliquer comment quatre enfants, âgés de douze à quinze ans au plus, auraient eu d'eux-mêmes une telle inspiration.

« La rustique salle de notre maison de palmier était parée de tous les pavillons du *Dialmath*, disposés en tentures. A neuf heures tout était prêt, et le saint sacrifice commença. Les chrétiens de la ville et beaucoup de païens s'étaient rendus à la cérémonie. Le *Dialmath* fit feu de toutes ses pièces au moment de l'élévation, puis au *Te Deum* et au *Domine salvum*, qui suivirent la messe. Ainsi fut annoncée la prise de possession du catholicisme dans ces contrées sauvages, où nous espérons bien que le sacrifice propitiatoire ne cessera plus d'être offert. Le reste du jour, la nouveauté du spectacle attira grand nombre d'idolâtres : ils semblaient avoir oublié la terreur que leur inspirait le bois fétiche. Un banquet donné à la factorerie française réunit à la même table toutes les notabilités de Porto-Novo.

« Il s'agissait maintenant de recouvrer le terrain contesté par le féticheur, et où devait être bâtie notre chapelle. Le commandant Lefort vint à notre aide. Il alla lui-même chez le roi présenter nos réclamations, et le roi envoya ses officiers planter des pieux aux angles du terrain pour marquer la délimitation de notre propriété. Quelques heures après, le patriarche du bois sacré, instruit de ce qui se passait, arrive furieux, arrache les pieux et les lance sur le terrain que nous occupions déjà en prononçant ses plus terribles malédictions; on eût dit un fécial romain qui déclarait la guerre aux en-

nemis de son peuple. Il fallut une nouvelle série de démarches auprès du roi, qui, du reste, ne demandait pas mieux que de nous satisfaire. Enfin il fut décidé que le féticheur rentrerait dans le silence, et, à la grande satisfaction de tout le monde, le 26 août, en présence du commandant, des officiers, du roi et du féticheur lui-même, on replanta les jalons sur cette terre tant disputée. Nous nous empressons de l'entourer d'une clôture et d'en faire disparaître les broussailles qui l'encombraient. Sans aucun retard, nous y élevons un bâtiment de vingt-cinq mètres de long sur cinq mètres cinquante centimètres de large; les deux tiers sont occupés par la chapelle, et le reste nous sert d'école.

Nous avons fait comprendre aux ouvriers qu'il ne s'agissait pas d'un édifice ordinaire, mais qu'ils allaient construire la maison du Dieu des chrétiens, et qu'il fallait y déployer toute l'habileté dont ils étaient capables. Cette humble chapelle fait l'admiration des indigènes, et passe pour le plus beau monument de la contrée. Elle est entièrement faite de branches de palmier que nous avons choisies parmi les plus belles, et que nous avons cherché à disposer avec une élégante symétrie. Par une heureuse coïncidence, l'amiral commandant la division navale française se trouvait à Porto-Novo le jour de l'inauguration. Les officiers de son état-major, le consul français de Whydah, tous les Européens qui avaient accompagné l'amiral, assistèrent avec lui à la dédicace de la première église élevée au culte de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur cette terre infidèle. Elle porte le nom de l'Immaculée-Conception de la très-sainte Vierge Marie.

« Depuis lors la mission suit sa marche progressive; l'école est fréquentée par les enfants des indigènes, et de nombreux baptêmes ont été administrés.

« Le protectorat français cessa peu de temps après l'établissement de la mission. Nous regretâmes le départ des officiers qui avaient tant contribué au succès de notre entreprise, et dont la présence avait relevé l'éclat de nos premières cérémonies religieuses. Mais les bonnes dispositions du roi, des chefs et du peuple sont demeurées les mêmes, et nous continuons avec confiance l'œuvre commencée sous ces heureux hospices ¹. »

Une année s'est à peine écoulée depuis l'établissement de la mission de Porto-Novo, et M. Vermorel dit à son tour les merveilles, toujours plus grandes, opérées par la grâce de Dieu au milieu de ce peuple.

J'ai été édifié, écrit-il, de la piété des fidèles de Porto-Novo envers la Vierge immaculée. Afin de répondre à leur dévotion, nous avons fait une neuvaine préparatoire à la fête de l'Immaculée Conception. Tous les soirs, à la fin des exercices, nous donnions la bénédiction du saint Sacrement, et nous étions agréablement surpris d'entendre nos chrétiens chanter en musique avec beaucoup d'ensemble, ce qui ne leur est pas ordinaire, le *Pater*, l'*Ave*, le *Gloria Patri*, les litanies de la sainte Vierge et le *Salve Regina*. Vers le milieu de la neuvaine, les chrétiens de Lagos sont arrivés avec leurs familles pour célébrer la fête de Marie; notre église

¹ *Annales de la propagation de la foi*, année 1867.

n'a pu contenir tout le monde. Ces chrétiens avaient fait un voyage de plus de quarante lieues!

« Les trois derniers jours de la neuvaine et le 8 décembre, nos néophytes ont improvisé une belle illumination, qui a donné aux païens accourus de toutes parts une haute idée de notre religion. Le jour de la fête, nous avons chanté la grand'messe avec diacre et sous-diacre, chose que n'avaient jamais vue les noirs et qui les a ravis d'admiration.

« La nuit de Noël n'a pas été moins éclatante. Les noirs avaient formé une grande avenue de lumières pour conduire à la chapelle. Que la lumière divine éclaire bientôt toutes ces intelligences!

« Je demande chaque jour à Dieu de nous envoyer des religieuses à Porto-Novo; je ne puis voir sans gémir le délaissement des petites filles, et la condition malheureuse où elles se trouvent réduites. »

En 1866, une élégante construction remplaçait l'abri provisoire dont il a été parlé plus haut. Par la solidité de ses murs, avec sa toiture en fer galvanisé, cette habitation, qui semblait devoir durer des siècles, ne put résister à une *tornada* qui l'ébranla jusque dans ses fondements.

M. Courdioux, qui avait remplacé M. Borghero en qualité de supérieur de la Mission, va nous faire le récit de ce désastre, et nous dire en même temps ses efforts pour le réparer.

« Le 3 avril 1869, une tornada épouvantable, accompagnée de coups de tonnerre effrayants, s'abattit sur cette maison, sur la chapelle et sur

¹ *Annales de la propagation de la foi*, année 1867.

l'école, souleva les toitures, et en emporta les débris à plusieurs centaines de mètres. En quelques minutes, nous nous trouvâmes sans abri, et exposés à une pluie diluvienne. Un missionnaire et un frère contractèrent, en cette circonstance, de dangereuses maladies. Les dégâts furent considérables.

« Les réparations ne durèrent pas moins de trois mois. Ce fut pendant que j'y étais occupé, que le roi Mecpon m'envoya une députation de féticheurs et de laris, accompagnés de Paraiso, son interprète pour les Européens.

« Depuis trois semaines il ne pleuvait plus ; le ciel était sans nuages. Partout les récoltes étaient compromises, et on ne s'expliquait pas cette sécheresse soudaine et extraordinaire. Le roi, pour venir en aide à son peuple, avait, six jours auparavant, réuni les principaux féticheurs, et leur avait ordonné de grandes féticheries pour obtenir de la pluie. Mais pas une goutte d'eau. Le roi fit rappeler les féticheurs, et exhala sa colère en plaintes amères.

« — N'avez-vous donc pas prié les fétiches ? Vos fétiches sont-ils impuissants ? Comment ! vous ne pouvez pas seulement faire pleuvoir dans votre pays ?

« — Sire, dit Apologan, le grand chef de la religion, Votre Majesté a raison ; nos fétiches, cette fois, sont impuissants.

« — Pourquoi cela ? reprit le roi.

« — Parce que, Sire, les pères blancs ont leur maison découverte ; ils ont invoqué leur fétiche à eux, le grand fétiche des blancs, et naturellement ils ont été exaucés. Nos fétiches ont les bras liés.

« — Le fétiche des blancs vaut donc mieux que le vôtre ?

« — Non, Sire ; mais... peut-être bien que oui...

« — Certainement, dirent en chœur les féticheurs en baisant la poussière, le Dieu des blancs l'emporte sur les nôtres. »

« Le roi, après les avoir congédiés, nous avait envoyé la députation dont il est parlé plus haut. Elle voulait savoir, de la part du roi : 1° s'il était vrai que nous eussions demandé à notre grand Dieu qu'il ne plût pas ; 2° si, cela étant, nous ne voudrions pas prendre en pitié son pauvre peuple, qui déjà souffre un commencement de famine, et qui voit ses récoltes compromises par le manque d'eau.

« De plus, ajoutait le roi, tout le peuple du royaume accuse les pères de ne pas laisser pleuvoir. Il faut laisser venir la pluie, et le peuple cessera d'avoir votre nom à la bouche. Tout au moins, dépêchez-vous de couvrir votre maison, pour qu'il pleuve. S'il se fût agi d'une toiture de paille, je vous aurais envoyé mes esclaves pour vous aider ; mais ils ne savent pas couvrir à la manière des blancs.

« Je rassurai Sa Majesté par de bonnes raisons. Je lui fis dire par ses messagers que le bien de son peuple et son amitié à lui nous étaient plus chers que notre habitation. J'ajoutai que Sa Majesté ferait une chose sage de nous envoyer ses féticheurs, pour leur apprendre à connaître le grand Dieu des blancs et la manière de l'adorer.

« Je n'eus pas de réponse ; mais, le lendemain matin, le roi m'envoya un très-beau canard. »

CHAPITRE VIII

De Porto-Novo à Badagri et Lagos. — Je voyage avec un négrier.
— Ses opinions sur les nègres, et sa manière d'honorer saint Antoine. — Badagri. — La factorerie brésilienne. — Lander à Badagri. — L'eau fétiche, l'arbre fétiche. — Tempête sur la lagune. — Comment je découvris que la doctrine des stoïciens n'a aucune valeur. — La lagune après la tempête.

Une occasion d'aller à Badagri sans qu'il m'en coûtât un cauris me fit hâter mon départ de Porto-Novo. A vrai dire, j'aurais préféré voyager seul, pour jouir tout à l'aise du magnifique spectacle qu'offre cette lagune; spectacle dont j'avais été privé à mon premier voyage, qui s'était fait de nuit. L'économie l'emporta : j'acceptai la place qu'un Portugais m'offrit dans sa pirogue. J'aurais pu voyager en meilleure compagnie.

Ce Portugais, retiré depuis peu à Porto-Novo, avait habité Whydah, où il comptait parmi les plus hardis et les plus riches négriers. A la suite d'une de ces injustices habituelles au roi de Dahomé, — des esclaves qu'il avait vendus, dont il avait touché le prix, et qu'il n'avait pas voulu

livrer, — le Portugais s'oublia à proférer des menaces de mort contre le terrible potentat nègre. Pris par les soldats dahoméens, son sort était des plus affreux. Enchaîné et conduit devant le roi, le monarque africain se fût fait un jeu de prolonger ses tortures. On a encore souvenir à Whydah de quelques Européens victimes de sa cruauté. Jetés dans quelque fosse profonde, humide et infecte, ils y ont attendu, dans la faim et autres souffrances indescriptibles, que la mort mît un terme à leur martyre.

Les Anglais auraient bien mérité de l'Europe civilisée si, après avoir terminé leur brillante et rapide expédition contre les Ashantees, ils avaient frappé au cœur, à Agbomé, cette puissance dahoméenne qui se croit inexpugnable derrière ses marécages. C'est d'Angleterre qu'est parti le premier décret d'abolition de l'esclavage; cette nation doit à sa gloire d'en détruire le dernier repaire.

Le roi de Dahomé, furieux d'avoir manqué sa proie, ne craignit pas de violer le territoire de Porto-Novo pour assouvir sa vengeance. Un soir que le Portugais revenait de la plage, il fut assailli par une bande de nègres, et peu s'en fallut qu'il ne tombât au pouvoir de son redoutable ennemi. Cette attaque l'engagea à s'éloigner pour quelque temps de Porto-Novo.

Nous partîmes à sept heures du matin.

La journée s'annonçait très-belle. La vie s'éveillait dans la lagune, sous les rayons du soleil, qui montait radieux dans le ciel; une rive était encore dans l'ombre, l'autre miroitait comme un cristal à mille facettes. Dans mes voyages, j'avais toujours

aimé, à cette heure matinale, à reporter ma pensée vers le Créateur des splendides paysages qui se déroulaient à mes yeux. Je m'isolais de mes nègres, et alors, tout à l'admiration et à la reconnaissance, c'était comme une vie nouvelle qui circulait en moi : vie d'enchantement, de poésie et de prière.

J'étais à peine installé dans la pirogue, que je regrettais déjà d'avoir économisé mes cauris. Le Portugais se mit à traiter les nègres de voleurs, de fainéants, et autres compliments de même genre, propres au vocabulaire des négriers. Les canotiers ne s'épargnaient pas cependant au travail ; la pirogue glissait avec une rapidité merveilleuse, malgré les hautes herbes qui encombraient cette partie de la rivière.

Je lui en fis la remarque ; il se mit à rire.

« Mon révérend père, me dit-il, c'est ainsi qu'il faut s'y prendre avec des nègres ; si on ne les insulte pas de temps en temps, ils s'amollissent, et la besogne ne va plus. »

Je n'étais pas tout à fait de son avis, car on peut obtenir beaucoup des nègres avec de bonnes paroles.

Il se mit à rire de plus belle, et ajouta :

« J'ai une grande dévotion à une statue de saint Antoine ; eh bien, j'agis avec lui comme avec les nègres. Quand il ne m'accorde pas ce que je lui demande, je lui attache une corde au cou et le plonge dans l'eau. Je l'en retire lorsque tout marche à souhait.

— Ceci, lui dis-je sévèrement, est une profanation, et soyez certain que, si vous n'êtes pas châtié dans ce monde, vous le serez dans l'autre. »

Le Portugais cessa de rire ; un reste de foi sommeillait encore dans son âme, et la pensée des tourments éternels lui donna à réfléchir. Mais il se déchargea bientôt de ce poids qui l'accablait, en passant sa mauvaise humeur sur les nègres, qui n'en pouvaient mais.

Cependant le pirate avait perdu de son entrain ; il ne causait presque plus. Je profitai de ce moment de répit pour me laisser aller tout entier à l'examen de la lagune et de ses rives.

La rivière était monotone ; pas un être vivant qui montât sur l'eau. Le soleil versait à flots sa lumière ; c'était comme un vaste embrasement, devant lequel l'œil se détournait fatigué.

Le peu de largeur de la rivière permettait d'embrasser d'un seul regard le décor merveilleux des deux rives. Sur le bord de l'eau, c'était un fouillis inextricable de bambous et de palétuviers ; des palmiers croissaient sur le second plan ; un rideau de cocotiers et d'arbres propres à la flore africaine formaient le fond du tableau, et, au milieu de tout cela, des lianes en fleur couraient en gracieux méandres.

Le Portugais n'admirait rien ; pour des gens de cette sorte, la nature est un livre fermé ; son idéal était un nègre vigoureux. Je le regardais en dessous : il devait supputer les profits et pertes d'une expédition d'esclaves, car sa figure se rassérénait par degrés ; un moment elle fut radieuse, et alors il me cria :

« Je crois que c'est l'heure de déjeuner ? »

N'ayant pas pris de vivres avec moi, je déjeunai des provisions du Portugais. La cuisine portugaise

n'est pas celle que je recommanderai aux gourmets. Je goûtai, pour la première fois, d'un mets dont le souvenir m'est resté très-amer. C'était un gros poisson, qu'une sauce aux piments avait affreusement gâté. Le Portugais appelait cela un *mou-kèke* : un joli nom, comme vous voyez. Un ananas et des bananes complétèrent notre déjeuner.

La chaleur devenant très-intense, nous déroulâmes les nattes attachées à la toiture de la cabine; nous jouîmes alors d'une fraîcheur relative, mais nous ne vîmes plus rien. Le Portugais s'endormit. Je profitai du silence de cet odieux bavard pour lire quelques pages de la Bible.

Aucun incident digne d'être relaté ne marqua notre navigation jusqu'à Badagri, où nous arrivâmes à quatre heures du soir. Je voyais Badagri pour la seconde fois.

Pour la seconde fois j'allai demander l'hospitalité à la factorerie brésilienne. Autant j'avais franchi le seuil de cette maison avec crainte à mon premier passage, autant je le franchis avec assurance. L'accueil fut plus cordial. Ces braves Brésiliens étaient heureux de revoir le voyageur inconnu qui avait frappé à leur porte. Les signes étaient alors notre seul truchement, truchement très-imparfait; maintenant je possédais leur langue.

Badagri est aujourd'hui déchu de son ancienne splendeur, splendeur étayée sur des ossements humains. D'après des relations qui ne remontent pas beaucoup au delà de notre âge, à l'année 1827, ce coin de la terre africaine était le principal repaire d'une troupe d'hommes, indignes de ce nom, qui trafiquaient des nègres comme d'une vile mar-

chandise, et Molok y avait des autels sans cesse arrosés de sang.

Écoutons un témoin de ces anciennes abominations : l'intérêt de ce récit en fera oublier la longueur.

« ... Peu de jours après mon arrivée à Badagri, écrit le célèbre voyageur Lander¹, trois Portugais, marchands d'esclaves, résidant dans cette ville, se rendirent près du roi et de ses principaux ministres, qui tous jusqu'alors m'avaient comblé d'égards et de prévenances, et lui firent entendre que j'étais un espion du gouvernement anglais, et que, s'ils me laissaient partir, on me verrait bientôt revenir avec une armée pour m'emparer du pays. Ces calomnies grossières eurent sur des esprits crédules leur effet ordinaire, et changèrent l'intérêt qu'on m'avait témoigné en une froide réserve d'abord, et bientôt en hostilité déclarée. A la fin, tous les chefs réunis arrêterent de me soumettre à l'épreuve de l'eau fétiche.

« Ils me mandèrent auprès d'eux, et je dus traverser une foule compacte d'habitants, que le bruit de la chose avait instantanément rassemblés. Tous paraissaient fort agités, et la plupart étaient armés de haches, de dards et de casse-tête. J'avais à peine pénétré dans la case du fétiche, qu'un des

¹ Lander, d'abord simple domestique de Clapperton, perdit son maître au centre de l'Afrique. Il eut le bonheur de sauver les notes prises par l'illustre voyageur, et après deux ans de fatigues inouïes il revenait à Badagri, leur point de départ. Il repartit plus tard pour le centre de l'Afrique en compagnie de son frère, et, grâce aux deux intrépides voyageurs, un coin du voile qui cachait le monde africain fut soulevé.

assistants me présenta brusquement une calebasse pleine d'un liquide limpide comme de l'eau de source, mais d'une amertume révoltante, et m'ordonna de tout boire, en disant : « Si tu es venu « dans de mauvais desseins, cette liqueur te tuera ; « sinon, elle ne te fera aucun mal. » Comme il n'y avait pas à balancer, je pris immédiatement mon parti, et j'avalai le breuvage sans hésiter ; puis, regagnant ma case en toute hâte, je pris une forte dose d'émétique, accompagnée d'une grande quantité d'eau tiède. Grâce à cet antidote, je n'éprouvai aucune suite fâcheuse d'une épreuve qui, presque toujours, est mortelle. Au bout de quelques jours, le roi et ses chefs, voyant que le fétiche m'avait épargné, redevinrent pour moi affables comme auparavant ; ils répétaient sans cesse que j'étais protégé de Dieu, et qu'il n'était pas au pouvoir des hommes de me nuire.

« Dans l'attente d'un vaisseau qui m'amènât directement en Europe, ou me déposât au Cap-Corse, je passai deux longs mois à Badagri, ne sortant jamais que bien armé et escorté, d'après les conseils du roi ; car les Portugais ne cachaient aucunement la haine invétérée qu'ils me portaient, et nul doute qu'ils n'épiassent une occasion favorable pour m'assassiner.

« Ils détestaient en moi l'Anglais, l'humble représentant de la grande nation ennemie de la traite et de l'esclavage. Ils ne possédaient pas, à cette époque, moins de cinq factoreries à Badagri, contenant plus de mille esclaves des deux sexes, enchaînés par le cou, et attendant les navires qui devaient les emporter au delà des mers.

« Dans ces contrées, le meurtre d'un esclave n'est pas même considéré comme un délit. Badagri était le plus grand marché d'esclaves de toute la côte de Guinée, et il n'est pas rare qu'il y ait encombrement de créatures humaines et disette d'acheteurs; en pareil cas, l'entretien des malheureux esclaves retombe exclusivement à la charge du gouvernement. Alors le roi les fait visiter; les malingres, les vieux et les infirmes, sont triés avec soin et enchaînés à part; et le lendemain cette marchandise de rebut, les bras et les pieds liés, une pierre au cou, est conduite dans des embarcations, à une certaine distance du rivage, puis précipitée dans les flots pour y devenir la proie des requins. Le même sort attend ceux des esclaves dont, pour d'autres raisons, les marchands n'ont pas voulu; ou bien ils sont réservés avec les criminels, avec les prisonniers faits à la guerre, pour ces sacrifices qui, sur cette côte fatale, dévorent chaque année des milliers de victimes.

« Rien de plus monstrueux que ces rites atroces. Chaque condamné est conduit près d'un arbre fétiche, et là on lui met entre les mains une bouteille de rhum; pendant qu'il la porte à ses lèvres, le sacrificateur, armé d'une pesante massue, se glisse inaperçu derrière lui, et lui assène sur l'occiput un coup si terrible que, le plus souvent, il en fait jaillir la cervelle. On porte alors à la hutte du fétiche l'oblation humaine; d'un coup de hache on sépare la tête du tronc, et le sang bouillonnant est reçu dans unealebasse préparée à cet effet. En même temps, d'autres misérables, le couteau à la main, ouvrent, déchirent, fouillent le cadavre, pour

en arracher le cœur, qui, tout sanglant et fumant, et palpitant encore d'un reste de vie, est présenté au roi d'abord, puis à ses femmes et à ses capitaines; et quand tous ces personnages ont pris part à la solennité sacrée, chacun selon son rang, en donnant à ce cœur un coup de dent, en trempant ses lèvres dans le sang écumeux de laalebasse, on montre le tout à la multitude. Laalebasse pleine de sang, le cœur fiché au bout d'une pique et le cadavre sans tête, sont promenés dans la ville, accompagnés de soldats armés et suivis d'une foule innombrable. Si quelqu'un témoigne le désir de mordre aussi ce cœur et de boire aussi de ce sang, on les lui présente sur-le-champ, au milieu des danses et des chants de la multitude. Ce qui reste de l'un et de l'autre est finalement jeté aux chiens, et le cadavre dépecé est attaché à l'arbre fétiche pour y devenir la pâture des oiseaux de proie. »

J'ai longtemps hésité à souiller les pages de mon livre d'un récit aussi horrible. Que le lecteur me le pardonne! J'ai voulu lui montrer la dégradation où peut descendre un peuple sous l'empire de celui qui fut homicide dès le commencement; lui apprendre à bénir Dieu de l'avoir fait naître dans un pays chrétien; et le porter surtout à donner son obole et sa prière à l'œuvre éminemment évangélique et civilisatrice de la propagation de la foi.

Lander revint à Badagri en 1830; l'arbre fétiche étalait encore au grand jour ses ornements lugubres.

Dieu s'est servi des Anglais pour abolir ces coutumes homicides. Grâce à leur croisière, qui a fouillé à plusieurs reprises ce repaire de forbans, les fêti-

cheurs ont caché d'abord leurs honteuses et cruelles pratiques dans les ombres de la nuit ; et la prise de Lagos a fait disparaître, d'un seul coup, l'abomination qui désolait cette terre.

Je m'informai, près d'un vieux féticheur, du temps où les sacrifices humains avaient été abolis.

Sa figure prit un air de tristesse profonde, et il me répondit :

« Il y a bien longtemps ! Alors nous étions riches, maintenant nous sommes pauvres ; les fétiches ne nous protègent plus ! » Et quelques larmes coulèrent de ses yeux.

Le vieux drôle pleurait sur la décadence d'une religion qui ne lui rapportait guère plus ni honneur ni profit.

La tristesse et les larmes de ce suppôt de Satan me rappelèrent les doléances que Fatafaï, grand prêtre des îles Tonga, confiait à l'Anglais Mariner :

« Hélas ! mon pauvre Mariner, les hommes d'aujourd'hui ne respectent plus rien ; tout se déprave, les plus saintes traditions se perdent, les coutumes les plus salutaires sont négligées. Je prévois que, lorsque je mourrai, on n'étranglera pas ma femme sur mon tombeau. »

N'ayant pas d'affaire à Badagri, je n'y prolongeai mon séjour que le temps de me reposer et de me procurer une embarcation.

Les Brésiliens mirent à mon service, avec la meilleure grâce du monde, une pirogue légère et quatre canotiers.

Je partis à six heures du soir, et je partis seul ; le Portugais restait à Badagri. La nuit, qui commençait à tomber, effaçait la dernière teinte de

pourpre que le soleil avait laissée à l'horizon ; la brise qui courait par la lagune était si faible, qu'elle ridait à peine les eaux endormies.

Comme les canotiers détachaient l'amarre, je fis le signe de la croix, et me lançai sans crainte dans les périls de la nuit. L'obscurité fut bientôt complète ; je n'eus d'autre distraction que d'écouter le chant des nègres, la plainte de l'eau brisée par la pirogue, et de suivre de l'œil les innombrables lucioles qui prenaient leurs ébats dans les airs.

Ah ! comme Dieu a été bon de jeter par myriades ces douces et brillantes créatures dans ces passages solitaires ! J'ai souvent oublié le sommeil à suivre les capricieuses évolutions de ces lutins joyeux et richement parés.

Je prolongeai ma veille jusqu'à onze heures. Rien ne me faisant présager que la nuit serait mauvaise, je me couchai sur une natte au fond de la pirogue, après m'être enveloppé d'un immense pagne de coton.

Je dormis environ deux heures. Un malaise général, accompagné d'une oppression plus forte sur les voies respiratoires, m'éveilla. L'atmosphère était devenue lourde, et des milliers de moustiques nous harcelaient de leurs piqûres.

Les canotiers parlaient à voix basse ; la crainte les avait saisis à la vue de l'orage qui allait éclater sur nos têtes en pleine lagune. Par une imprudence dont je compris alors toute la portée, j'avais refusé la toiture légère qu'on m'avait offerte pour mon embarcation ; j'allais donc être exposé à découvert au cataclysme qui se préparait. Je connaissais depuis longtemps la violence des orages d'Afrique ;

mais j'avais toujours été désintéressé dans la lutte que les éléments se livraient entre eux aux jours de leurs grandes colères. Autour de moi, tout était silence ; les bêtes fauves se tenaient en repos dans leurs trous ; le feuillage était immobile ; la nuit se faisait plus obscure. J'assistai, anxieux, à ces préliminaires de la tempête.

Bientôt un éclair, aussi rapide que la pensée, déchire la nue d'une traînée de feu : c'est le signal de la lutte. Le vent, qui s'élève, augmente de minute en minute d'intensité ; les eaux, soulevées par la rafale, bouillonnent comme une mer en furie ; les nègres se déclarent impuissants à gouverner la pirogue. Les éclairs vont se multipliant ; tantôt c'est une clarté blafarde qui éclaire toute la nuit, tantôt c'est un zigzag de feu qui coupe l'horizon. Le tonnerre gronde dans toutes les directions : ici, en échos prolongés ; là, avec un bruit sec de mitrailleuse. Les arbres, tordus par le vent, ressemblent à des fantômes qui s'agitent dans la nuit. La pluie ne tombe pas encore ; mais un coup de tonnerre si sec, si strident, qu'il nous glace de terreur, déchaîne les cataractes du ciel, et en un moment nous sommes mouillés jusqu'aux os. Impossible de tenir le milieu de la lagune ; la pirogue s'emplit d'eau à vue d'œil. Je crie à mes nègres :

« Gagnons la rive, ou nous sommes perdus. »

Ils payaient avec fureur ; mais la pirogue, poussée en sens contraire, résiste à leur impulsion.

Il ne nous reste plus qu'un seul moyen de salut, remorquer la pirogue ; mais l'eau est si profonde que pas un nègre n'ose tenter l'aventure. Les secondes pressent ; je promets une bouteille de tafia au plus

vigoureux de la bande. Gagné par cette offre, — la suprême tentation du nègre, — il enroule l'amarre autour de son corps, se jette dans l'eau, et nous entraîne, avec le secours de deux canotiers qui l'aident de leurs pagayes, tandis que je vide la pirogue avec l'autre. Les éclairs nous aveuglent, la pluie nous inonde, la foudre nous assourdit; n'importe, nous marchons toujours, et après un quart d'heure d'efforts surhumains la pirogue atteint la rive, glisse sous un abri de branches entrelacées et se tient au repos. Nous sommes sauvés.

Nous étions sauvés du danger de sombrer en pleine lagune, mais notre position n'en restait pas moins critique. La foudre grondait encore, le vent faisait crier les arbres, et la pluie, qui tombait toujours par torrents, perçait la faible voûte qui nous servait d'abri. A la force fébrile qui nous avait soutenus un instant venait de succéder une telle prostration, que nous nous laissâmes tomber dans la pirogue, transformée en baignoire.

Je ne sais combien de temps je restai dans cet état d'anéantissement. La fraîcheur de l'eau et un bruit de tam-tam qui venait de la terre, d'un point peu éloigné, me rendirent à moi-même. Les nègres s'étaient accommodés de leur couche aquatique comme du meilleur lit : ils dormaient. Après les avoir réveillés, non sans peine, je leur proposai de quitter la pirogue et de gagner la cabane d'où venait le bruit. Ils acceptèrent ma proposition, et, afin de ne pas nous fatiguer tous inutilement, l'un d'eux partit en éclaireur. Il disparut bientôt dans la nuit; nous suivîmes ses pas au bruit des branches qui se brisaient sur son passage, et aux exclamations de co-

ère qui lui échappaient de temps à autre. Il revenait au bout d'un quart d'heure ; la forêt était infranchissable. Son corps en sang, ses membres ruisselants de sueur, témoignaient assez des efforts qu'il avait faits.

Cet échec ne me découragea pas ; j'entrai à mon tour dans le fourré. Hélas ! je fus moins heureux que le nègre. Après environ dix mètres de chemin je regagnai piteusement la pirogue, à bout de forces et les habits en lambeaux.

Ce ne fut pas de trop, en ce moment, de toute ma philosophie insouciant pour ne pas maugréer plus qu'il n'est permis contre la malchance qui me serait de toutes parts.

Tristement assis dans ma pirogue, il me vint alors un vague souvenir de certaines gens qui, au temps jadis, avaient pris le parti de nier la douleur. Mais à cette heure ma mémoire, aussi mouillée que mon corps, ne me permit pas de me rappeler leur nom. J'ai su depuis que ces philosophes s'appelaient des stoïciens. C'était le moment ou jamais d'essayer de leur doctrine.

C'est ce que je fis.

Mais j'eus beau vouloir me persuader à moi-même que j'étais sec comme amadou, que mon corps était souple et dispos comme au matin d'une bonne nuit ; quelque luxe d'imagination que j'y misse, je ne pus jamais en venir à bout.

Je déclare donc ici, après avoir essayé de leur méthode, que les stoïciens étaient de mauvais plaisants. Ils criaient devant la galerie : « Douleur, tu n'es qu'un mot ! » et une tablette, découverte dans ces derniers temps, assure que, dans le secret de

la nuit, ils criaient : « Aïe ! » plus fort qu'un enfant, pour une puce qui les mordait.

Il y a eu cependant, et il y a encore de vrais stoïciens sur la terre : ce sont les martyrs. Et l'un d'eux, saint Laurent, a dit une des plus fortes paroles qui aient retenti dans le monde :

« Ne vois-tu pas, dit-il à l'empereur Valérien, que ma chair est assez rôtie d'un côté ? Tourne-la donc de l'autre, et t'en rassasie à ton plaisir. »

A trois heures le vent cessa ; la pluie tombait encore, mais nous n'en résolûmes pas moins de partir ; car que nous importait la pluie, mouillés comme nous l'étions ?

Sous nos efforts réunis, — j'avais saisi une pagaie pour me réchauffer, — la pirogue glissa si rapide sur les eaux presque entièrement assoupies, que, quand le jour parut, la distance parcourue était fort grande. Le retour de la lumière nous révéla la force de l'ouragan de la nuit.

La lagune était jonchée de feuilles et de branches ; sur les rives, des arbres géants, entièrement déracinés, avaient brisé dans leur chute tout ce qui s'était trouvé sur leur passage ; d'autres, coupés à moitié de leur hauteur, laissaient pendre leur couronne de branches le long du tronc dénudé ; les bambous et les joncs étaient littéralement hachés.

Avec les premiers rayons du soleil une multitude d'oiseaux se répandit dans les airs en jetant des cris effarés. Bientôt ce furent des chants de joie, les membres de la même famille s'étaient retrouvés ; mais le nid, œuvre de patiente industrie, avait disparu, emporté par la tourmente ; alors ce furent des cris de tristesse mêlée de colère ; et puis la famille,

consolée, procéda, insouciant, à sa toilette devant le miroir éclatant de l'eau.

Ce spectacle de coquetterie me fit songer que, moi aussi, je devais être quelque peu dépenaillé. Je passai donc l'inspection de ma personne.

Mon chapeau était déformé; l'habit que j'avais revêtu pour traverser la lagune, quoique en gros drap, avait reçu de nombreux accrocs, et le pantalon était dans un état déplorable. Quant à mes souliers en peau de buffle, ils s'étaient transformés en éponges. Le soleil, qui montait dans les cieux, semblait rire de ma misère; mais je lui pardonnai volontiers; sa chaleur dégourdissait peu à peu mes membres, et un quart d'heure lui suffit pour sécher mes habits.

A neuf heures du matin, les nègres amarraient la pirogue en face de la factorerie française, et, quelques minutes après, je prenais le sentier bien connu qui mène à cette maison hospitalière.

CHAPITRE IX

Lagos transformé. — Le protestantisme à Lagos. — Un missionnaire devant les fétiches. — Funérailles. — Un bal à la factorerie française. — Départ pour Palmas. — Un orage au désert. — Abandon dans le désert. — Une femme nègre. — L'étoile d'espérance.

Les Anglais possèdent à un suprême degré le génie de la colonisation : sous leurs pas le désert fleurit, et une agglomération de cases de nègres devient une ville. C'est la réflexion qui me vint à l'esprit en débarquant à Lagos.

Il n'y avait que dix-huit mois que j'avais visité ce point de la côte africaine ; c'était au lendemain de sa prise de possession par l'Angleterre. Rien de misérable comme l'aspect de ce village. Les indigènes s'abritaient sous de mauvaises baraques de terre battue et de chaume ; il n'y avait pas de rues, mais des ruelles aux lignes capricieuses et heurtées, comme en tracerait la main malhabile d'un enfant.

Dix-huit mois ont suffi pour tout transformer ;

des maisons bâties à l'européenne s'élèvent sur le quai spacieux qui longe la rivière; le cordeau britannique a tracé de nouvelles rues, les anciens passages ont été assainis; on peut circuler par les places sans mettre les pieds sur un serpent ou quelque chose de pire; et les nègres, pris d'émulation, se sont donné des huttes plus spacieuses, plus aérées, plus élégantes.

J'avais vu les indigènes sales, habillés de hailons; je les retrouvais luisants comme l'ébène; quelques-uns vêtus selon la dernière mode d'Angleterre, les autres drapés dans de larges pagnes aux couleurs éclatantes.

Les négresses essayaient même d'imiter les dames récemment fixées dans la colonie. Deux filles de Cham que je rencontrai sur mon chemin avaient emprisonné leur forte membrure dans les étuis fluets de deux filles d'Albion; avec cela elles allaient pieds nus, et, malgré la pommade distribuée d'une main libérale, leur toison était restée à l'état de broussaille.

Les cauris, seule monnaie connue autrefois à Lagos, étaient devenus rares; je vis plusieurs livres sterling dans la main des indigènes.

Sous la domination anglaise, le bien-être matériel des habitants de Lagos s'était accru dans des proportions considérables, mais leur état moral était resté le même. Les ministres protestants, accourus en bon nombre, prêchaient sans résultat leurs doctrines diverses à l'ombre du drapeau britannique.

Le protestantisme ne s'implantera jamais sérieusement dans les pays nègres; ce culte est trop froid pour l'imagination ardente des fils de Cham. Les

ministres protestants ont l'habitude de compter leurs adeptes par le nombre de Bibles qu'ils distribuent. Certes, voilà un apostolat commode, apostolat largement rétribué, du reste. Mais qu'arrive-t-il ? Le nègre prend la Bible, qui ne lui coûte rien, la dépose dans un coin de sa case, et va porter ses adorations aux fétiches. Le fétichisme des indigènes de Lagos est le même, à peu de chose près, que celui des autres nègres du littoral. J'ai dit ailleurs quel tissu de bêtises et de pratiques puériles constituait le fétichisme ; je ne reviens donc pas sur ce sujet. Mais je crois être agréable à mes lecteurs en donnant place ici à une lettre écrite de Lagos, à la date du 10 novembre 1872, et dans laquelle M. Beaugendre, de la société des missions africaines, raconte une visite qu'il fit à un féticheur de la nouvelle ville anglaise.

« J'entrai par une porte basse et étroite dans une case obscure servant de vestibule à d'autres réduits. Au-dessus de la porte était suspendu le *che illé* ou fétiche gardien de l'habitation, lequel, assure-t-on, doit tuer tout voleur qui franchit le seuil de la case. Un peu plus loin, entre deux fétiches, des formules de prières mahométanes, au nombre d'une cinquantaine, garnissaient les bords d'unealebasse attachée au toit de feuilles de palmier.

« Au cri de : *Ago* (ouvre-moi le chemin), une voix sourde me répondit : *Agoia* (tu peux entrer).

« J'ouvris alors une petite porte qui donnait sur un couloir large d'un pied seulement et où jamais la lumière n'avait pénétré. Un sauvage vint à ma rencontre. Il avait le visage tatoué, la tête entièrement rasée, à l'exception d'une touffe de cheveux

tombant sur le front, et pour tout vêtement un simple pagne.

« Il me reconnut pour le *féticheur des blancs* et m'accueillit avec grand respect, mais sans m'accabler des mille salutations d'usage ; il avait un air de méfiance qui m'étonna. Cependant il me conduisit dans le réduit où aboutissait le couloir. Je compris alors la froideur de son accueil. La pièce où j'étais introduit était le temple des fétiches, et en ce moment même un féticheur et une vieille féticheuse exerçaient les secrets de leur art.

« Éoumilaize, le maître de la case, me montra la natte sur laquelle je devais m'asseoir, et lui-même se coucha sur la sienne. Les féticheurs n'eurent pas l'air de m'apercevoir ; ils continuèrent leur entretien avec le fétiche Ifa, dieu des noix de palme.

« L'aspect du temple était propre à inspirer un certain effroi. Une demi-obscurité ne laissait voir que les yeux de Éoumilaize et des deux suppôts de Satan, et çà et là du sang répandu. Le féticheur avait dans ses mains une dizaine de noix de palme, qu'il tournait et retournait, les roulant tantôt une à une, tantôt toutes ensemble, dans une poudre jaune étendue devant lui sur une peau de bouc. La pythonisse, les cheveux épars, regardait le féticheur, et de temps en temps fixait sur moi ses yeux de possédée.

« Condamné au silence, je pouvais examiner à loisir ce qui m'entourait. Tout près de moi se dressait un fétiche, dont la figure était ruisselante de sang ; un autre avait la figure couverte d'huile de palme à laquelle étaient collées grand nombre de plumes de coq. Les murs étaient tapissés d'étoffes jadis

blanche, tachée de sang. Le féticheur, demi-nu, avait près de lui un coutelas, et était entouré d'une dizaine de petits vases noirs, qu'il découvrait et refermait mystérieusement.

« Soudain il poussa un cri aigu, que répéta sa compagne. Il prit une calebasse, répandit à terre une partie de l'eau qu'elle contenait, la porta à ses lèvres, puis la passa à la féticheuse, qui, après avoir bu, la remit à Éoumilaize, lequel se désaltéra amplement, et m'invita à en faire autant; je le remerciai, ce qui ne parut pas lui faire plaisir.

« Vint le second plat. C'était une calebasse de colas¹. Le féticheur se servait de ses dents pour partager en deux chacun de ces fruits, et la calebasse qui les contenait circula comme la première. Je refusai de nouveau; on me regarda d'un œil peu bienveillant. Éoumilaize fit appeler ses femmes; elles vinrent chacune à leur tour se prosterner devant Ifa, boire de l'eau et manger des colas; puis elles se retirèrent.

« La cérémonie terminée, je m'approchai d'Éoumilaize, et lui frappant sur l'épaule :

« — Ami, lui dis-je, que viens-tu donc de faire?

« — Ami, répondit-il en secouant mélancoliquement la tête, l'ami vient s'asseoir chez son ami, et il ne veut ni boire ni manger.

« — Éoumilaize, ne sais-tu pas que l'*Oloroun ti oïbe* (le Dieu des blancs) ne veut pas que je mange rien de ce que tu as offert à ton Ifa? Va me chercher de l'eau à la citerne, va me cueillir quelques colas dans le buisson, et tu verras que je mangerai volontiers chez toi. »

¹ Petit fruit rouge et fort amer, dont les noirs sont très-friands.

« Aussitôt Éoumilaize va me chercher de l'eau, en boit et me la passe¹. Il va ensuite chercher un vieux sac et en tire une dizaine de colas qu'il me faut croquer, bon gré, mal gré.

« Éoumilaize, content de moi, ne cessa de me répéter l'éternel *okouo* (je te salue). A chaque instant il me tendait sa main, qu'il fallait accepter, et, en signe d'amitié, il me serrait la mienne avec une force peu commune. J'étais déjà considéré comme l'ami de la case.

« — Pourquoi donc, ami, lui demandai-je, fais-tu ainsi Ifa ?

« — C'est pour devenir riche, pour bien manger et pour avoir beaucoup d'enfants.

« — Et pourquoi ce grand fétiche dont tu as arrosé la tête avec du sang ?

« — Celui-ci, c'est Éoumiloroun², il faut bien que je lui offre des sacrifices.

« — Et cet autre qui a bu de l'huile de palme ?

« — C'est mon père.

« — Comment ! ton père ? il est mort ; que veux-tu qu'il fasse de ton huile ? »

« Mon interlocuteur me regarda sans rien comprendre.

« — Voyons, Éoumilaize, tu sais que l'*oïbe* (blanc) n'a qu'un seul *Oloroun* (Dieu), lequel, certes, ne mange pas.

« Raconte-moi ce que tu as fais lorsque ton

¹ Cette coutume de goûter l'eau avant de la présenter à son hôte existe partout ici. Le noir veut montrer que l'eau n'est pas empoisonnée.

² Eoumiloroun, en nago, veut dire : qui est venu au ciel avec péril, ou mon esprit dans l'autre monde.

père est mort et ce que tu fais encore pour lui.

« — Déjà les feuilles sont tombées bien des fois, répondit Éoumilaize; il y a je ne sais combien de lunes que mon père est mort. Il était riche, il avait tué beaucoup d'ennemis; c'était un grand chef, il avait beaucoup de femmes¹. Aussi, lorsqu'il mourut, vint-il beaucoup d'amis prier pour lui. Ils apportèrent quantité d'huile et de tafia; nous dansâmes et priâmes bien longtemps.

« — Quelle était donc ta prière et celle de tes amis? »

« Éoumilaize commença alors à chanter dans sa langue sauvage :

Refrain.

Mort, toi es mort, nous te pleurons;
C'est le sentiment qui soulève nos poitrines;
C'est toi qui fus la mère au caloulou,
Le père de la marmite où cuit la chasse.

I

Tous nous te cherchons...
Le sommeil a quitté nos paupières...
Les feuilles de la forêt ne nous
Indiquent pas le chemin que tu as suivi.

II

Oui, nous te cherchons;
Plus de repos possible.
Grand guerrier, serais-tu entré dans
Quelque case par la porte de derrière?...

III

Au revoir, au revoir..., valeureux compagnon;
Ce qu'ont fait les bouses², c'est qu'homme riche
Ne s'enterre pas, non, ne s'enterre pas en secret.

¹ Éoumilaize a trente-neuf frères, sans compter les sœurs.

² Coquillage servant de monnaie sur la côte de Guinée.

« — Après avoir prié ainsi bien longtemps , continua Éoumilaize , et avoir donné à boire à mon père beaucoup de tafia , nous lui avons offert de riches étoffes , afin qu'il ait toujours un beau pagne , des bouses pour acheter des esclaves , un sabre et un coutelas ; nous lui avons aussi donné du sang de coq , de chevreau et de bœuf . »

« Vois ce que je donne à mon père chaque jour . »

« Et il me montrait le fétiche couvert d'huile de palme et de plumes de coq et plusieurs petits pots de terre . »

« — Voici l'huile qu'il doit manger , voilà l'huile dont il doit se frotter le corps pour être toujours agile et vigoureux ; voilà des colas , de l'eau , des bouses , tout ce qu'il lui faut pour bien manger . Le matin et le soir , je viens lui parler et lui demander ce dont il a besoin ; et quatre fois au moins par lune je lui tue un coq , un chevreau ou un bœuf . »

« — Tu crois donc que ton défunt père et ton Ifa mangent , boivent et t'entendent ? »

« Il parut tout étonné de ma question . Je choisis ce moment pour lui dire quelques mots du Dieu des chrétiens . Il les écouta avec un grand intérêt , ses deux grands yeux cloués sur moi . Lorsque je lui dis que les féticheurs et les féticheuses des blancs (les prêtres et les religieuses) n'étaient pas comme les siens ; qu'ils avaient quitté leur père , leur mère , leurs amis , leur pays pour venir lui apprendre la vérité ; qu'ils ne se mariaient jamais , n'ayant d'autre famille que la sienne et celles des autres noirs , il m'adressa mille questions , fit appeler tous les gens de la case pour me montrer à eux et pour leur raconter ce que c'est qu'un féticheur des blancs . »

« — Ils ne se marient jamais, jamais, répétait-il; il dit que nos enfants sont aussi les siens... Bientôt, ajouta-t-il en se tournant vers moi, bientôt j'irai te voir chez toi et je te donnerai un de mes enfants. Dès que les féticheuses blanches seront arrivées, je leur donnerai aussi, tout à elles, une de mes filles. »

« Un enfant ainsi donné n'est plus inquiété pour sa religion; il est regardé comme appartenant au grand fétiche, à l'Oloroun oïbe.

« Ce pauvre sauvage m'accompagna avec un respect certainement aussi grand que celui qu'il avait pour son Ifa. Au moment de la séparation, vingt fois il me répéta : *Orewai* (au revoir), vingt fois il me serra la main; puis s'assit tout rêveur, et j'étais bien loin déjà qu'il me suivait encore du regard. »

Je complète cet aperçu sur les cérémonies funèbres et le culte que nos Nagos rendent à leurs morts.

Le moment arrivé de porter le défunt à sa dernière demeure, le cadavre, recouvert d'une natte, est mis sur les épaules de six ou huit hommes vigoureux, suivis d'un grand nombre de féticheurs ayant quelquefois sur la tête un bonnet semblable à celui de nos sapeurs français et le corps couvert de peaux de différentes couleurs. Ils frappent de toute la force de leurs poignets sur des tambours, et se livrent à toutes les contorsions imaginables afin d'effrayer les mauvais génies.

Tous hurlent le chant suivant avec accompagnement de tambours :

Refrain.

Le guerrier sait tuer son ennemi (*bis*).
Mort, viens donc combattre (*ter*).

I

Mort, que n'es-tu guerrier!... Du moins
Nous saurions mourir au combat...
Mais non, toute tête qui porte chevelure
Peut-elle terrasser corps à corps le vautour
Perché sur un grand arbre?...

II

Oui, et ceux qui ont un père,
Et ceux qui ont une mère,
Et ceux qui n'en ont pas, tous entrent et
Sortent par le même chemin...

Le convoi arrivé au lieu où doit être déposé le cadavre, les bruits et les cris redoublent. On met en terre des provisions pour l'autre monde; chacun parle quelque temps au mort et l'on retourne à la maison du défunt pour y danser, chanter, boire et manger, c'est-à-dire pour y prier¹.

Lagos n'a plus d'esclaves; mais le nègre est passé trop tôt sans préparation à l'état libre; il se venge sur les blancs de son ancienne servitude. Pour une injure souvent imaginaire, il portera plainte en justice et il aura toujours sous sa main une douzaine de témoins qui assureront son dire. La loi anglaise admettant le témoignage des nègres, il en résulte de nombreux désagréments pour les Européens.

Voici ce que dit à ce sujet M. l'amiral Fleuriot de Langle; il s'agit des noirs libérés de la Sierra-

¹ *Missions catholiques*, année 1873.

Leone, mais ses paroles peuvent s'appliquer à tous les noirs des colonies anglaises :

« Gardez-vous de froisser en rien les noirs citoyens de cette ville, car la liberté leur a monté à la tête, et le juge serait vite saisi d'une offense, fût-elle imaginaire. Ne croyez pas, du reste, que votre qualité d'étranger pût être une sauvegarde ; le jury est composé d'affranchis ; tous sont mus par les mêmes sentiments ; la jalousie et l'envie se sont emparées de leur cœur ; ils vous condamneraient, quelle que fût la justice de votre cause ou l'habileté de votre avocat. »

Les Anglais convoitaient Lagos depuis le jour où ils résolurent de mettre un terme à la traite des nègres. Quel scrupule les empêcha alors de s'emparer de ce nid de pirates ? Je l'ignore.

Pendant de longues années une autre ignominie souilla aussi cette terre. Comme au Dahomé, comme à Ashantee, comme à Badagri, Molok y compta de nombreux adeptes ; les victimes y furent sans nombre, et leur mort accompagnée d'un raffinement de barbarie que je ne veux pas décrire après avoir dévoilé, par le récit de Lander, les supplices atroces des captifs de Badagri.

Cependant, dans ces dernières années, les réclamations énergiques de quelques négociants étaient parvenues à abolir ces honteuses coutumes.

Une tentative de restauration du culte ancien, en 1861, fut l'occasion dont les Anglais se saisirent pour planter à Lagos leur drapeau, drapeau qui portait dans ses plis la liberté, mais malheureusement aussi le protestantisme.

J'arrivai à Lagos, venant d'Europe, le lendemain

même de la prise de possession. Grâce aux intrigues du consul Macrowski, elle s'accomplit sans qu'une goutte de sang fût versée.

Les agents de la factorerie française que j'avais connus à mon premier voyage étaient retournés en France; je me trouvai donc en face de visages nouveaux, mais l'accueil fut le même. Je déclinai mon nom, et à l'instant la porte me fut grande ouverte. On alla au plus pressé; on me donna des habits pour remplacer les miens, qui étaient en lambeaux, et un nègre m'apporta du pain et des fruits en attendant le déjeuner.

L'agent chef de la factorerie était un gentilhomme italien, qui avait commis son blason dans le commerce de l'huile de palme. Homme du meilleur monde, il avait conservé, au milieu des nègres, la grâce et l'atticisme de la bonne compagnie. Il m'annonça qu'il était sur le point de se marier, et que, le soir même, à l'occasion de ses fiançailles, il donnait un souper et un bal à la colonie européenne de Lagos. Le mouvement insolite qui m'avait frappé en entrant à la factorerie n'avait pas d'autre cause. Plusieurs nègres râtissaient les allées du bosquet qui précède l'habitation et y répandaient du sable; d'autres accrochaient des lanternes vénitiennes aux branches des arbustes. Le buffet devait être dressé dans cette gracieuse oasis. J'entendis parler de merveilles à propos de ce buffet. Des dindes truffées étaient venues d'Angleterre par le dernier paquebot; le vin de Champagne devait couler à flots dans les gosiers britanniques, etc. etc. Il y avait loin de ce menu mirifique au moukèke portugais qui, la veille, avait brûlé mon gosier.

Malgré les instances du chef de la factorerie pour me retenir, je me décidai à partir avant la nuit pour Palmas, me réservant de visiter au retour les chrétiens de Lagos, que je savais être du genre de ceux que j'avais vus à Porto-Novo.

Deux voies pouvaient me conduire à ma destination; l'une était cette même lagune que je venais de quitter; l'autre, la large bande de sable, presque un désert, qui longeait la mer. L'orage de la nuit précédente m'avait dégoûté de la lagune; je me décidai pour la voie de terre. Restait à organiser la caravane, qui, vu la longueur du trajet, devait être assez nombreuse.

En pays nègre indépendant, une demi-heure m'eût suffi pour me procurer les porteurs nécessaires. A Lagos, où les indigènes profitaient pour ne rien faire de la liberté que le gouvernement anglais leur avait octroyée, j'eus toutes les peines du monde à engager huit hamacquaires, et encore à un prix relativement élevé. Les hamacquaires engagés, je m'aperçus que la factorerie française n'avait pas de hamac. Le hamac, si commun sur toute la côte, est presque inconnu à Lagos, cela se conçoit quand on songe que Lagos est une île, et une île de peu d'étendue. M. Jules Gérard, le tueur de lions, qui attendait dans cette colonie le passage du paquebot qui devait l'emporter en Europe, vint à mon secours en mettant, avec beaucoup de grâce, son hamac à ma disposition.

Je partis vers cinq heures; il n'était que temps si je voulais fuir le tourbillon de la fête.

Les invités arrivaient en grand nombre; il y avait de beaux messieurs en habit noir, de belles dames

en fraîches toilettes; j'allais me croire en pays civilisé, si un nègre, qui venait à la suite, ne m'avait rappelé, malgré ses souliers vernis, un faux-col qui lui coupait les oreilles et un habit d'une coupe irréprochable, que je foulais un sol à peine libre d'hier.

Les nègres que j'avais pris à mon service n'avaient jamais porté le hamac; je m'en aperçus dès les premières minutes de notre marche. Ce lit à porteurs, commode entre tous les instruments de locomotion, me devint un véritable supplice. Tantôt j'allais au roulis avec une violence qui me faisait craindre de tomber de mon perchoir, tantôt j'allais au tangage avec des soubresauts qui me brisaient le corps; j'essayai de toutes les positions que comporte le hamac, je ne trouvai de soulagement dans aucune.

Quand il fallut franchir le bras de lagune qui sépare Lagos de la terre ferme, je me demandai un instant s'il ne serait pas dangereux de rester dans ma voiture aérienne; un bain était à craindre, et un caïman n'avait qu'à rôder par là pour se régaler d'un de mes membres à son souper. Cette pensée me fit frémir. Je me risquai cependant, mais non sans avoir recommandé aux nègres d'avancer lentement et d'assurer fortement leurs pieds.

D'abord le peu de profondeur de l'eau leur permit de tenir le hamac sur leurs têtes; mais nous n'étions pas au quart de la traversée, qu'ils levaient le bambou à la hauteur de leurs bras fortement tendus; il s'en fallait de deux doigts que l'eau touchât le hamac, — j'en sentais déjà la fraîcheur, — et le fond se creusait de plus en plus.

Les nègres parlèrent de retourner sur leurs pas.

« En avant ! » leur criai-je avec force.

J'avais à peine crié cet ordre, que le fond du hamac descendait dans l'eau à une profondeur de dix centimètres. Le second hamacquire venait de mettre les pieds dans un trou. Il se dégagea promptement, et j'atteignis la rive sans avoir d'autre accident à déplorer que le bain de siège que je venais de prendre.

A peine à terre, je quittai le hamac, qui n'était plus tenable.

Mes nègres manifestaient déjà quelque velléité de retour. J'organisai alors promptement ma caravane, et, pour leur couper la retraite, je marchai le dernier. Tout en marchant, je profitai des dernières lueurs du jour pour examiner attentivement le ciel. Le mouvement des nuages et l'absence des étoiles me présagèrent une nuit semblable à celle que j'avais passée dans la lagune de Badagri. Je n'en fus pas surpris : nous étions à la saison des orages, et, si la fête qui se préparait ne m'avait pas chassé de Lagos, j'aurais certainement attendu le jour pour partir.

Je me gardai, avec le plus grand soin, de laisser paraître mon inquiétude ; les nègres regardaient aussi le ciel, et je les entendais se transmettre à voix basse leurs pronostics. Puis ils se retournaient vers moi, prêts, au moindre signe de faiblesse, à reprendre le chemin de Lagos.

Je trompai leur lâcheté en marchant d'un pas allègre et en chantant à pleine voix l'*Ave, maris stella*. Nous suivions toujours le bord de la mer.

L'ombre couvrait déjà la ligne de verdure marquée par des broussailles et quelques cocotiers qui formaient dans les terres l'horizon de la plage. La

blancheur du sable mêlée aux dernières lueurs du crépuscule éclaira encore un instant notre route ; puis la nuit tomba, triste, noire, et nous n'eûmes plus d'autres points de repère que le bruit de la barre et la phosphorescence des flots.

Après une heure de marche sur un sol sablonneux, où les pieds s'enfonçaient jusqu'à la cheville, je remarquai que j'étais bien simple de me fatiguer ainsi, alors que j'avais pris des nègres pour me porter. Je montai donc de nouveau en hamac.

La marche sur le sable sec et menu de la dune devint impossible aux hamacquaires avec le poids qu'ils avaient sur la tête. Ils se mirent à longer la mer de très-près.

Cependant quelques éclairs déchiraient les nuages ; de temps à autre la foudre grondait dans le lointain, et les vagues de la barre, après être montées vers les nues, s'écroulaient avec un fracas épouvantable, pour s'éteindre ensuite comme une plainte d'enfant à moitié endormi dans son berceau.

La nuit se faisait de plus en plus noire. Du côté de la terre le silence et l'obscurité étaient partout ; pas de bruit qui décelât la vie ; pas de lumière qui reposât les yeux. Du côté de la mer, au contraire, tout était mouvement, bruit et lumière phosphorescente.

A ma place, un poète voyageant sur les confins de ces deux mondes eût trouvé, dans le contraste de l'ombre et de la lumière, du silence et du mouvement, des images sublimes, et les eût rendues dans un magnifique langage.

Je dois avouer, à ma honte, que ce spectacle ne m'inspira pas une seule idée grandiose, et que je

ne fis pas un seul vers. Il est vrai que je craignais à tout instant de rouler dans l'eau, et que je ne cessais de gourmander la paresse de mes porteurs.

Ah ! mes bons et vigoureux hamacquaires de Whydah, où étiez-vous ? Vous portiez le hamac pendant deux heures de suite, toujours au pas de course, et la bande de fainéants que j'avais pris à ma solde pouvait à peine fournir une demi-heure de marche d'une lenteur désespérante.

A onze heures, le chef des porteurs me déclara que ses gens avaient besoin de se réconforter d'un peu de nourriture et d'une heure de sommeil.

Nos conventions étaient de marcher toute la nuit ; je rejetai donc sa demande, et, pour lui prouver que je n'étais pas entièrement à sa merci, je tirai de ma poche le revolver que j'avais pris à Lagos. Ce joujou de guerre fit plus d'effet que toutes les menaces que j'aurais pu proférer. La marche reprit en silence au milieu des éclairs, du roulement du tonnerre et de la pluie, qui commençait à tomber à larges gouttes.

Mais, vers minuit, au moment où une embellie venait de se faire, la caravane s'arrêta, et le chef me demanda de nouveau la permission de se reposer une heure. Je crus devoir me rendre à son désir ; car il se pouvait que les porteurs fussent fatigués, malgré la lenteur de leur marche, et j'étais moi-même bien aise de me reposer un instant. On sait que je n'avais pas fermé l'œil ni de la nuit ni du jour précédents, et le mouvement du hamac était venu ajouter à ma fatigue.

D'abord je pris mon repos en me promenant ; je voulais dégourdir mes membres et résister au som-

meil. Mais, dégoûté bientôt de ce mode insolite de refaire ses forces, j'allai m'asseoir au milieu de mes nègres, qui prenaient leur repas. Si j'excepte le chef, qui se régalaient voluptueusement d'un superbe rat campagnol cuit avec son poil et ses entrailles, tous mangeaient des boules de pâte de maïs et du poisson fumé. Le repas fini, ils s'enroulèrent dans leur pagne, se couchèrent sur le sable, et m'engagèrent à les imiter. C'était le meilleur parti à prendre, en effet. Comme le sable était mouillé à la surface, je recommandai au chef de me creuser une fosse d'une profondeur de dix centimètres. Ce travail ne lui prit que quelques minutes ; en autant de temps, je fus enveloppé dans ma couverture de voyage et couché dans cette sorte de tombeau.

Mon intention n'était pas de dormir ; j'avais accordé une heure de repos à mes hommes, et, cette heure écoulée, je comptais me remettre en route.

Lorsque je fus commodément installé dans ma fosse, je regardai le ciel ; l'orage avait disparu, il scintillait d'étoiles. Cette vue me fit du bien. En songeant à mon isolement sur cette côte déserte, couché sur un lit qui était presque un tombeau, j'avais senti la tristesse couvrir comme une ombre épaisse ma gaieté habituelle ; mais elle s'évanouit en face du firmament tendu comme un brillant pavillon au-dessus de moi, et chaque étoile semblait me dire : « Je suis l'œil de ton Père, qui est au ciel ; repose en paix, il veille sur toi. » Puis j'écoutai l'harmonie puissante qui s'élevait de la mer, voix de milliers de flots, toujours aussi jeune, aussi sonore qu'au premier jour de la création.

Combien de temps restai-je ainsi ? Je ne saurais le

dire. Je m'endormis, et ne m'éveillai qu'avec le soleil, vers six heures du matin. Les nègres s'étaient enfuis, laissant le hamac et ma petite caisse de voyage.

Cette fuite rendait ma position très-critique. Je ne savais où j'étais, j'ignorais dans quelle direction se trouvait Palmas, et je n'avais pas pris de vivres, sur l'assurance que mon voyage ne devait pas se prolonger au delà de neuf à dix heures du matin.

C'était le moment où jamais de rassembler tout ce qui me restait d'énergie.

Conservant encore un vague espoir de retrouver mes nègres, je sondai minutieusement tous les plis de la plage; mais nul indice ne vint me révéler leur présence; je criai de toutes mes forces..., mon cri de détresse s'éteignit sans écho...; je déchargeai les six coups de mon revolver..., le désert resta muet.

Devant cet abandon, j'eus un instant la pensée de revenir sur mes pas; mais je la rejetai bien vite, parce que, d'après mes calculs, la distance qui me séparait de Palmas ne devait pas être aussi considérable que celle qui me séparait de Lagos. Je me décidai donc, quoi qu'il pût arriver, à continuer de suivre le bord de la mer. Il m'en coûtait d'abandonner le hamac et la caisse. Je suspendis la caisse au bambou de ma voiture aérienne, mis le tout sur mes épaules, et, pliant légèrement sous le faix, je poursuivis ma route avec la mine la plus piteuse qu'on puisse imaginer.

Après une demi-heure de marche, mes épaules, qui avaient porté alternativement le bambou, étaient meurtries. Je jetai le fardeau sur le sable, aimant mieux perdre mon bagage que de succomber de fatigue.

Ainsi allégé, je quittai la dune, où mes pieds s'enfonçaient dans le sable, et me mis à serrer la mer de près.

Le soleil montait radieux dans le ciel ; ses rayons qui, un moment, avaient dégourdi mes membres racornis par la fraîcheur de la nuit, me devinrent tellement fatigants, que je n'hésitai pas à me rouler quelques minutes dans le tourbillon de la barre. Sorti du bain plus dispos, je continuai ma route, pensant que le soleil aurait bientôt absorbé l'eau de mes vêtements.

Devant moi l'horizon s'allongeait sans fin.

Vers midi je fus pris d'une telle lassitude, que je me sentis incapable d'aller plus loin. La plage dénudée n'était plus tenable ; je rassemblai tout ce qui me restait de force pour gagner la ligne de verdure qui fermait le désert. J'y parvins à grand-peine, et me laissai tomber sous le premier palmier que je rencontrai, sans me soucier des reptiles qui pouvaient vaguer par les broussailles.

Accablé de fatigue, torturé par la faim, je songeai tristement qu'à cette heure les braves gens de tous pays se rendaient au réfectoire.

Le sommeil me prit, et me garda deux heures.

Je constatai à mon réveil que la sagesse des nations était affreusement menteuse. Elle dit :

« Qui dort dîne ! »

Hélas ! j'avais dormi, mais je n'avais pas dîné.

Je me levai et me mis en quête de quelques fruits. Après de minutieuses recherches, je découvris dans un fourré épineux un maigre bananier ; la possession de son fruit me coûta un accroc à mon pantalon et deux à mon habit. Réconforté par cette

nourriture, je gagnai de nouveau le bord de la mer.

Un point noir paraissait à l'horizon de la route que je venais de parcourir; le point se fit plus distinct : une troupe d'hommes s'avavançait dans ma direction.

Étaient-ce mes nègres ?

J'attendis, anxieux, que la distance abrégée vînt éclaircir mon doute. Mais bientôt, n'y tenant plus d'impatience, je déchargeai mon pistolet en l'air. Un hurrah formidable répondit à cette détonation : c'étaient mes nègres.

Ils marchaient d'un pas rapide, portant le hamac et la caisse qu'ils avaient recueillis sur la plage.

Quand ils furent près de moi, je m'aperçus que deux manquaient. Voici en substance ce que le chef me raconta pour m'expliquer sa disparition et celle de sa bande :

« Lui et ses gens s'étaient engagés à mon service sans connaître la route de Palmas, et sans avoir jamais porté le hamac. Fatigués du hamac, incertains de la route à suivre, ils avaient profité de mon sommeil pour s'enfuir. Après s'être reposés jusqu'à huit heures du matin dans un fourré, deux étaient retournés à Lagos ; les autres, pris de terreur à la pensée de la responsabilité qu'ils avaient encourue devant l'autorité anglaise, étaient revenus. »

Heureux d'avoir retrouvé mon hamac, où je me couchai avec une satisfaction indicible, je n'eus pas la force de leur faire les reproches que méritait leur odieuse conduite.

Vers quatre heures, comme les porteurs donnaient quelques signes de fatigue, je descendis de hamac.

Accompagné du chef, je pris aussitôt la direction

d'un village dont les cases émergeaient du milieu des broussailles. J'avais le vague espoir de me procurer des vivres, ou tout au moins de l'eau.

Les premières cases que je visitai étaient vides; mais, en arrivant au centre du village, je vis enfin un être vivant : c'était une femme qui venait de la fontaine. En une autre heure, j'eusse ri de son accoutrement; l'usure avait fait une frange au bas du pagne qui lui serrait les reins; elle fumait virilement une longue pipe; elle traînait un enfant par la main, tandis qu'un autre, plus âgé, la suivait à quelques pas. Sa personne et ses bambins m'occupaient peu; ce qui m'occupait, c'était la cruche posée sur sa tête : je la dévorais des yeux.

Le nègre se fit l'interprète de ma soif. Aux premiers mots, la négresse enleva lestement la cruche de sa tête, l'inclina légèrement, et j'y bus à même, à bouche grande ouverte, sans regarder à la propriété du vase. Cette eau tiède et saumâtre me parut délicieuse.

Mon nègre lui demanda ensuite si elle ne pourrait pas me donner quelque chose à manger. Au lieu de répondre, elle fit la moue et branla la tête à plusieurs reprises. Cette mimique n'était que trop compréhensible.

L'interprète insista cependant.

« Je n'ai, lui dit-elle alors, que du maïs en grains et du poisson fumé. »

Nous suivîmes la négresse jusqu'à l'entrée de sa case. J'écrasai quelques graines de maïs sous mes dents; mais quand il fallut avaler cette grossière farine, mon estomac se souleva de dégoût. Je n'essayai pas même de manger le poisson fumé.

Les porteurs, reposés, se remirent en marche avec un entrain que je ne leur avais jamais vu. Ils comprenaient enfin qu'il était de toute nécessité, aussi bien pour eux que pour moi, d'arriver à Palmas avant la nuit, si nous ne voulions pas périr misérablement sur cette côte déserte.

Pendant rien n'annonçait que nous fussions bientôt au terme de notre voyage; la bande de sable s'allongeait toujours devant nous, nue et solitaire, et la nuit commençait à tomber. La pensée de passer encore une nuit dans ce désert me glaça d'effroi.

Mes craintes ne se réalisèrent pas.

Vers sept heures, une vive lumière qui brillait devant nous, assez haute dans le ciel et dans la direction de la mer, m'assura qu'il y avait là un navire en rade; or je savais qu'un navire français était en chargement à Palmas. J'indiquai à mes nègres cette étoile de salut, en leur demandant un nouvel effort.

Bientôt d'autres lumières brillèrent à nos yeux ravis; la factorerie n'était plus qu'à quelques pas de nous.

CHAPITRE X

Palmas. — M. Bieul et la factorerie française. — Le gouverneur anglais. — La justice anglaise en pays nègre. — Un temple de fétiches. — Un philosophe militaire. — Départ pour Épé. — Les Croumanes. — Une forêt vierge. — Une pirogue de gala. — Posson, roi d'Épé. — La villa royale. — Un couvert royal. — Les Anglais au Jabou. — Une école musulmane. — Un marabout du cap Monte. — Retour à Lagos.

La factorerie française de Palmas est heureusement située sur le bord de la mer et à proximité de la lagune de Léké. La lagune lui apporte l'huile de l'intérieur ; les navires reçoivent l'huile et donnent en échange les produits multiples de l'Europe. Les tornadas, si communes sur cette côte, sont impuissantes à ébranler ses murs de briques, sa toiture de tuiles. La disposition de la factorerie est établie au double point de vue du commerce et de l'agrément. Les magasins sont au rez-de-chaussée. On monte au premier par un escalier découvert, qui part de la cour intérieure et aboutit à une immense salle. Quatre chambres s'ouvrent sur cette salle, qui s'ouvre elle-même sur une large galerie qui fait face à la mer. Je n'ai pas besoin de dire que les meubles

étaient en rapport avec la distribution des appartements; pas de faux luxe, mais toutes les choses nécessaires à la vie.

M. Bieul était l'agent chef de cette factorerie. Enfant de Marseille, un long séjour en Afrique ne lui avait rien enlevé de cette humeur charmante, de cette verve gouailleuse qui suit, en tous pays, les fils de la belle Provence. M. Bieul n'était pas un inconnu pour moi; j'avais pu l'apprécier à Whydah, au temps où il y faisait ses premières armes commerciales. Il m'accueillit comme un vieil ami, et mit tous ses soins à me faire oublier les mésaventures de mon voyage.

Non loin de la factorerie française s'élevait une maison rivale; c'était un entrepôt hollandais, établi sur une plus petite échelle que l'entrepôt français. La rivalité de ces deux maisons s'arrêtait à l'huile de palmier, car je vis les agents fraterniser de la meilleure grâce du monde.

Depuis la prise de Lagos, le gouvernement britannique avait étendu sa domination jusqu'à Palmas. La terreur du nom anglais suffisait pour tenir en très-humble soumission les villages échelonnés sur la côte, car nulle part je ne vis un soldat.

Le gouverneur de Palmas n'était autre que le chirurgien de la petite armée de Lagos, l'excellent docteur R***, le plus grand mangeur du Royaume-Uni. Il venait à Palmas deux fois par mois. Après avoir reçu le rapport du chef nègre sur l'état du pays, jugé sommairement quelques causes civiles et criminelles, au nom de sa gracieuse souveraine, l'Hippocrate gouverneur reprenait le chemin de Lagos. Cette excursion, par quinzaine, lui valait

une somme d'argent assez ronde. Mon séjour à Palmas coïncida avec une de ces visites.

Le docteur descendait à la factorerie française à chacun de ses voyages; c'est là qu'il recevait les chefs du pays et rendait la justice.

Un nègre, mécontent de sa femme, vint porter plainte à Son Excellence. En d'autres temps le nègre eût tout simplement assommé sa femme; mais, depuis qu'il avait l'honneur d'être sujet anglais, les choses ne pouvaient pas aller aussi vite. Il soumit donc son cas au gouverneur. Le mari affirmait, la femme niait; on appela des témoins. Ils vinrent en grand nombre: l'affaire s'embrouilla davantage. Désespérant de voir clair, le juge suprême renvoya l'homme et la femme dos à dos.

Je crois que c'était sagement juger.

Je ne parle que pour mémoire du village de Palmas: c'est un amas de cases bâties sur le plan de toutes les habitations nègres de cette côte. Les Anglais n'avaient pas encore essayé de le transformer.

Le fétichisme est la religion dominante du pays; rien de mesquin comme ce culte qu'on rend au démon. Ce ne sont plus ces grandes exhibitions du Dahomé; tout se borne à quelques cérémonies puériles qui ne comportent aucuns frais de mise en scène. Les féticheurs sont crasseux, déguenillés, étiques; preuve certaine que, si la dévotion du nègre va jusqu'à l'immolation de quelques rares poulets, elle s'arrête au mouton.

Dans une excursion que je fis à travers la campagne, je rencontrai une sorte de hutte au centre de

laquelle étaient placées, sur deux piédestaux informes, deux statues de bois grossièrement sculptées : l'une de ces statues avait cinquante centimètres de hauteur, l'autre vingt-cinq. Après avoir regardé autour de moi, voyant que j'étais seul, j'enlevai rapidement le petit dieu et le mis dans ma poche.

J'infligeai plus tard une rude ignominie à cette statue ; le dieu nègre servit à faire cuire ma soupe.

J'imitais en cela le philosophe Diagoras. Cet impie, un jour qu'il manquait de combustible, prit une statue d'Hercule et la jeta dans son foyer en s'écriant : « Tu n'avais accompli que douze travaux, ô Hercule ! je t'en ai trouvé un treizième : fais bouillir notre pot. »

Dans l'itinéraire que je m'étais tracé avant de quitter Whydah, mon séjour à Palmas ne devait être qu'une simple halte, le temps de me procurer les moyens de locomotion pour arriver à Épé, l'une des villes principales du Jabou. Mais les fatigues du voyage et la fièvre qui s'ensuivit m'y retinrent forcément pendant plusieurs jours. Je n'oublierai jamais les soins qui me furent prodigués dans cette maison française.

Quand mes forces furent revenues, je fis part à M. Bieul de mon projet de voyage à Épé, et de mon désir de l'exécuter le plus tôt possible.

« Je vais aller avec vous, me dit-il ; en ce moment les affaires ne vont pas, et je serais enchanté de renouveler connaissance avec le roi d'Épé. »

Pas n'est besoin de dire que je l'acceptai avec plaisir pour compagnon de voyage ; j'étais singulièrement las de la société des nègres.

M. Bieul envoya immédiatement prévenir le roi d'Épé de sa visite et de celle d'un grand personnage de France, venu tout exprès dans le Jabou pour lui présenter ses hommages.

Nous partîmes le lendemain matin vers onze heures. Quatre Croumanes, porteurs de quelques provisions de voyage et d'une pièce de soie-coton que je voulais offrir au roi, nous accompagnaient. M. Bieul avait préféré, avec raison, des Croumanes aux autres nègres, car aucun ne les égale en force et en dévouement.

Les Croumanes habitent la côte de Crou, près du cap de Palmas. Ils émigrent chaque année en grand nombre, et il n'est pas de factorerie de la côte d'Afrique qui n'en possède une compagnie. Ces compagnies se composent d'un nombre plus ou moins grand de sujets. Chaque compagnie a un chef élu, qui répond de tous ses hommes. Leur engagement terminé, ils rentrent à la côte de Crou, où leurs économies leur permettent de jouer au petit seigneur. A la différence des autres nègres, qui sont tous voleurs, la fidélité des Croumanes est proverbiale, ainsi que leur vigueur. Leur costume de travail consiste en un mouchoir à carreaux serré autour des reins. Leurs formes athlétiques brillent, au soleil, comme un marbre noir sans tache.

Nos quatre Croumanes répondaient à des noms singuliers; l'un s'appelait Midi, un autre Dix-Heures, le troisième Grand-Cacatois, le quatrième Couteau. Midi était spécialement attaché à ma personne.

Nous prîmes le chemin de la lagune, où une pirogue, équipée de la veille, nous attendait. Les eaux

étaient si basses en ce moment, que l'embarcation était arrêtée à une cinquantaine de mètres de la terre ferme; pour l'atteindre, il fallait franchir un marécage des plus bourbeux. Avec nos vigoureux Croumanes, ce mauvais pas ne fut qu'un jeu. Je passai mes jambes autour du cou de Midi, accroupi à mes pieds, m'assis sur ses larges épaules, accrochai mes mains à sa chevelure crépue, et l'enfant de Crou se releva, lesté et pimpant, comme si son colis n'eût pesé que deux livres. Les épaules de Dix-Heures eurent l'honneur de porter M. Bieul.

Nos Croumanes entrèrent hardiment dans la vase; d'abord ils en eurent jusqu'à la cheville du pied, puis jusqu'aux genoux, et enfin jusqu'à la naissance des jambes. A ce moment, la crainte de tomber dans le borbier m'occasionna un léger tremblement nerveux, qui fut ressenti par mon noir.

« Aie pas peur! me dit-il en son mauvais français, Midi toujours solide. »

Le brave garçon disait vrai; ses jambes ne fléchirent pas une seule fois, et quand il me déposa dans la pirogue, je n'avais pas même reçu une éclaboussure de boue. Dix-Heures se comporta aussi très-vaillamment.

Sous l'effort de nos porteurs, transformés en canotiers, la pirogue se détacha du fond gluant qui l'enserrait, s'ouvrit un passage au milieu des hautes herbes, des joncs, des bambous, et atteignit enfin une eau claire et profonde. Dès ce moment notre navigation fut une fête. Commodément assis dans la pirogue, qui nageait sans secousses, légère, rapide, nos yeux admiraient, ravis, les massifs de nénuphars qui étalaient à la surface de

l'eau leur feuillage d'un vert éclatant entremêlé de fleurs qui souriaient au soleil. Quand nous passions près de ces massifs, l'eau qui jaillissait sous l'avant de notre embarcation s'égrenait en perles irisées sur toutes ces fleurs aux corolles largement ouvertes et d'une blancheur immaculée.

Une multitude d'oiseaux, hôtes joyeux de cette lagune, ajoutaient aux charmes de la flore aquatique.

C'étaient des oiseaux-mouches, qui s'abattaient un instant sur une houppe de jonc, pour reprendre bientôt leur ronde capricieuse; un cardinal se balançait sur une haute tige d'herbe; dans une touffe de palmier, des oiseaux jaunes, à la voix grinçante comme une scie, se chamaillaient entre eux; un chant étrange éclatait au-dessus de nos têtes; un coucou riait à gorge déployée; il y avait des poules d'eau en grand nombre, des bécassines innombrables; quelques cigognes, immobiles sur leurs longues jambes, attendaient que le poisson passât à portée de leur bec. Tout ce monde ne prit nullement garde à notre passage; c'est à peine si quelques poules d'eau se retirèrent à demi effrayées dans leurs palais de joncs.

Après avoir traversé la lagune de Léki dans sa plus grande largeur, nous prîmes terre à l'entrée de la plus belle forêt que j'aie vue en Afrique. Mais comment donner avec la plume une idée de cette luxuriante végétation? le crayon même serait impuissant. Il y avait là des arbres au tronc géant, à la ramure immense; des cocotiers, avides d'air et de lumière, s'élevaient à trente mètres de hauteur pour offrir leur tête aux baisers du soleil; les palmiers,

moins hardis, vivaient de quelques rayons tamisés par la voûte de feuillage qui arrêtaient leur essor; et c'est à peine si une faible brise, égarée sous le couvert du bois, venait de temps à autre agiter leur chevelure ondoyante. Dans le bas, c'était un fouillis inextricable de mimosas et autres arbustes propres à la flore africaine. Ajoutez des lianes courant comme des folles dans toutes les directions, tantôt dénudées comme une corde, tantôt vertes et fleuries comme une guirlande, et vous n'aurez encore qu'une faible idée de cette magnifique forêt vierge. Nulle main humaine n'a profané l'œuvre de Dieu; le sentier qui la traverse se déroule en gracieux méandres, contournant les arbres géants qui sont restés debout, comme un défi de la nature à la faiblesse du nègre. A part le craquement d'un tronc qui s'effondrait de vieillesse, la course effarée de quelque chevreuil et les cris perçants d'une bande de perroquets, on n'y percevait que ces bruits mystérieux que Milton appelle des langues aériennes épelant des mots inconnus à l'homme.

Notre passage à travers la forêt s'effectua tantôt à pied, tantôt sur les épaules des Croumanes. Malgré ma répugnance pour ce genre de locomotion par trop original, les nombreuses flaques d'eau qui obstruaient le chemin m'obligèrent, à plusieurs reprises, d'y avoir recours. A la première flaque que nous rencontrâmes, Midi, qui me précédait, s'arrêta à deux pas du boubier, s'accroupit, et d'un signe m'indiqua ses épaules. Quand le trou fut franchi, comme je faisais mine de descendre :

« Reste là, me dit Midi; moi te porter comme ça une heure. »

Je ne profitai pas longtemps de sa bonne volonté ; au bout de cinq cents mètres, je demandai sérieusement à descendre ; je crois que j'étais plus fatigué que le Croumane. Malgré l'ampleur de ses épaules, le siège n'était pas très-moelleux, et, aussi haut perché, j'avais toutes les peines du monde à garantir ma tête des branches qui croisaient le sentier.

A l'issue de la forêt, nous traversâmes le village d'Eignossa. Cette forêt, que j'avais tant admirée d'abord, avait fini par me donner quelque inquiétude ; j'en sortis avec plaisir. N'ayant d'autre arme que mon revolver, je n'étais pas très-rassuré à l'endroit des panthères et des léopards qui pouvaient se cacher dans les profondeurs insondables du bois. Je ne suis pas précisément peureux ; mais je me suis toujours gardé de la rencontre des bêtes féroces. Si je les chassais, je voudrais le faire comme certain rajah de l'Inde.

Le brave monarque de Pannah, après s'être défait à grand'peine d'un tigre qui s'était précipité sur lui, se fit fabriquer une cage à forts barreaux de fer dans laquelle, confortablement assis, il pût venir attendre le tigre au passage et le foudroyer impunément.

Nous ne donnâmes qu'un coup d'œil au village d'Eignossa, et il n'en méritait pas davantage : les cases, ainsi que les habitants, ont un aspect misérable. La pêche est la principale industrie des nègres d'Eignossa.

La pirogue de gala de Posson, roi d'Épé, nous attendait pour nous transporter sur l'autre rive. Cette pirogue est la plus belle que j'aie vue ;

creusée dans le tronc d'un arbre géant, quarante hommes pouvaient s'y mouvoir à l'aise. Deux nattes et deux caisses servant de sièges étaient placées à l'arrière de l'embarcation; nous comprîmes que c'était la cabine d'honneur. Après en avoir pris possession, nous donnâmes le signal du départ, et vingt nègres, courbés sur leurs pagayes, nous poussèrent vivement au large. Entre Eignossa et Épé, la lagune simule un grand lac; l'eau en est claire, profonde et très-poissonneuse.

Arrivés au centre du lac, au moment où nous apercevions distinctement la terre, le chef des canotiers, en nous montrant un groupe de noirs debout sur la rive, dit :

« C'est le roi ! »

Et aussitôt lui et ses compagnons poussèrent un hurra formidable. M. Bieul et moi agitâmes nos mouchoirs. Le roi et sa cour, pour ne pas être en reste de politesse avec nous, répondirent à notre salut avec une telle puissance de poumons, que nous fûmes stupéfaits du degré de vacarme où peut arriver la voix humaine.

Enfin nous abordâmes. Sa Majesté nous reçut presque dans ses bras au saut de la pirogue, et peu s'en fallut que le monarque africain ne prit, comme on dit vulgairement, un billet de parterre. Remis de son émotion, Posson nous serra vigoureusement la main, ainsi que ses chambellans. Dès ce moment nous étions amis.

Posson paraissait avoir cinquante ans, — un âge avancé en Afrique; — mais il n'était pas un nègre décrépité; il restait encore de la vigueur dans son corps, légèrement affaissé par un fort embonpoint.

Un sourire perpétuel s'épanouissait sur sa large figure, vrai miroir de son âme. Il eût gagné à être vêtu simplement; car les haillons pittoresques dont il s'était affublé, sans doute en notre honneur, en faisaient une sorte de héros de carnaval. Mais sa coiffure s'harmonisait parfaitement avec son visage placide; c'était un bonnet de coton aux vives couleurs, dont le flot épanoui retombait sur l'épaule gauche. Les chambellans, au nombre de quatre, habillés dans le goût nègre, — pagne très-large serré autour des reins, — avaient aussi de bonnes figures. Avec six jeunes gens de dix-huit à vingt ans, — la fleur de la jeunesse du royaume, — armés de carabines, c'était toute la suite de notre nouvel ami.

Le roi nous conduisit lui-même à l'habitation qu'il nous avait fait préparer à une faible distance de la lagune. Sous le nom d'Épé, on comprend la ville haute, située sur un plateau élevé de plusieurs mètres au-dessus du niveau de la lagune; et la ville basse, qui n'est, à proprement parler, qu'un village de pêcheurs, composé de quelques huttes mal construites. C'est au village que le roi nous recevait, et c'est sa propre maison de campagne qu'il mettait à notre disposition.

La susdite maison, bâtie en terre et couverte en chaume, se composait d'une sorte de vestibule et de deux chambres, qui s'ouvraient sur le vestibule. Les chambres n'ayant d'autre ouverture qu'une porte très-basse fermée par une natte, le jour y pénétrait à peine, et l'air en était complètement vicié. Quant au mobilier, il était des plus simples : un lit de bambous couvert d'une natte, un siège

taillé dans un tronc d'arbre, une cruche pleine d'eau et une calebasse.

« Est-ce que nous allons passer la nuit dans ce taudis? demandai-je à M. Bieul.

— Je conviens, me dit-il, qu'on n'y sera pas très-commodément; mais enfin c'est toujours un abri.

— N'importe, repris-je, le Posson doit être un pauvre sire; car les paysans de France logent mieux leurs bêtes que lui ses amis. »

Un cri de Posson arrêta notre conversation : le dîner était servi.

Le monarque africain avait eu le bon goût, par cette belle soirée et la brise qui venait de la lagune, de faire dresser la table au milieu de la cour. Voici le détail de ce couvert royal.

La table n'était autre qu'un lit de bambous de la forme d'une ottomane, exhaussé de cinquante centimètres pour la circonstance, et couvert d'un pagne jadis blanc; trois caisses de gin faisaient office de sièges. Il y avait des assiettes de porcelaine anglaise à fond bleu, des verres à pied, des couteaux à manche d'ébène, des cuillers et des fourchettes en ruolz.

Ces assiettes à fond bleu me rappelèrent l'histoire d'un Européen mort à Épé pour avoir mangé dans une de ces assiettes préalablement frottée de poison : mais je me rassurai en voyant la figure honnête de notre amphitryon.

Posson s'assit au bout de la table, M. Bieul à sa droite, moi à sa gauche. Les chambellans se tinrent près de nous, tandis que les six jeunes nègres de la garde du roi se placèrent à l'autre bout de

la table, sur la même ligne, la carabine à l'épaule.

Comme nous venions de nous placer, un nègre apportait un immense plat de riz surmonté de deux poules bouillies.

Le roi enleva aussitôt les deux cuisses d'une poule, se servit copieusement du riz, et se mit à manger sans nous offrir d'en prendre notre part.

« Voilà qui est peu poli, dis-je à M. Bieul : est-ce que le roi nous aurait invités seulement pour assister à son repas ?

— Prenez patience, me répondit mon compagnon ; Posson mange le premier pour nous prouver qu'il n'y a pas de poison, ni dans le riz ni dans la poule. »

En effet, après avoir goûté de la poule et du riz, le roi nous dit de nous servir. Le gin remplaçait le vin. Conformément à l'étiquette nègre, Posson but le premier ; puis il nous proposa un toast en l'honneur du roi de France, — c'était un empereur à cette époque, mais le nègre ne connaissait que les rois. — Heureusement M. Bieul avait eu le soin d'apporter une bouteille de vin ; sans cela il nous eût été impossible de répondre au vœu du monarque africain ; un gosier nègre pouvait seul s'accommoder du gin comme boisson de table. Après le riz parut un gigot de mouton, et ce fut tout.

Posson, fortement ému à la suite de nombreuses libations de gin, s'endormit, la figure dans son assiette. Les chambellans et les gardes dînèrent des restes qui traînaient sur la table.

Le monarque que nous laissons la figure dans

son assiette est, malgré les apparences, un foudre de guerre. Les Anglais le savent mieux que personne.

Depuis la prise de Lagos, Posson était en délicatesse avec ses voisins. Pourquoi? Probablement à cause de la traite. Toujours est-il qu'un petit vapeur qui avait à son bord une compagnie de débarquement vint mouiller devant Épé.

Aussitôt débarquée, la troupe anglaise, qui ne soupçonnait aucune résistance, monta à l'assaut de la ville comme à une fête. Mais Posson, qui était sur ses gardes, la prit par le flanc, la rejeta en désordre dans la lagune, et la força à se rembarquer. Le major qui commandait les Anglais reçut une balle à la figure.

Depuis cette affaire, Posson ne parle plus que guerre et batailles; les Anglais n'ont qu'à se bien tenir, car il ne songe à rien moins qu'à les mettre tous en capilotade.

Il aimait la France de toute la haine qu'il avait vouée à l'Angleterre.

En attendant la nuit, nous visitâmes le village; notre visite fut courte; maisons et gens étaient si malpropres, que nous nous hâtâmes de gagner la lagune.

La lune, dans tout son éclat, argentait la surface de l'eau, qui frissonnait sous les caresses d'une brise légère. Notre promenade en pirogue se prolongea jusqu'à dix heures du soir, au milieu des charmes d'une nuit étoilée et de douces causeries sur le si plaisant pays de France.

Quand nous rentrâmes à la villa royale, Posson était parti.

La nuit que je passai à Épé est une de mes mauvaises nuits d'Afrique. Installé d'abord dans la chambre qui m'avait été préparée, j'en sortis au bout d'une heure pour ne pas être asphyxié. J'accrochai alors mon hamac à la toiture d'un hangar ouvert à tous les vents; là plus de crainte d'asphyxie, mais les moustiques m'infligèrent une torture qui dura jusqu'au matin.

A huit heures, Posson, précédé de ses gardes, suivi de ses ministres, vint nous rendre visite. Le monarque africain, qui sans doute avait mieux dormi que nous, était radieux. La scène de la veille ne l'avait pas rendu honteux le moins du monde, et il nous parut que ses subordonnés lui gardaient la même estime.

Je jugeai que le moment était favorable pour lui exposer le but de mon voyage. Aux premières paroles, soit que l'interprète ne fût pas fidèle, soit que le roi lui-même n'en comprît pas le sens, il crut que je voulais fonder une maison de commerce dans ses États. Je lui expliquai alors, avec beaucoup de peine, que j'étais un féticheur des blancs, et que mon seul désir était de lui apprendre, ainsi qu'à ses sujets, à connaître mon Dieu, qui était le seul véritable, le seul bon, le seul puissant.

Selon l'habitude des nègres, Posson approuva mes paroles; mais, sans paraître ajouter aucune importance à son approbation, j'ajoutai alors :

« Veux-tu me donner un morceau de terrain pour y bâtir une case? »

Devant une demande aussi précise, le roi, après avoir réfléchi un instant, prit l'avis de ses ministres.

La délibération dura un quart d'heure, puis Posson me dit :

« Si tu étais Anglais, jamais je ne te permettrais de venir ici ; mais tu es Français : j'aime les Français, tu viendras quand il te plaira. »

Comme c'était tout ce que je voulais obtenir pour le moment, je ne poussai pas plus loin notre entretien là-dessus.

Nous demandâmes ensuite à Posson de visiter la ville haute.

Nous comprîmes au jeu de sa physionomie que cette demande ne lui était pas agréable. Nous insistâmes cependant.

Nouvelle délibération du conseil des ministres. On voyait à la vivacité des paroles et à la multiplicité des gestes que le cas était grave ; mais nous avions l'air de si braves gens, qu'il fut fait en notre faveur un accroc aux traditions nationales. Le roi voulut lui-même nous faire les honneurs de sa capitale.

En chemin, il nous développa son plan de bataille contre les Anglais, et nous dit en forme de péroraison : « Ah ! s'ils reviennent jamais !... » Posson était superbe de colère patriotique. Je dois avouer cependant que son casque à mèche, dont le flot sautillait sur l'épaule gauche, nuisait quelque peu à la mise en scène.

Comme le roi finissait d'exhaler sa haine contre l'Angleterre, nous atteignîmes le sommet de la colline. De cette hauteur, le coup d'œil était superbe : une végétation comme on n'en voit qu'en Afrique couvrait tout le versant du coteau ; en bas, la lagune miroitait au soleil dans son cadre de verdure,

et à l'extrême horizon, la forêt de Palmas formait une immense tache sur l'azur du ciel.

Après un moment donné à l'admiration de ce magnifique paysage, nous entrâmes dans ce que j'appellerai le faubourg d'Épé. Le faubourg me fit mal augurer de la ville. A la différence de Whydah, de Porto-Novo et de Lagos, qui montrent avec orgueil leurs maisons construites à l'européenne, Épé n'est qu'une agglomération de baraques; pour tout dire d'un mot, c'est une ville essentiellement nègre.

Posson nous conduisit dans son palais, une mesure, et nous présenta sa famille, une douzaine de femmes et un tas d'enfants. Ces dames, effrayées, cachèrent leur figure dans leurs mains, et les négrellons se mirent à pleurer. Je regardai Posson, il souriait devant ce tableau de famille.

Dans notre promenade par la ville, nous rencontrâmes un bâtiment qui excita vivement notre curiosité. Ce n'était qu'un hangar ouvert de tous côtés, mais un vieux nègre y faisait l'école à plusieurs enfants.

Une école en pays nègre! je ne pouvais en croire mes yeux. Je compris bientôt qu'il n'y avait là rien d'extraordinaire; le maître d'école était un marabout, et les négrellons épelaient l'alphabet arabe.

Comme j'aurais déjà pu m'en apercevoir, si j'y avais pris garde, je m'assurai alors que la population du Jabou comptait un grand nombre de disciples de Mahomet. Le mahométisme, qui favorise les vices les plus abjects, a pris des racines profondes au milieu des nègres. Le nègre comprend à merveille cette religion, qui ici-bas ne gêne en

rien ses passions, et lui promet pour la vie future des jouissances matérielles, seul objet de ses désirs.

Le nègre fétichiste, tout dégradé qu'il est, garde un reste d'honnêteté qu'on ne trouve jamais chez le nègre disciple de Mahomet. Le féticheur exploite le pauvre diable qui a recours à sa prétendue puissance; mais il reste bien au-dessous du marabout, qui est le plus fieffé coquin que je connaisse. En voici un exemple, tiré du livre de M. l'amiral Fleuriot de Langle : *Croisières à la côte d'Afrique*.

Un des facteurs du cap Monte n'avait pas mangé de mouton depuis longtemps¹; il s'abouche avec un marabout, auquel il promet une récompense s'il veut lui en procurer un. Il n'en fallait pas tant pour stimuler l'ardeur du marabout, qui était passé maître en l'art de faire des dupes. Le matin venu, il n'aborde pas le chef Peter Gray; il prend son air le plus sombre; le chef, alarmé, l'aborde; il refuse d'entrer en conversation; supplications nouvelles, auxquelles il cède enfin.

« J'ai bien sujet d'être triste, car c'est sur toi que je pleure; j'ai eu une horrible vision cette nuit. Ton village de Tasse était en flammes, l'ennemi était acharné à ta ruine.

— Parle, homme de Dieu, répond Peter; que faut-il faire pour conjurer ce malheur? »

Le marabout feuillette lentement son Coran et n'y trouve pas le remède cherché; il s'écrie enfin :

« Un seul moyen te reste pour échapper au sort

¹ Les populations du cap Monte conservent avec un soin parcimonieux leurs moutons et leurs bœufs.

dont tu es menacé : prends un mouton noir, fais-lui lier les quatre jambes, couvre l'animal de pagnes, et fais coucher en travers du tout un esclave mâle; le sacrifice sera peut-être agréable à Dieu, qui est tout-puissant. »

Peter obéit; le marabout se livre à ses exorcismes, fait relever l'esclave, ordonne de l'envoyer en lieu sûr, afin qu'il serve de bouc émissaire; mais il doit emporter les pagnes, qui appartiendront au marabout. La gorge du mouton est coupée; les principales issues du village sont teintes de son sang; il brûle quelque graisse qu'il offre en holocauste, en recueille soigneusement les cendres, qu'il remet à Peter Gray enfermées dans l'une des cornes d'un jeune bœuf, puis il lui dit :

« Tu as un talisman plus fort que le feu; tant que tu le conserveras intact et que tu en froteras l'entrée de ta case, le génie du mal n'aura aucune action sur toi, et l'incendie ne passera pas ta porte.

« Réjouis-toi maintenant, le sacrifice a été agréable à Dieu : fais préparer le mouton; rappelle-toi qu'il a été offert en sacrifice pour toi, et si tu y touches, le charme sera rompu. »

Le pauvre Peter ne put même manger de son mouton, qui fut savouré à sa barbe par ses hôtes intéressés.

Il n'est pas rare cependant de voir des nègres que la propagande musulmane laisse indifférents; il en est même qui se permettent de mettre en doute la réalité des biens appétissants promis par Mahomet dans l'autre vie.

Notre excursion à travers la ville d'Épé nous prit à peine une heure. A part l'école musulmane dont

j'ai parlé plus haut, nous n'y relevâmes rien qui soit digne d'être mentionné. Dans les temples fétichistes, beaucoup d'idoles de terre et de bois, mais sans aucune valeur artistique.

A notre retour à la villa royale, j'offris à Posson la pièce de soie-coton que j'avais prise à la factorie de Palmas. Les ministres, après l'avoir déployée en entier, la froissèrent dans leurs mains pour s'assurer de sa solidité. Avant toute parole, je compris au sourire plus accentué de Posson qu'il était satisfait du cadeau. Le monarque africain m'offrit un mouton, s'excusant sur sa pauvreté du peu de relief de son présent.

Enhardi par les bonnes dispositions du roi à mon égard, je lui demandai la faveur de traverser ses États pour me rendre à Odé, la ville la plus importante du Jabou. D'Odé je comptais gagner Abekouta, et de là revenir à Lagos. Je savais que la route était parfaitement praticable; lors de la première attaque du roi de Dahomé contre Abekouta, quelques nègres d'Épé, partis au secours de cette ville, n'avaient mis que cinq jours pour l'atteindre.

Posson essaya d'abord de me détourner de mon projet, en me faisant un tableau effrayant des difficultés que j'aurais à vaincre pour le mener à bonne fin. Comme j'insistais, il m'assura qu'il n'était pas en son pouvoir de m'accorder ce que je lui demandais, une loi du pays défendant à tout Européen de pénétrer dans l'intérieur du Jabou.

Je n'avais donc plus qu'à m'en retourner à Lagos.

Mon voyage par le littoral m'avait laissé des souvenirs trop amers pour que j'eusse un moment la

pensée de reprendre cette route ; la lagune étant une voie plus sûre et plus commode, je demandai à Posson de mettre à ma disposition sa pirogue de gala. Le monarque africain, heureux de m'être agréable dans tout ce qui dépendait de lui, donna à l'instant l'ordre de tenir l'embarcation prête pour six heures du soir.

Mon séjour dans le Jabou fut de trop courte durée pour que je puisse donner ici un aperçu même sommaire des mœurs et des institutions du pays. Ce que j'y ai vu de la flore et de la faune ne diffère pas essentiellement de la flore et de la faune de la côte des Esclaves. La population d'Épé, dont je ne saurais dire le chiffre, me parut misérable. Comment serait-elle riche ? la culture de la terre et l'industrie, source de toute richesse, y sont à l'état d'enfance. Les femmes du Jabou sont plus dégradées que les hommes ; si le christianisme ne les relève bientôt, leur abjection atteindra à une profondeur insondable.

Je partis d'Épé vers six heures du soir par un temps superbe. Huit nègres vigoureux montaient la pirogue royale, que Posson avait fait accommoder le mieux possible pour un voyage de nuit : nattes pour se coucher, toiture légère. L'énorme tronc d'arbre glissa sans secousse sur les eaux assoupies et tourna sa proue vers Lagos.

Après les insomnies de la nuit précédente et les fatigues du jour, prévoyant qu'il me serait impossible de prolonger ma veille, je me hâtai de faire ma prière. Elle fut une action de grâces au Créateur, de toutes les merveilles qui m'entouraient. Le premier je disais son nom au milieu de cette lagune

que le soleil éclairait de ses derniers rayons ; le premier je mêlais ma voix aux vagues harmonies qui, à cette heure de calme et de repos universel, montaient vers lui de la terre et des eaux. Je priai pour ce bon roi qui m'avait accueilli avec tant de bonté, pour ce malheureux peuple du Jabou que le démon tenait tout entier en sa puissance ; enfin je confiai mon sommeil à la douce Étoile des cieux, et m'endormis rassuré et heureux comme un enfant sous l'œil de sa mère.

Il était grand jour lorsque je m'éveillai, et la pirogue se dirigeait vers une petite anse où se trouvaient plusieurs pirogues en repos. Quelques cases s'élevaient non loin de là, abritées par un bouquet de cocotiers. Mes nègres descendirent à terre, je les suivis ; j'avais à peine fait quelques pas que des cris perçants m'attirèrent vers une case : un nègre était en train d'assommer sa femme. J'empêchai ce barbare d'achever son exécution, et la femme me remercia à genoux d'être venu à son secours. Il est probable toutefois que, moi parti, le bambou aura repris son rôle.

Si j'excepte les Indiens Chibchas, tous les peuples sauvages ont mis la femme dans l'état de servitude le plus abject. Nemtéréquétéba, le législateur des Chibchas, a inséré dans son code cet article curieux : « Une femme qui aura à se plaindre de son mari pourra lui donner huit coups de fouet. »

O Nemtéréquétéba ! tu es aussi grand que ton nom !

Après un déjeuner sommaire, nous regagnâmes la pirogue et reprîmes notre course vers Lagos. Rien d'important ne marqua notre navigation, et

à quatre heures du soir la pirogue royale mouillait en face de la factorerie française.

Mon voyage, fait dans de bonnes conditions, m'avait laissé frais et dispos comme au départ.

Je restai quelques jours à Lagos. Je visitai et instruisis quelques nègres qui se disaient chrétiens. Ces pauvres gens, venus du Brésil, vivaient dans la plus complète ignorance de leur religion, et, si j'excepte le baptême, tout était païen en eux.

CHAPITRE XI

Jules Gérard, le tueur de lions, au Dahomé. — Ses projets de voyage dans l'intérieur de l'Afrique. — Jugement de l'amiral Fleuriot de Langle sur Jules Gérard. — Notre dernière entrevue à Lagos. — Sa mort à Sierra-Leone. — M. Burton. — Notre première rencontre. — Ses voyages. — Notre rencontre au Dahomé. — Jugement sur M. Burton.

Pendant mon séjour sur la côte des Esclaves, j'ai connu deux hommes célèbres à divers titres : MM. Jules Gérard, le tueur de lions, et Francis Burton. Leur place est donc naturellement marquée dans ces impressions de voyage.

Le but de Jules Gérard, en venant sur la côte occidentale d'Afrique, était de joindre à son titre incontesté de premier chasseur du monde le titre plus glorieux de pionnier de la civilisation à travers les contrées inexplorées de l'intérieur de l'Afrique.

Jules Gérard arriva au Dahomé en 1862. A cette date, sa glorieuse carrière de chasseur était terminée. Dans le dernier chapitre d'un livre plein de

récits merveilleux et simplement écrit, il demandait à passer sa carabine à un autre.

« Hélas ! oui, je donne ma démission, écrivait-il ; les jambes ne vont plus, la carabine pèse à la main, la poitrine est oppressée en montant le plus petit ravin, les yeux seuls sont restés bons. Toute la machine a péri au champ d'honneur. Puissiez-vous en dire autant un jour¹ ! »

Grand émoi dans le camp des chasseurs ! Le plus illustre d'entre eux allait-il donc se retirer ?

Le directeur d'un journal de chasse le supplie, au nom de tous les disciples de saint Hubert, de continuer sa brillante carrière :

« Prenez-en bravement votre parti, ô Gérard, notre maître à tous, misérables pygmées que nous sommes ; ne cherchez pas de remplaçant ; ne vous bercez pas d'un espoir chimérique. Le professeur aura beau dévoiler sa science, il ne trouvera pas un adepte. »

C'était là le conseil d'un ami soucieux de sa gloire. Ah ! pourquoi Jules Gérard ne l'a-t-il pas écouté ?

Il a voulu marquer son nom parmi les explorateurs de ce continent africain, dont il faut acheter la moindre découverte quelquefois au prix de tout son sang, toujours au prix d'efforts surhumains. Son dessein était d'établir une route par le grand désert pour arriver à Tombouctou.

Certes, il y avait là de quoi tenter une âme généreuse.

Mais M. Gérard avait-il les qualités nécessaires

¹ *La Chasse aux lions*, par Jules Gérard.

pour mener à bonne fin une semblable entreprise? Il est permis d'en douter.

Il vient de nous dire que le meilleur de ses forces s'est usé dans la chasse au lion; et c'est au moment où la fatigue de tant de nuits passées en plein air courbe sa taille, quand sa poitrine s'essouffle à atteindre le sommet d'un petit ravin, qu'il veut entreprendre un voyage qui demande une vigueur peu ordinaire.

Et ce ne sont là que les qualités du corps.

A-t-il davantage celles de l'esprit, plus nécessaires encore?

Ici je m'efface par crainte de malencontre : — les admirateurs du petit-fils de Nemrod sont nombreux et armés de carabines. — Je passe donc la plume à M. l'amiral Fleuriot de Langle :

« Son aptitude pour les voyages paraissait, du reste, bien problématique; autre chose est de tirer des lions à l'affût, autre chose de parcourir patiemment une route le carnet à la main. La science du touriste n'est pas donnée à tout le monde, et le voyageur, en Afrique, doit être capable de faire des observations astronomiques pour fixer les points qu'il visite¹. »

Comme M. l'amiral Fleuriot de Langle, tous les officiers de marine qui ont connu Jules Gérard pendant son séjour au Dahomé pensaient qu'il fallait beaucoup rabattre de ses prétentions scientifiques.

Le gouvernement français, malgré tout le séduisant de son projet, se contenta de lui accorder un congé illimité, et la Société Géographique de France

¹ *Croisières à la côte d'Afrique. Le Tour du monde, année 1873.*

ne donna, je crois, à sa gigantesque entreprise que des encouragements platoniques.

Reste maintenant à déterminer jusqu'à quel point il parvint à associer à ses vues la Société Géographique de Londres.

Un de ses amis a écrit que la Société Géographique de Londres avait accepté ses propositions avec enthousiasme.

Dans tous les cas, l'enthousiasme anglais s'est arrêté à la question d'argent. La Société de Géographie puisa largement en sa faveur dans son arsenal d'instruments astronomiques, mais ce fut tout. De sorte que notre héros, à la vue de cet amoncellement de joujoux, plus bizarres les uns que les autres, dut se dire avec l'homme du bon la Fontaine :

Je crois, dit-il, qu'il est bon ;
Mais le moindre ducaton
Serait bien mieux mon affaire.

A ma connaissance et à celle des agents de la factorerie de Whydah, Jules Gérard arriva sur la côte occidentale d'Afrique sans argent et sans crédit. Il était accompagné d'un jeune Arabe, son domestique.

Après un court séjour à Lagos, il vint se fixer à Whydah, et reçut l'hospitalité la plus généreuse à la factorerie française. A son enthousiasme du premier jour succéda le plus complet désenchantement. Il venait d'entrevoir les difficultés d'une entreprise qui de loin lui avait semblé commode comme une partie de plaisir. Après avoir roulé mille projets dans sa tête, il s'arrêta enfin à celui de franchir la chaîne des montagnes de Kong. Mais sa route était

au pouvoir du roi de Dahomé, et le roi nègre lui refusa le passage à travers ses États.

Jules Gérard s'étonna beaucoup de ce refus ; car il s'était fait illusion au point de croire que le roi de Dahomé tomberait en admiration devant la précision du tir de sa carabine.

En Algérie, les Arabes le regardaient comme un dieu, et baisaient avec amour le bas de son burnous ; au Dahomé, les nègres n'avaient pas plus de considération pour lui que pour le plus maladroit de leurs tireurs.

Par suite de cette déception et de la fièvre, qui lui fit sentir ses premières atteintes, Jules Gérard tomba dans une noire mélancolie. Il ne sortit de cet état de prostration que pour se livrer à quelques rares parties de chasse. Faute de lions, il jeta son dévolu sur le menu gibier, et chacune de ses expéditions fut marquée par une hécatombe de pintades, de perdrix et de pigeons verts.

J'assistai à une chasse au requin. Un petit cochon jeté dans la mer servit d'appât. Attiré par ses cris perçants, un de ces terribles squales montra la tête à la cime d'une vague. Jules Gérard le frappa d'une balle explosible ; mais le pirate, quoique blessé, disparut avec la rapidité de l'éclair dans le tourbillon de la barre.

C'est en France que j'ai appris la triste fin de Jules Gérard. J'en fus douloureusement ému, et j'ai souvent demandé à Dieu d'avoir pitié de son âme. Jules Gérard s'arrêta à Sierra-Leone. Cédant aux instances de quelques colons, il reprit sa tentative de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique. Mais la mort le frappait à ses premiers pas sur sa nouvelle

route. Quelques jours après son départ de la colonie anglaise, il tombait sous le poignard du spahis arabe qu'il avait amené d'Alger.

C'est en 1861, sur l'*Ethiope*, steamer anglais de la compagnie africaine, que je rencontrai M. Burton pour la première fois. Il était en route pour l'île de Fernando-Po, où il devait résider en qualité de consul du gouvernement britannique. Je partais alors pour la mission de Whydah.

Je dois avouer, à ma honte, que son nom, si glorieusement marqué parmi les noms des plus savants et des plus intrépides voyageurs, m'était inconnu. Le ton commun et modeste de ses premières conversations était loin de m'avoir laissé soupçonner un chercheur de mondes inexplorés, lorsque le capitaine de l'*Ethiope* me révéla sa valeur. Dès lors je pris un plaisir infini à nos entretiens, et, sa confiance en moi venant par degrés, la roideur anglaise qui avait présidé à nos premières conversations s'effaça peu à peu, et je connus le plus ravissant conteur qu'il m'ait été donné d'entendre.

A cette époque, M. Burton venait d'atteindre sa quarantième année. Il était déjà vieilli; sa taille se courbait, et sa figure avait le teint bistreux des hommes qui ont longtemps séjourné dans la zone torride.

Né en Angleterre, en 1820, M. Burton fit dans son pays des études sérieuses, qu'il vint compléter en France. Ses livres sont écrits sous cette double influence littéraire : à côté de pages froides comme le brouillard de la Tamise, on en trouve d'autres gaies comme un rayon du soleil du Midi.

Entré dans l'armée de l'Inde avec le brevet de

lieutenant, il explora la vallée du Sindh, ancien Indus, et en étudia la géographie et la population. Il est à regretter que les livres où il a consigné ses observations ne soient pas connus en France. C'est dans l'Inde que se révéla son admirable facilité pour apprendre les langues : l'hindoustan, le persan, l'afghan, le moultan, l'arabe lui étaient aussi familiers que l'anglais. A son étude de l'arabe se rattachait le projet de visiter Médine et la Mecque, fermées depuis Burckhardt à tous les voyageurs européens, et c'est dans cette intention qu'il quitta l'Inde en 1851.

Après avoir pris les instructions de la Société de Géographie de Londres, et s'être déguisé en prince persan, il s'embarquait, en avril 1853, à Southampton, à destination de Suez.

A Suez, nouveau déguisement : le prince persan se transforme en médecin, auquel titre il ajoute ceux de sorcier et de fakir.

Quelques cures parfaitement réussies lui font une clientèle considérable.

Un vieillard reconnaissant lui offre sa fille en mariage, et une belle dame lui propose cent piastres pour lui ouvrir l'un de ses yeux, fermé depuis longtemps.

Au bout d'un mois, le disciple d'Hippocrate se transforme de nouveau : le voilà devenu derviche, voyageant sous le nom d'Abdoulla, et c'est en cette qualité qu'il acheva son pèlerinage.

Dans son voyage à la Mecque, M. Burton se révèle observateur profond, conteur agréable ; mais c'est un bien triste prophète.

Après avoir décrit le misérable état du *Fil-Doré*,

bateau sur lequel il avait pris passage, il ajoute :

« Le bâtiment que montait jadis Sésostris devait ressembler à celui-ci, et tel sera probablement, tant l'Orient change peu, le *Fil-Doré* qui portera les pèlerins de Suez au Hedjaz en 1900. »

Il y a déjà longtemps que les bateaux à vapeur sillonnent le canal de Suez, et M. Burton est aujourd'hui le premier à rire de son ancienne prophétie.

Chercheur infatigable, après quelques jours de repos, M. Burton part pour le pays des Somanlis, sur la côte de l'Afrique orientale. Cette expédition, qu'il entreprit en compagnie des lieutenants Speke, Herne et Strojan, se termina, à peine à son début, d'une façon déplorable. Les aventureux voyageurs ne purent dépasser le Harar, et, de retour à Berbera, dans la nuit du 17 avril 1855, leur camp fut attaqué par des forces si considérables que Strojan fut tué, Speke reçut onze blessures, et Herne et lui n'échappèrent à la mort que par miracle.

Un autre se fût lassé; M. Burton n'en devint que plus désireux de pénétrer les mystères que l'Afrique s'obstinait à lui cacher.

Le 16 juin 1857, toujours accompagné de Speke, que les blessures reçues dans la première expédition n'avaient pu décourager, il quittait Zanzibar, à la recherche d'une mer intérieure, annoncée par les Arabes; et, après plusieurs mois de fatigues et de périls de toutes sortes, il découvrait le lac Tanguegnica.

Laissons-lui dire son ravissement.

« Rien de plus saisissant que ce premier aspect du Tanguegnica, mollement couché au sein des

montagnes et se chauffant au soleil des tropiques. A vos pieds, des gorges sauvages où le sentier rampe et se déroule avec peine ; au bas, des précipices, une étroite ceinture d'un vert d'émeraude qui ne se flétrit jamais, et s'incline vers un ruban de sable aux reflets d'or, frangé de roseaux et déchiré par les vagues.

« Par delà cette ligne verdoyante le lac étend, sur un espace de cinquante à cinquante-six kilomètres, ses eaux bleues, que le vent d'est argente de petits croissants d'écume.

« Ce fut une ivresse pour l'âme et pour les yeux ; j'oubiai tout, dangers, fatigues, incertitude du retour. J'aurais accepté le double des maux que nous avions eu à subir, et chacun partageait mon ravissement. »

Quel enthousiasme de bon aloi !

Je ne terminerai pas cependant ce court aperçu du voyage de M. Burton aux grands lacs sans faire le procès aux moyens qu'il croit les plus propres à introduire la civilisation en Afrique.

« Pour régénérer ce pays, dit-il, c'est bien plutôt sur le commerçant que sur le missionnaire qu'il faut compter. L'homme qui pourra s'enrichir par l'écoulement des produits qui l'entourent ne voudra plus risquer sa vie dans des guerres perpétuelles, qu'il fait maintenant à son voisin avec l'espoir de le capturer pour le vendre ; et le commerce, en lui créant des intérêts soumis à ses relations avec les étrangers, adoucira ses mœurs, et lui fera bien mieux comprendre la solidarité humaine que ne le pourraient les meilleurs sermons. »

Voilà une tirade à l'adresse des gobe-mouches

d'Europe ! J'en ai vu un se pâmer d'aise devant cette sentence du grand voyageur, qui, contre son habitude, fait cette fois un rude accroc à la vérité.

Si le commerce doit régénérer à lui seul l'Afrique, comment donc se fait-il que les nègres du littoral, qui vivent en contact avec les Européens, qui trouvent dans les factoreries un écoulement facile de leurs marchandises, soient pires que leurs frères qui habitent le désert ? Au su de tous ceux qui ont longtemps habité l'Afrique, le nègre en relations avec le trafiquant d'Europe a gardé tous les vices inhérents à sa nature, auxquels il a ajouté la variété si nombreuse des vices des peuples civilisés.

C'est par le Christ, connu, aimé et adoré, que viendra la régénération de l'Afrique, parce que lui seul a pu dire : *Ego sum via, veritas et vita*.

Je ne dirai rien du voyage que M. Burton fit chez les Mormons. Son esprit, alors dévoyé, se prend d'enthousiasme pour la plus grande infamie qui ait fait son apparition au XIX^e siècle.

M. Belin de Launay, qui a abrégé ce voyage pour le faire lire à la jeunesse, a dû le réduire considérablement. Les coupures se firent-elles avec l'autorisation de l'auteur ? Je le suppose. Alors les considérations de M. Burton ne seraient qu'une simple boutade ; mais une boutade de cette sorte est toujours impardonnable.

De retour en Angleterre, il est promu major, élu vice-président de la Société Anthropologique, et nommé consul dans la baie de Biafra, avec résidence à l'île de Fernando-Po.

J'ai déjà dit que notre rencontre date de cette époque.

M. Burton est si bien élevé que, pendant le long mois de notre traversée d'Angleterre à Lagos, au milieu des conversations les plus variées, il ne dit pas un mot, n'émit pas une idée qui pût blesser mes convictions religieuses; et j'ai eu besoin de lire ses livres pour découvrir les opinions dont j'ai fait, je crois, bonne justice plus haut.

Nous nous séparâmes à Lagos.

Un an après, j'eus le plaisir de le recevoir à Whydah, à la mission catholique. Il venait d'explorer Abekouta et les monts Camerones.

A ce premier voyage au Dahomé, il se contenta de visiter le littoral; mais il y revint en 1864, et poussa alors ses excursions jusqu'à Agbomé.

A la fin de cette même année, il passait au Brésil en qualité de consul. Il en revenait en 1869, après avoir traversé l'Amérique du Sud.

Enfin, en novembre 1869, il était en Syrie.

Depuis cette époque, je n'ai plus entendu parler de lui.

Ses opinions religieuses hors de cause, M. Burton est le type du voyageur accompli : érudit, observateur attentif, il écrit à ravir.

CHAPITRE XII

Départ pour la France. — Le passage de la barre. — Le *Matthieu*, son équipage. — En mer. — Première soirée à bord. — Un dimanche en mer. — La pêche : les dorades, les bonites, les poissons volants. — Comment le mousse ne prit pas de rat et comment il mangea le sucre. — La terre. — Une manière ingénieuse d'essuyer les assiettes. — Prise d'un requin. — Diverses histoires de requins.

La fièvre, qui m'avait pris dès les premiers jours de mon arrivée en Afrique et ne m'avait plus quitté ; un travail journalier, pénible par lui-même, plus pénible encore parce qu'il fallait l'accomplir au grand jour, par un soleil ardent ; de longs voyages faits dans de mauvaises conditions, et le manque d'une nourriture saine et abondante, avaient épuisé mes forces. L'heure du repos était venue pour moi ; mais le repos, c'est la mort pour le missionnaire. « Pleure sur le mort, parce qu'il s'est reposé, » est-il écrit sur la porte d'un cimetière d'Italie.

C'est donc avec un sentiment de tristesse infinie que je reçus de M. Borghero, supérieur de la mission, l'ordre de revenir en France.

La France, c'était la patrie ! c'étaient des parents aimés, heureux du retour de l'enfant perdu ; des amis retrouvés après une longue absence. La France, c'était le bien-être après des misères sans nombre !

Mais j'abandonnais la charrue alors que mon sillon était à peine commencé, je disais adieu à ces pauvres nègres, dont j'aurais voulu sauver les âmes au prix de toutes les forces de mon corps ; je laissais la tâche commune à des confrères presque aussi épuisés que moi.

Telles étaient les pensées qui assiégèrent mon esprit pendant les jours qui me séparaient de l'heure de mon départ.

Ce départ eut lieu le 13 février 1864.

Après avoir prié une dernière fois dans notre chapelle, salué les nègres qui se pressaient autour de moi, serré la main de mes confrères, je montai en hamac, et me dirigeai vers la plage. Je ne parlais pas seul. M. Cloud et le petit Augustin m'accompagnaient en France¹. M. Cloud, après avoir reçu la prêtrise à Lyon, ne devait pas tarder à venir reprendre son poste de combat, armé cette fois de toutes pièces. Augustin avait demandé avec larmes à me suivre ; j'accédai à son désir, et comme il m'était impossible de faire les frais de son voyage, le capitaine voulut bien l'inscrire en qualité de mousse sur le rôle de l'équipage.

Notre petite caravane arriva sur la plage à huit

¹ (Note pour ceux qui n'auraient pas lu *le Dahomé*.) M. Cloud, venu à Whydah encore élève en théologie, s'était dévoué avec un zèle admirable aux soins des malades. De par la loi dahoméenne, le petit Augustin était ma propriété : je l'avais acheté pour cent écus.

heures du matin¹. M. Ardissen nous accueillit avec son amabilité accoutumée, et nous attendîmes dans son kiosque que la pirogue fût prête à franchir la barre.

Le *Matthieu*, qui allait devenir notre prison flottante pendant les trois mois que devait durer la traversée, se balançait sur son ancre à quelques centaines de mètres du rivage.

La tournure de ce navire me déplut à première vue. J'avais compté sur un léger marcheur, et j'avais devant moi un brick de deux cent cinquante tonneaux, dont la marche disgracieuse indiquait un gros roulier qui allait se traîner lourdement sur l'eau.

A dix heures le chef des canotiers vint me prévenir que l'embarcation était parée, et que la barre, quoique dangereuse, lui paraissait praticable.

Horace a dit du premier qui s'aventura sur les flots que c'était un homme au cœur de chêne et entouré d'un triple airain.

Ce brave Horace, comme il redoutait la mer ! et, tout gourmand qu'il était, je suis certain qu'il eût mieux aimé manger des lapins sur la plage que d'aller prendre sa part d'un turbot de l'autre côté de la barre.

C'est donc une chose bien terrible que la barre ?

Écoutons le docteur Répin, qui en donne une description souverainement exacte :

« Pendant neuf mois de l'année, les vents du sud-ouest règnent dans le golfe de Guinée. Ils y sont attirés, selon quelques savants, par la raréfaction

¹ M. Ardissen, agent de la factorerie française, veillait à l'embarquement et au débarquement des marchandises.

de l'air, due à l'influence des rayons solaires répercutés par les sables brûlants du vaste continent africain. Sous leur action incessante, l'Océan se creuse en longues ondulations qui viennent se briser sur sa plage sablonneuse, dont la déclivité vers la haute mer est presque insensible. Ces gigantesques lames (quelques-unes atteignent quarante à cinquante pieds de hauteur) sont arrêtées brusquement à leur base par le peu de profondeur du fond, tandis que leur partie supérieure, obéissant à l'impulsion reçue, et continuant sans obstacle une course furieuse, se roule en énormes volutes, qui viennent déferler sur la plage avec un bruit terrible.

« Elles forment ainsi en rebondissant trois lignes de brisants à peu près également espacées, et dont la première est à trois cents mètres environ du rivage. C'est un spectacle qu'on n'oublie plus dès qu'on l'a une fois contemplé; et si quelque chose peut ajouter à l'impression qu'il cause, c'est de voir l'homme se jouer, dans une frêle embarcation, de ces colères de la nature, et en triompher à force de courage et d'adresse. »

Quatorze canotiers montaient notre pirogue. Pour être prêts à tout événement, nous n'avions gardé sur nous que nos vêtements les plus indispensables. Une vague puissante, qui venait de se briser sur la plage, entraîne en se retirant notre embarcation, et nous voilà partis. Le pilote, posté sur l'avant, manœuvra le canot debout à la lame, qui se soulevait à pic; nous montâmes avec elle et franchîmes sa crête écumeuse en lui jetant un cri de triomphe. Nous passâmes avec le même bonheur le second brisant. Restait le troisième.

Cette fois c'est une masse d'eau incommensurable qui se dresse devant nous. Les noirs chantent toujours, mais la crainte affaiblit leurs voix; ils ont cru voir un requin dans la barre. L'effroi nous serre le cœur, car il semble que la lame nous gagne de vitesse et va nous écraser. La pirogue ne nage plus; elle vole. Peine inutile! Nous recevons la cime de la vague en pleine poitrine, et la pirogue s'emplit d'eau; quelques litres de plus, et nous étions roulés au milieu du tourbillon furieux.

Heureux d'en être quittes pour un bain complet, nous bénîmes Dieu de nous avoir préservés du naufrage, et un quart d'heure après nous étions à bord.

Le *Matthieu* était vraiment un vilain navire. L'odeur qui se dégageait des barriques d'huile de palme enfermées dans la cale rendait la chambre inhabitable; de plus on n'y voyait goutte. Les quelques minutes que nous y passâmes pour changer d'habits nous furent un véritable martyre : mieux valait affronter toutes les intempéries de l'air que de loger dans un pareil trou.

Sur le pont, le désordre était partout.

Une petite baraque, au pied du grand mât, attira mon attention : c'était la cuisine. Le léger coup d'œil que j'y jetai me convainquit qu'il ne sortirait rien de bon de cette bicoque graisseuse et enfumée.

L'équipage se composait de huit hommes : le capitaine, le lieutenant, quatre matelots, un novice et un mousse.

Le capitaine, malade, confia le commandement du navire au lieutenant, qui manquait des connaissances nécessaires pour mener à bonne fin notre long voyage. Les matelots ressemblaient à tous les

matelots du monde; mais le novice, qui, entre deux manœuvres, devait faire notre cuisine, mérite à lui seul un fort coup de crayon.

Manchester est Corse; il peut avoir de dix-huit à vingt ans. Sa taille est au-dessus de la moyenne; ses membres sont forts; sa figure est bouffie. Sa chevelure en broussaille lui donne l'aspect d'un homme des bois; il roule constamment dans sa bouche une énorme chique. Cette chique rend encore plus fort le bégaiement dont il est affligé. Son trousseau consiste dans la chemise et le pantalon qu'il porte sur lui. Le pantalon est court et rapiécé aux deux genoux; la chemise de laine, couleur de suie, est percée aux deux coudes.

Voici le portrait d'un cuisinier ou coq de navire fait par Jean Taché, l'Hésiode maritime. On dirait que Manchester a posé devant lui :

Un visage enfumé, que l'on appelle coq,
Qui quitte rarement sa cuiller et son croc;
Un malpropre, un vilain, qui sans cesse se gratte,
Dont les yeux larmoyants sont bordés d'écarlate;
Qu'on voit le plus souvent les bras nus, charbonnés,
Le tabac à la bouche et la roupie au nez;
Un homme qu'on prendrait pour un diable à la mine:
Cet élégant mignon préside à la cuisine.

Le mousse, enfant de quatorze ans, à la mine éveillée, faisait son premier voyage.

A trois heures, le capitaine en second donne l'ordre d'appareiller. Les matelots plantent la barre dans le guindeau, et commencent à rouler la chaîne de l'ancre. Ils accompagnent leur travail d'un chant monotone qui ne manque pas d'une sauvage harmonie. Voici ce chef-d'œuvre :

« Ha! ho!... hissa, ho!... hisse!... hissoué! »

Quand revient le dernier cri, un nouveau cran est engagé, et petit à petit le brick est halé perpendiculairement au-dessus de son ancre. Il y eut alors un temps d'arrêt; puis le : hissa, ho! recommença, et, au prix d'un suprême effort, le grappin se détacha du fond et remonta à bord.

Les voiles, qui pendaient inertes, se déploient, s'orientent, et le *Matthieu*, penché sur la hanche, bondit vers la pleine mer.

Accoudé sur le bastingage, je regardai une dernière fois le vieux fort portugais, dont la masse confuse se perdait à l'horizon; la plage disparut à son tour, et de ces lieux tant aimés il ne me resta plus que le souvenir.

Vers six heures du soir, alors que la nuit commençait à tomber, Manchester, après avoir préalablement tiré la chique de sa bouche et l'avoir placée toute fumante entre le pouce et l'index, nous annonça que nous étions servis.

Le couvert était mis sur le plancher du pont, sans nappe d'aucune sorte; notre table étant aussi basse que nos pieds, force nous fut de nous asseoir à la façon des tailleurs.

Le mousse et Augustin, qui nous avaient servis pendant le repas, soupèrent à leur tour. Le mousse voulut apprendre à Augustin à manger la soupe avec la cuiller; mais celui-ci lui prouva, en puisant à pleine main dans la marmite, que sa manière était plus expéditive.

Notre première soirée à bord fut délicieuse. Une lune splendide éclairait le navire; les étoiles, en nombre infini, scintillaient au ciel; les voiles, sous

la pression d'une forte brise, rendaient des sons harmonieux, et les flots, légèrement agités, chantaient à demi-voix leur hymne du soir à Celui qui les soulève ou les apaise à son gré.

M. Cloud m'enleva au charme de ce magnifique spectacle, en me demandant où je comptais passer la nuit. Les quelques minutes passées dans notre cabine nous avaient convaincus qu'elle était inhabitable. Nous fîmes cependant un nouvel essai ; mais force nous fut d'en sortir au plus vite pour ne pas être asphyxiés. Dormir en plein air n'était pas une affaire pour nous ; Augustin déroula deux nattes sur le pont, et, bercés par le mouvement régulier du navire, nous fûmes bientôt plongés dans le plus profond sommeil.

Le chant d'un coq me réveilla vers quatre heures du matin. Notre horloge à plumes se croyait sans doute encore à terre dans sa basse-cour ; mais sa voix vibrante s'éteignit sans écho, et son premier cri fut aussi le dernier.

Jusqu'au dimanche, les nuits qui suivirent furent en tout semblables à celle que je viens de décrire, et nos journées se passèrent dans une monotonie désespérante.

Un dimanche en mer est bien triste. Rien n'est changé à bord, et sans la messe, que je célébrai tant que je pus conserver des hosties, ce jour eût ressemblé aux autres jours.

Sans doute, quelques-uns de mes lecteurs auront lu la description de ce magnifique spectacle qu'on appelle une messe en mer.

C'était sur une belle frégate. Un autel était dressé sur le pont ou dans la batterie ; l'état-major et les

matelots, calmes et recueillis, assistaient au renouvellement du sacrifice du Calvaire...

Ah ! qu'il y a loin de cette fête à celles qui avaient lieu à bord de notre navire le dimanche !

Je pensai un moment à célébrer la messe sur le pont ; mais je craignis que le vent n'enlevât la sainte hostie. Quoique la chambre ne fût guère convenable, puisque l'on pouvait à peine y respirer, je me décidai pour ce réduit, au souvenir des catacombes de Rome, où le Dieu fait homme n'avait pas dédaigné de descendre pour consoler ses amis ; et je me disais que sa bonté ancienne était toujours nouvelle, et que la fête que nous lui apprêtions dans nos cœurs lui ferait oublier l'indigence qui allait accueillir sa venue au milieu de nous. Avec l'aide de M. Cloud, je transformai une petite table en autel, et Dieu s'immola sur ce pauvre Calvaire et y reçut les adorations de quelques-uns de ses enfants perdus entre les deux immensités, œuvres de sa puissance : la mer et le ciel.

Nous jouîmes environ un mois de cette consolation suprême. Elle nous manqua alors que le danger devint plus pressant, la tristesse plus amère. Mais Dieu ne nous abandonna pas cependant ; il parlait à nos cœurs par le charme des nuits étoilées, par la voix de la brise, par le mouvement de tous les êtres qui habitent l'Océan. Quand la tempête rugissait autour de nous ; quand le navire, soulevé comme un fétu de paille, craquait de toutes parts, c'est encore Dieu qui nous révélait sa puissance. Comme autrefois Pierre sur le lac de Judée, nous levions nos yeux vers lui en criant :

« Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! »

Et il rassurait notre crainte en faisant paraître dans les cieux l'étoile des temps sereins.

Ah ! que je plains l'impie qui ne voit pas Dieu dans toutes les magnificences qui frappent ses regards en mer !

Que je plains le malheureux qui, comme l'a dit si bien un grand poète, s'endort sur le lit profond et perfide de la mer sans élever son âme et sa voix à Dieu, sans rendre grâces à son sublime Auteur, au milieu de tous ces astres, de tous ces flots, de tous ces charmes, de tous ces périls de la nuit ! L'ombre de Dieu fait peur à certains hommes. Ces insectes, qui viennent de naître, qui vont mourir, dont le vent emportera en quelques jours la stérile poussière, dont ces vagues éternelles jetteront les os blanchis sur quelque écueil, craignent de confesser, par un mot, par un geste, l'Être infini que les cieux et les mers confessent ; ils dédaignent de nommer Celui qui n'a pas dédaigné de les créer ; et cela, pourquoi ? parce que ces hommes calculent jusqu'à une certaine quantité de nombres, et qu'ils s'appellent Français du ^{xix}^e siècle !

Pendant plusieurs jours la pêche fut une de nos plus agréables distractions. Les bonites et les dorades, qui entouraient le navire en grand nombre, devinrent les victimes de notre désœuvrement. Nous faisions cette pêche de la façon la plus simple du monde. A peine l'hameçon, auquel était attaché un petit chiffon de linge blanc, avait-il touché l'eau, qu'une douzaine de dorades se précipitaient à la fois sur cet appât trompeur, et la plus goulue de la bande était jetée d'un tour de main sur le pont.

Nous pêchions les bonites avec une fouine. La fouine a la forme d'un petit râteau ; ses trois dents sont droites et terminées en pointe de flèche ; elle est emmanchée à une longue perche, à laquelle est attachée une corde qui permet de la retenir après qu'on l'a lancée. Quand les bonites passaient par troupes le long des flancs du navire, on piquait la fouine dans le tas, et fort rarement le coup était porté à vide.

La dorade des mers d'Afrique, appelée aussi, je crois, coriphène, est un élégant poisson, remarquable surtout par l'éclat de ses couleurs. Des naturalistes prétendent que sa chair est peu estimée. J'ai mangé de la dorade très-souvent, et je l'ai toujours trouvée excellente.

Si j'écrivais pour les savants, je leur dirais que la bonite qui accompagnait notre navire était la pélamide commune, ou bonite à dos rayé, de la famille des scombéroïdes. J'ajoute, pour la majorité de mes lecteurs, que notre bonite ne différait pas essentiellement du thon ; sa longueur était d'environ soixante-dix centimètres.

Comme l'appétit de l'équipage, si grand qu'il fût, ne pouvait suffire à consommer les produits de notre pêche, nous songeâmes à utiliser notre poisson pour les jours où il viendrait à nous manquer. Les œufs des femelles, desséchés au soleil, nous fournirent plus tard un excellent dessert, et leur corps, aplati et également desséché au soleil, nous fut d'une grande ressource vers la fin de notre traversée.

Les mâles, dont la chair avait été reconnue moins délicate, servirent à l'amusement des matelots ; ils

les lançaient vivants dans la mer après leur avoir attaché un morceau de bois à la queue. Leurs évolutions étaient vraiment curieuses à suivre ; ils plongeaient, revenaient à la surface de l'eau, nageaient dans tous les sens, et ne parvenaient à se débarrasser de leur fardeau qu'au prix de nombreux efforts.

Je vis alors pour la première fois le poisson volant. J'avais toujours cru que ce poisson entraînait dans la catégorie des êtres fabuleux. Combien de personnes sont aussi incrédules sur ce point que je l'étais alors !

Un bon bourgeois à qui je parlais de cette merveille, me disait :

« Mais, monsieur l'abbé, il ne faudrait pas se moquer des pauvres gens ; je dois avoir l'air d'un homme bien naïf pour que vous me contiez une pareille histoire. »

Comme j'ajoutais :

« Non-seulement j'en ai vu, mais j'en ai mangé, et je vous assure qu'il est excellent, »

Il reprit :

« Vous m'en diriez jusqu'à demain, que je ne croirais jamais qu'un poisson puisse voler. »

Ce poisson existe cependant, et, s'il ne vole pas comme un oiseau, il peut franchir une distance d'environ cent mètres ; ce qui est bien joli pour un poisson.

Les poissons volants vont par bandes. Un matin nous en trouvâmes une cinquantaine sur le pont ; ils avaient pris leur vol par une nuit obscure, et s'étaient heurtés contre les mâts et les voiles. Les rats en avaient déjà dévoré plusieurs.

Ces rongeurs étaient une véritable plaie pour nous. Le soir, ils montaient sur le pont par centaines, et leur familiarité dépassait toute mesure. Ils s'enhardissaient au point de se promener sur nos corps pendant notre sommeil, et bien souvent j'ai été réveillé par l'impression désagréable de leurs pattes sur ma figure. Par les beaux clairs de lune, nous les voyions monter par bandes le long des cordages et sucer l'huile de la mâturation; dans les nuits obscures, ils se logeaient dans quelque voile repliée, y grignotaient de la toile jusqu'au matin, et descendaient ensuite pour se perdre dans les profondeurs de la cale. Sans une vigilance continuelle, nous serions morts de soif; car ces maudites bêtes perçaient nos barriques d'eau.

Leurs méfaits augmentant de jour en jour, ils allèrent jusqu'à manger tous les boutons de nos habits; nous résolûmes de les détruire jusqu'au dernier.

Des poissons enduits d'arsenic furent placés la nuit sur le pont. Le remède se trouva être pire que le mal. Un grand nombre pourrèrent dans les trous, où il était impossible de les découvrir, et infectèrent le navire.

Cependant ces vilaines bêtes nous procurèrent un soir une agréable distraction. Le mousse fut l'innocente victime de cet amusement.

A neuf heures, par un temps calme, un matelot le coucha sur le dos, au pied du grand mât, lui mit un morceau de sucre entre les dents, lui plaça les mains ouvertes aux côtés de la bouche, avec ordre de fermer les yeux et de ne joindre les mains que lorsqu'un rat viendrait grignoter le sucre.

« Par ce moyen, ajouta-t-il, si tu n'es pas un imbécile, tu feras une chasse superbe. »

L'enfant le crut sur parole, et exécuta sérieusement la consigne.

Les rats vinrent en grand nombre sur le pont. Deux s'approchèrent de l'enfant, et, enhardis sans doute par son immobilité et le silence qui régnait à bord, ils sautèrent bientôt sur ses jambes.

« Attention ! » lui dit le matelot à voix basse.

Et, au même instant, un des rats sautait sur la figure de l'enfant, et s'enfuyait avant qu'il eût pensé à joindre les mains.

Le pauvre mousse resta un quart d'heure dans la même position ; il ne prit pas de rat, mais le sucre fondit dans sa bouche.

S'il s'en tenait aux récits qui précèdent, le lecteur pourrait croire que notre vie à bord était un enchantement continu.

Hélas ! il n'en allait pas toujours ainsi. Je me rappelle encore avec une sorte d'effroi certaines de mes nuits sur le *Matthieu*. Un grain venait de crever sur le navire, la foudre faisait rage au-dessus de nos têtes, l'eau tombait par torrents. Impossible de se coucher : il y avait un pied d'eau sur le pont ; impossible de s'asseoir : pas un objet qui ne fût mouillé ; nous n'avions d'autre ressource que de nous appuyer contre un mât, ou de nous promener en attendant une éclaircie.

J'ai entendu quelques voyageurs parler d'un grain comme d'un accident de peu d'importance ; s'ils l'avaient affronté sur le pont, ils changeraient peut-être de langage.

Un mois après notre départ de Whydah, grande

fut ma surprise de voir, dans un lointain immense, une masse confuse qui ressemblait à la terre. D'abord je crus à un mirage; mais, le navire avançant toujours, je n'eus bientôt plus de doute : c'était bien la terre que nous avions devant nous.

Si beau que soit le ciel, si belle que soit la mer, mes yeux, fatigués de voir toujours les mêmes merveilles, eussent contemplé avec un ravissement infini le plus maigre buisson; et la côte qui se montrait à nous était resplendissante de lumière et de vie.

Comme nous donnions toute notre attention à un village coquettement posé au centre d'un bouquet de palmiers, nous n'avions pas vu d'abord une petite pirogue qui se dirigeait à force de pagayes vers le *Matthieu*. La brise, assez molle en ce moment, ayant ralenti notre marche, la pirogue ne tarda pas à accoster. Elle était conduite par quatre nègres, qui montèrent à bord après avoir attaché leur tronc d'arbre à l'arrière du navire. Trois d'entre eux portaient un morceau d'indienne roulé à la ceinture; le quatrième, dont la tête grise annonçait un âge avancé, avait en plus une sorte de vieille redingote, dont les pans trop longs lui battaient les mollets. Ce pauvre homme, qui était vraiment laid, ajoutait encore à sa laideur par le pittoresque de son costume. Il tira de la poche de son habit une belle anguille de mer, qu'il offrit de nous vendre. Mais comment s'entendre sur le prix? Il ne comprenait ni le français, ni le portugais, ni la langue des nègres de Whydah, et nous ne pûmes pas saisir le plus petit mot de son charabia; j'ai toujours douté qu'il le comprît lui-même. On lui offrit une

petite pièce d'argent, il la refusa; un mouchoir, un flacon d'eau-de-vie, il les refusa encore. Nous allions le renvoyer, lorsqu'il nous fit comprendre qu'il voulait du tabac. Après mille difficultés, il vendit enfin son poisson pour deux cigares. Quand il eut reçu les cigares, il témoigna le désir de boire un verre d'eau-de-vie; mais on le pria de partir au plus vite; ce qu'il fit, suivi de ses acolytes.

Arrivé dans la pirogue, le vieux nègre tira sa re-dingote et la déposa précieusement dans l'endroit le plus sec; il avait voulu nous éblouir de son luxe.

Malgré la sauce affreuse dans laquelle Manchester l'avait fait nager, l'anguille fut le meilleur morceau de notre dîner.

Je découvris alors la manière ingénieuse dont mon petit Augustin essayait les assiettes. L'enfant avait appris à la Mission que la propreté est une demi-virtu, et jamais il n'avait servi une assiette sans qu'elle fût brillante à s'y mirer. Son embarras à bord fut extrême; nous avions oublié de prendre des serviettes, et le navire ne possédait pas même un torchon. Comment essuyer les assiettes? Certes, je ne sais que trop comment il les essuyait. Mais la langue française est si chatouilleuse, que j'hésite à expliquer sa méthode. Enfin, je me risque...; puisque j'ai mangé dans l'assiette, je puis bien dire comment il l'essuyait. Il la prenait par le fond, de sa main étendue, et la frottait fortement sur sa culotte...

Nous naviguâmes toute la journée en vue de la côte. Quand la nuit se fit, mes yeux cessèrent de la voir; mais le vent m'apporta encore longtemps les émanations qu'il avait prises dans les bois de

palmiers, les touffes d'aloès et les massifs de cactus en fleur.

Le lendemain, le *Matthieu* flottait de nouveau comme un point noir perdu entre la mer et le ciel.

Ce jour fut marqué par la prise d'un requin. La prise de ce tyran de la mer et les diverses péripéties de sa capture sont un événement trop considérable à bord pour que je les passe sous silence.

Trois de ces terribles squales nageaient à l'arrière du *Matthieu*, réglant leur marche sur la sienne, afin de happer les détritrus qu'on jetait du bord : débris de bois, de goudron, morceaux de vieux câbles, rien n'échappait à leur voracité.

« Si nous essayions de prendre un de ces mangeurs d'hommes? dis-je au capitaine, qui, accoudé près de moi sur le bastingage, prenait plaisir à suivre leurs évolutions.

— Je ne demanderais pas mieux, me répondit-il; car, outre la satisfaction que nous aurions à nous venger de la peur qu'ils nous ont faite au passage de la barre, nous gagnerions à cette capture un excellent morceau pour notre table; mais malheureusement nous n'avons pas d'émerillon, et sans cet engin il est impossible de tenter rien de sérieux.

— Bah! laissez-moi faire, dit le lieutenant; je me charge seul de la capture.

— Sans émerillon? lui dis-je.

— Sans émerillon; avec une simple ligne à bo-nites et un nœud coulant... »

Et il alla chercher sa ligne et son câble.

Il revint à l'instant; et, certes, un sourire de doute était bien permis à la vue des faibles armes

avec lesquelles il voulait livrer bataille au roi des mers.

L'hameçon, recouvert d'un morceau de lard salé, est aussitôt jeté à la traîne. Il a à peine touché l'eau, que les pilotes¹, ces petits poissons pourvoyeurs du requin, annoncent à leur maître, par un frétillement plus rapide, qu'il y a là une proie facile. Les monstres se dirigent lentement vers l'appât, le flairent l'un après l'autre, et se retirent sans le toucher. Ils étaient repus, ou bien ils devinaient le fer caché sous le lard. Après un quart d'heure d'attente, ne les voyant plus reparaitre, le capitaine en second allait lever la ligne, lorsqu'un fort bouillonnement de l'eau annonça leur retour; ils arrivaient à peu près sur la même ligne. Les trois pilotes, qui ne les avaient pas quittés, les guidèrent de nouveau vers l'hameçon, qui était toujours à la traîne. Je pense que la promenade qu'ils venaient de faire les avait mis en appétit, car le premier qui arriva près du lard n'en fit qu'une bouchée. Un coup sec, tiré sur la ligne, lui enfonça fortement l'hameçon dans la mâchoire. Si on l'eût retenu en ce moment, casser la ligne n'était qu'un jeu pour lui. Mais le lieutenant connaissait ses habitudes; il lui donna immédiatement du large et le laissa se fatiguer à battre la mer. Le monstre, rendu furieux par le fer qui lui déchirait la bouche, se débattit un instant dans une masse

¹ Le pilote, vulgairement *fanfre*, est un poisson de trois à quatre décimètres, qui suit continuellement les vaisseaux pour attraper les débris. Les matelots prétendent que ce poisson sert de guide ou de pilote au requin, qui, en récompense, lui donne une part du butin dont il peut s'emparer.

d'eau ensanglantée; puis il plongea avec une vitesse vertigineuse, reparut sur l'eau, plongea encore, fila ensuite en ligne droite, et s'épuisa ainsi en vains efforts. Au bout d'une demi-heure la lutte est terminée, le squal se laisse traîner comme une masse inerte; l'habile pêcheur, après lui avoir légèrement levé la tête, laisse glisser un nœud coulant au-dessous de ses grandes nageoires, et tous les hommes du bord le hissent à grand'peine sur le pont. Il a à peine touché le tillac, qu'il bondit avec force et brise tout ce qui se trouve à sa portée; mais un matelot lui abat la queue d'un coup de hache, et nous pouvons nous approcher sans crainte du roi de la mer.

Ce requin avait plus de deux mètres de long.

Les matelots s'occupèrent aussitôt de le dépecer.

Selon Roquefort, le requin tire son nom du mot latin *requiem*, parce que l'attaque de ce poisson ne laisse aucun espoir, et qu'il n'y a plus qu'à chanter un *Requiem* pour l'âme de la victime.

Les marins font sur ce squal toutes sortes de contes absurdes. Un matelot vous dira qu'un requin pris à un émerillon se débattit si bien que l'émerillon lui arracha la mâchoire. Que fit le monstre vorace? il sauta sur sa mâchoire et la dévora à l'instant même. Un autre vous assurera qu'il a fait chavirer des chaloupes. Un troisième, renchérissant encore, ajoutera qu'une fois sur le pont il a démolì d'un coup de queue les bordages du navire.

Pas n'est besoin de charger le requin de méfaits imaginaires pour le rendre odieux; le récit de ses exploits réels suffit pour cela.

Sur la côte de Whydah, où ils abondent, il ne se passe pas d'année sans que quelque nègre soit la victime de sa voracité. Pendant mon séjour au Dahomé, un requin emporta les deux jambes d'un nègre qui était tombé dans la barre. Un autre jour, il coupa les deux bras à un nègre qui se lavait sur le bord de la mer; une hache bien affilée n'eût pas opéré plus nettement.

Il paraît cependant que le requin, si féroce dans les mers d'Afrique, est, dans les parages de la Nouvelle-Grenade, doux comme un agneau.

Voici ce que raconte M. le docteur Jaffrai :

« Pendant que je flânais parmi les groupes, près de la mer, j'entendis appeler : « Blanco ! mi blanco ! » et bientôt je vis accourir une troupe de gamins noirs et bruns. « Yo doy una patada al tibou por una peseta (Je donne un coup de pied au requin pour vingt sous), » me cria un négroillon qui pouvait avoir dix ans. Je crus d'abord à une plaisanterie ; mais il insista, et je promis la récompense, aux acclamations sauvages de ses amis.

« Tout le monde a vu fouetter à coups de cravache des lions apprivoisés ; mais comment supposer qu'un enfant ose affronter le monstre le plus redoutable de l'Océan ? Arrivé à un endroit où l'eau était calme et profonde, le petit noir se jeta résolûment à la mer en piquant une tête, reparut au bout de quelques instants, et se mit à faire des évolutions d'amphibie. Bientôt il dressa la tête hors de l'eau, et me cria en créole : « Li venir ! » En même temps il nageait du côté de la rive, au pied d'une roche, sous mes yeux. Je vis quelque chose de glauque se mouvoir dans l'eau et s'approcher

rapidement : c'était un requin. Le gamin plongeait, fit un détour, et lança dans les flancs du monstre une ruade qui lui fit prendre la fuite. « Li peur de moi ! » me cria-t-il gaiement en sautant de roche en roche. L'enfant disait vrai. Le requin, comme tous les animaux réputés féroces, fuit l'homme par instinct, et ne l'attaque pas s'il n'y est poussé par la faim. Or, dans la baie de Sainte-Marthe, les requins ont toujours à leur disposition des bandes de dorades et d'autres poissons vivant en troupes nombreuses. Aussi les jeunes nègres s'amuse-t-ils impunément à jouer des niches au *tiburou*¹.

¹ *Voyage à la Nouvelle-Grenade. Le Tour du monde*, année 1872.

CHAPITRE XIII

Le calme plat. — Un officier anglais. — Une bande de dauphins. — Hérodote et les dauphins. — Mort du mousse. — Une baleine, un navire baleinier. — Un problème à résoudre. — Une tempête. — Comment, au lieu d'entrer dans le détroit de Gibraltar, nous manquâmes de nous perdre sur la côte des Esclaves. — Le cap Saint-Paul. — Retour à Whydah.

Le mois qui vient de finir nous laisse les meilleures impressions; la mer s'est montrée clémente pour le *Matthieu*; le ciel était presque constamment pur, et tous les dimanches nos yeux ont pu contempler et nos cœurs recevoir notre divin Sauveur caché sous les espèces eucharistiques.

Mais, hélas ! qu'on a bien raison de dire : « Rien n'est changeant comme l'onde ! »

Hier la mer était fortement agitée, un vent violent enflait les voiles, le navire bondissait comme une cavale indomptée, et nos cœurs se prenaient à rêver des joies de la patrie. Aujourd'hui le calme est venu; la mer est triste comme le désert, silencieuse comme la tombe. Les voiles pendent inertes comme un linceul sur un cadavre, les dernières on-

dulations des vagues font craquer encore un instant la coque du navire, gémir ses mâts et ses cordages, et puis l'immobilité le cloue sur l'eau aussi fortement que sur un rocher.

Je ne connais rien d'énervant comme le calme en mer. Pendant le jour, un soleil ardent que rien ne modère brûle le pont du navire; on attend la nuit avec impatience, et la nuit n'apporte pas de soulagement; l'atmosphère reste embrasée comme une fournaise. Les chants ont cessé, la gaieté a disparu; l'immobilité qui étreint notre navire étreint aussi nos cœurs. Avec quel plaisir nous accueillerions la tempête! Quel bonheur de sentir de nouveau tout notre être tressaillir sous la secousse des vagues en furie! mais rien ne nous fait présager que notre délivrance est proche; pas un souffle dans l'air, pas une ride sur l'eau. Chaque soir, avant de m'étendre sur ma natte, je jetais une écorce d'orange dans la mer pour m'assurer si nous avions bougé pendant la nuit, et le lendemain je retrouvais l'écorce à la même place.

Le calme plat dura trois jours.

Pendant notre station forcée, un navire anglais passa à quelques centaines de mètres du *Matthieu*, et, comme nous ne hissions pas notre pavillon, il tira un coup de canon pour nous prier de lui montrer nos couleurs. A cet avis brutal, on s'empressa de lui prouver que nous naviguions sous bonne enseigne. Mais l'Anglais, qui donnait la chasse aux négriers, dut nous soupçonner fortement de piraterie; car il stoppa sa machine, et un canot commandé par un officier se dirigea vers le *Matthieu* et ne tarda pas à nous accoster. L'officier grimpa les-

tement à bord en s'accrochant aux chaînes du bastingage, dit rapidement en anglais quelques mots qui nous parurent aussi clairs que du turc, donna un coup d'œil dans la cale et se retira, bien persuadé que nous n'avions rien de commun avec les trafiquants de chair humaine.

Depuis le calme plat, le *Matthieu*, poussé par une forte brise, filait ses huit nœuds à l'heure; il rattrapait le temps perdu.

Un seul événement vint troubler la vie monotone du bord.

Vers quatre heures de l'après-midi nous entendîmes à l'arrière du navire, mais bien loin, presque à l'horizon, un bruit sourd qui ne ressemblait à aucun des bruits que nous avions déjà entendus : la mer moutonnait sur une étendue de deux cents mètres.

Une troupe de dauphins causait tout ce bruit et tout ce mouvement.

Dès qu'ils furent près de nous, ces joyeux enfants de la mer se partagèrent en deux bandes, longèrent rapidement les flancs du navire et se réunirent à quelques mètres de son avant, où ils nous amusèrent de leurs évolutions multipliées. L'œil avait de la peine à suivre leurs mouvements rapides. Tantôt ils s'élevaient hors de l'eau de toute leur longueur, pour retomber ensuite avec un bruit effrayant; tantôt ils disparaissaient complètement; on croyait le spectacle fini, et, une minute après, ils reparaissaient à la surface de la mer, et lançaient par leurs évents d'élégantes colonnes d'eau irisées par le soleil.

J'étais tellement charmé des voltiges de ces

clowns de la mer, que je vis arriver la nuit à regret; et la nuit qui tombait sur nous était noire et épaisse à couper au couteau.

Ma tristesse se changea bientôt en joie, car les dauphins avaient gardé leurs meilleurs tours pour le spectacle nocturne. Le théâtre présenta un aspect féerique. Ici une traînée de lumière phosphorescente courait avec la rapidité de l'éclair; c'étaient deux dauphins qui se poursuivaient. Là il y avait comme un vaste embrasement : plusieurs de ces aimables farceurs se livraient à une danse fantastique. Des fusées éclataient de toutes parts; jamais je n'avais vu pareille vie, pareil ruissellement de lumières. Mes yeux se fermèrent fatigués, et je bénis Dieu de m'avoir permis de contempler un des plus ravissants spectacles de la création.

Les anciens, qui comptaient déjà leurs dieux par centaines, jugèrent à propos d'en mettre un de plus dans leur collection; ils choisirent le dauphin.

Certes, ils auraient pu faire un plus mauvais choix, et l'Olympe dut être singulièrement réjoui le jour où cet acrobate émérite y fit son entrée.

Hérodote va nous dire, le plus sérieusement du monde, la raison de l'honneur qui fut fait au dauphin.

« Un certain Arion, ayant amassé de grandes richesses à Tarente, résolut de retourner à Corinthe, sa patrie. Il partit donc sur un navire qu'il avait frété. Or, une fois en pleine mer, les matelots concurent le dessein de le jeter dans les

flots et de s'emparer de ses trésors. Il devina leur complot, les supplia, leur promit tout ce qu'il possédait, et leur demanda la vie. Il ne put les fléchir, et ils lui ordonnèrent ou de se tuer de sa propre main, s'il voulait qu'on l'enterrât à la fin de la traversée, ou de sauter sur-le-champ à la mer. En cette extrémité, Arion les conjura, puisque leur parti était pris, de lui permettre de se tenir sur le tillac avec ses plus beaux vêtements, et de chanter, ajoutant qu'il se donnerait la mort aussitôt qu'il aurait achevé. Ils se laissèrent aller au plaisir d'entendre celui de tous les hommes qui chantait le mieux, et, quittant la poupe, ils se groupèrent au milieu du vaisseau. Arion mit donc ses plus beaux vêtements, prit sa cithare, se plaça sur le tillac et chanta un air éclatant; lorsqu'il eut fini, il se laissa tomber dans la mer, tout habillé comme il était. Le vaisseau continua sa route; cependant un dauphin prit le chanteur sur son dos et le porta jusqu'à Ténare. »

Ici se place l'événement le plus douloureux de notre voyage. Le mousse, ce rat du bord, admirable de naïveté et de gentillesse, en fut la triste victime.

Il était dix heures du soir; un vent fort et régulier faisait craquer les voiles; nous nous disposions à prendre notre repos, comptant sur une nuit tranquille, lorsque le capitaine en second aperçut dans le ciel un point noir : — ce point pouvait receler la tempête. — Pour être prêt à tout événement, il commanda de carguer la petite voile tendue à l'extrémité du grand mât. Le

mousse, employé plus spécialement au nettoyage du navire, voulut ce soir-là, par une fantaisie d'enfant, se charger de cette dangereuse opération; et avant qu'on eût eu le temps de s'en apercevoir, il était déjà dans la mâture. Depuis quelques jours, il y avait entre lui et mon petit nègre des discussions sans fin sur leur agilité respective. Pour lui prouver sa supériorité, le mousse se mit à grimper avec une rapidité vertigineuse; mais il n'avait pas encore atteint la vergue de hune, qu'un soubresaut du navire lui faisait lâcher l'échelle de corde, et le pauvre enfant, lancé dans l'espace, tombait sur le bastingage et de là roulait dans la mer, après s'être grièvement blessé à la tête.

Pendant que l'équipage mettait le navire en panne¹, le père Cloud et moi jetâmes à la mer la bouée de sauvetage et tous les objets qui nous tombèrent sous la main. Je lui donnai l'absolution à plusieurs reprises; mais je ne sais s'il entendit ma voix, assourdie qu'elle était par le bruit des flots et la violence du vent. L'obscurité de la nuit nous empêchait de le voir, mais trois fois nous entendîmes son cri de désespoir. L'enfant ne savait pas nager, et lorsque la marche du navire fut arrêtée, sa voix ne s'entendait plus.

Le canot, mis à la mer et monté par quatre hommes, se perdit bientôt dans la nuit. Nos vœux et nos prières suivirent les hardis marins qui couraient, au péril de leur vie, par cette mer agitée et cette nuit profonde, à la recherche du pauvre nau-

¹ Mettre en panne, c'est virer le navire vent devant, et mettre le vent sur toutes les voiles, ou sur une partie, afin de ne pas tenir ou prendre le vent.

fragé. Nous attendîmes leur retour dans la plus grande anxiété.

Nous prîtions l'oreille à tous les bruits ; tantôt il nous semblait entendre un battement de rames, tantôt des sons de voix perdues dans le lointain. Mais tout cela n'était qu'un jeu de notre imagination ; car le mouvement de la mer, qui roulait des vagues énormes, et le vent, qui frémissait impatient dans nos voiles, troublaient seuls le silence de cette nuit désastreuse.

A une heure du matin le canot n'était pas encore revenu, et rien n'annonçait son prochain retour. Alors une terreur immense s'empara de nos cœurs. Le canot serait-il aussi perdu ? Cette question, que chacun de nous se posait à lui-même, vint enfin sur nos lèvres. Elle ajouta à l'horreur de notre situation. Si ce malheur nous frappait encore, qu'allions-nous devenir, perdus au milieu de l'Océan, avec un capitaine malade et un novice pour tout équipage ?

Nous allumâmes tous les feux du bord, nous poussâmes par intervalles de grands cris pour rallier le canot. Notre veille se prolongea ainsi, dans la tristesse et l'angoisse, jusqu'à trois heures du matin. Alors seulement un bruit de voix, si faible qu'on l'entendait à peine, vint frapper nos oreilles ; au bruit des voix se joignirent bientôt des battements de rames : le canot revenait. Il revenait sans le mousse.

La mer, qui a gardé le pauvre enfant, l'a enseveli au plus profond de ses abîmes, et la vague mugit et le vent souffle sur son cadavre.

A la suite de ce malheur, plusieurs jours s'écou-

lèrent dans une tristesse et un abattement invincibles.

Le *Matthieu* marchait cependant au milieu des péripéties propres à un voyage au long cours : course rapide sous la pression d'un vent violent, marche plus lente sous les caresses de la brise, fortes ondées, éclairs et tonnerres.

La rencontre d'une baleine vint faire diversion à notre tristesse.

« Le pêcheur attardé dans les nuits de la mer du Nord voit une île, un écueil, comme un dos de montagne qui plane, énorme, sur les flots. Il y enfonce l'ancre... L'île fuit et l'emporte. Léviathan fut cet écueil¹. »

« Erreur trop naturelle, ajoute un auteur moderne ; Dumont-d'Urville y fut trompé. Il voyait au loin des brisants, un remous tout autour. En avançant, des taches blanches semblaient désigner un rocher. Autour de ce banc, l'hirondelle et l'oiseau des tempêtes, le pétrel, se jouaient, s'ébattaient, tournoyaient. Le rocher surnageait, vénérable d'antiquité, tout gris de croronules, de coquilles de madrépores ; mais la masse se meut. Deux énormes jets d'eau qui partent de son front révèlent la baleine éveillée. »

Comme le marin de Milton, comme Dumont-d'Urville, je ne crus pas à un rocher lorsque j'aperçus la seule baleine que j'aie rencontrée en mer pendant mes voyages : le grand cétacé n'était pas immobile ; mais je crus à la carcasse d'un navire perdu, roulé par les vagues, et ce n'est

¹ Milton.

qu'en voyant les deux colonnes d'eau de trente pieds lancées par ses évents que je reconnus Léviathan.

La baleine était à cinquante mètres de l'avant du navire; cette distance m'empêchait de bien juger de sa grosseur. Je pris la longue-vue; mais je l'avais à peine appliquée à l'œil qu'elle disparut, laissant à la place qu'elle occupait un immense bouillonnement d'écume. Quelques minutes après, le monstre surgissait à l'arrière du navire, à deux mètres du gouvernail. Cette fois, je pus l'examiner à loisir.

J'avais vu au jardin des Plantes de Paris la carcasse d'une énorme baleine, et ces débris gigantesques m'avaient frappé d'étonnement; mais c'est dans l'élément propre à chacun des êtres de la création, c'est dans la plénitude de leur vie qu'il faut les admirer pour comprendre la puissance infinie du Créateur des mondes. O mon Dieu! l'esprit reste anéanti en songeant qu'il ne vous a pas fallu plus d'efforts pour créer Léviathan que pour donner la vie au plus petit des êtres informes que la mer renferme dans son sein.

La baleine qui venait de surgir à l'arrière du *Matthieu* avait environ vingt mètres de longueur, sur une circonférence de dix mètres; son énorme tête, qui faisait le tiers de sa longueur, ne se distinguait du tronc que par une légère dépression, et sa gueule, fendue transversalement, avait deux mètres de largeur. Ses yeux, très-écartés, étaient relativement petits. Quand elle buvait, l'eau se précipitait dans sa bouche avec un bruit de cataracte. La peau, de couleur noirâtre, était cou-

verte de mousses marines et de petits coquillages.

Cette description de la baleine sera nécessairement incomplète; car il m'aurait fallu une heure pour relever tous les détails de son corps, et le monstrueux cétacé ne me donna que quelques minutes.

La baleine nage très-vite, et des savants n'ont pas craint d'affirmer que sa vitesse était supérieure à celle des vents alizés. On a calculé qu'en supposant que douze heures de repos lui suffisent par jour, il lui faudrait quarante-sept jours pour faire le tour du monde en suivant l'équateur, et vingt-quatre jours en suivant le méridien. Ces calculs me semblent exagérés.

La baleine avait fait son apparition vers dix heures du matin. A trois heures du soir, nous rencontrâmes un navire en panne. Ses nombreuses chaloupes et une forte odeur d'huile de poisson nous indiquèrent un baleinier. Quand nous passâmes près de lui, le capitaine s'informa si nous avions rencontré quelque baleine. On lui répondit que le matin même, vers dix heures, nous en avions aperçu une. Il mit aussitôt le cap sur le point que nous lui indiquâmes.

La vue de ce navire baleinier m'amena à faire quelques réflexions que je veux consigner ici.

Nul plus que moi n'a admiré Jules Gérard, allant seul à la rencontre du lion, et quelquefois luttant corps à corps avec lui; j'ai frissonné au récit que me faisait un officier anglais de ses chasses au tigre dans les jungles de l'Inde. Certes, c'étaient des hommes courageux!

Eh bien ! je connais un homme plus courageux encore : c'est le simple matelot baleinier. Le chasseur n'a affaire qu'au lion ou au tigre, le sol ne tremble pas sous ses pieds. Le baleinier a deux ennemis à combattre à la fois, et quels ennemis ! la baleine et la mer.

Les deux mois qui viennent de s'écouler sont les plus beaux de notre navigation. Nous entrons maintenant dans la période douloureuse de notre voyage. Chaque jour sera marqué par une misère nouvelle, et notre odyssée se terminera par une catastrophe inouïe dans les annales maritimes.

A terre, un coup d'œil sur la nature suffit pour faire connaître la saison où l'on se trouve ; en mer, rien n'indique les changements du temps, et le calendrier seul nous apprend que nous sommes au 15 du mois d'avril, au printemps.

A cette date, l'eau se fait plus rare, et celle qui nous reste, recueillie un jour d'orage sur le plancher goudronné du pont, chauffée dans des futailles exposées aux rayons du soleil, a pris un goût et une odeur tellement forts, que la répugnance qu'on éprouve à la boire est presque égale à la torture de la soif.

La cuisine va de mal en pis. Manchester, qui n'avait jamais tiré bon parti des provisions fraîches qu'il avait eues sous la main, ne sachant plus comment varier l'ordinaire avec le lard et les haricots qu'il a encore à sa disposition, prend le parti de ne plus le varier du tout.

A dix heures, je passais quelquefois près de sa hutte-cuisine ; il était toujours sur le seuil de son laboratoire.

« Eh bien ! mon brave ami, qu'avons-nous pour dîner ?

— La même chose qu'hier.

— Du lard, alors ?

— Oui, monsieur l'abbé.

— Blanc ou jaune ?

— Jaune. »

Le soir, les haricots remplaçaient le lard.

Ici je me permettrai de poser un problème dont je réclame instamment la solution.

Étant donnée une portion de cinquante haricots, dont dix et demi sont cuits, vingt et trois quarts à peine ramollis, et les autres entièrement crus, comment arriver à faire un souper sérieux ?

Il vint même un moment où le lard jaune, le hideux lard jaune, fut réservé pour les jours de fête.

Les événements font les grands hommes ; Manchester se montra sublime devant la disette ; il eut jusqu'à deux manières de préparer les haricots.

A dix heures du matin, il les faisait bouillir dans la marmite ; c'était merveille de les voir se livrer à une danse échevelée que précipitait de plus en plus le glouglou entraînant de l'eau en ébullition.

Le soir, après leur avoir fait subir la même préparation que le matin, il les passait à la poêle sans graisse d'aucune sorte. Cette friture à sec leur donnait la sonorité des noisettes. Pour comble de malheur, le biscuit, moisi par suite d'un long séjour à bord, fourmillait de vers.

Une tempête qui dura deux jours et deux nuits, vint ajouter à notre misère. C'est la plus forte que j'aie vue dans le cours de mes voyages. Le *Mat-*

thieu, comme affolé du bruit de la foudre dans les airs, des cris du vent dans la mâture, des secousses imprimées par les vagues à sa carène, courait, quoique à sec de toile, avec une vitesse vertigineuse.

Le jour, si forte qu'elle fût, la tempête ne m'a jamais effrayé; mais la nuit, la lutte des éléments entre eux, lutte dont ma vie était l'enjeu, m'a toujours causé un indicible effroi.

Comme un vaillant athlète, le *Matthieu* sortit vainqueur du combat, et sa victoire ne lui coûta qu'une légère blessure : il perdit le bout de son mât de beaupré.

Ces jours de tempête furent pour nous une rude épreuve; nous les passâmes sur le pont, constamment exposés à la pluie et à l'orage.

La pensée que notre périlleux voyage aurait bientôt un terme, jointe à l'insouciance qui est l'heureux partage de voyageurs jeunes et aventureux, contribuait à adoucir l'amertume de l'heure présente. Si nos calculs étaient justes, le mois de mai, qui venait de commencer son cours, ne devait pas le finir avant que nous eussions salué les côtes de la Provence.

Le soir, accoudés sur le bastingage, par des nuits calmes et scintillantes d'étoiles au ciel, de lueurs phosphorescentes sur les flots, le père Cloud et moi laissions aller les heures dans des causeries délicieuses. Les noms de nos amis d'Afrique remontaient souvent de notre cœur à nos lèvres. Nous assistions par la pensée à leur travail de chaque jour; nous prenions notre part de leur rude labeur; nous les suivions le matin à la

chapelle à l'heure bénie où ils offraient le saint sacrifice ; le soir, à la tombée du jour, nous les contemplions, oublieux de leurs fatigues, la joie dans l'âme, prosternés devant l'autel resplendissant de lumières et de fleurs de la douce Vierge des cieux. A ces pensées nos cœurs se serraient de tristesse, nos voix se taisaient, et nous restions des heures entières à déplorer en nous-mêmes notre isolement du monde chrétien.

Le 9 mai, vers midi, après avoir fait son point, le lieutenant nous annonça que le lendemain nous entrerions dans le détroit de Gibraltar. Notre enthousiasme fut si grand à cette nouvelle, que je pris pour un éclair de génie l'air de sotte satisfaction qui, en ce moment, courait sur la figure de notre capitaine en second.

Tout le reste du jour il ne fut question que de Gibraltar.

A dix heures du soir, avant de me coucher, je dis à Manchester, qui était de quart au bossoir :

« Mon brave ami, si tu m'éveilles dès que tu apercevras la terre, il y aura une bonne récompense pour toi.

— Merci d'avance, monsieur l'abbé ; je vais ouvrir l'œil, et, sitôt la terre en vue, je vous éveille. »

Sur cette promesse, je m'étendis sur ma natte, et la veille et le sommeil luttèrent encore dans mes yeux que je rêvais déjà de la terre, qui, à cette saison de l'année, devait être merveilleusement belle dans sa luxuriante végétation.

A minuit, une forte sensation de fraîcheur que

je sentis dans tout le corps m'éveilla. Je me levai à l'instant, et me dirigeai sur l'avant du navire. Le corps de Manchester se dessinait comme une forte ligne noire sur la demi-teinte obscure de la nuit. Je m'approchai; le malheureux, sans souci de la terre, qu'il devait surveiller, des bateaux à vapeur, qui pouvaient nous prendre par le travers et nous couper en deux, dormait profondément, la tête appuyée sur le bord du bastingage.

« Eh bien! lui dis-je après l'avoir secoué rudement, c'est ainsi que tu surveilles la terre!

— Pardon, monsieur l'abbé, je m'étais endormi, » répondit-il en se frottant les yeux.

L'inspection minutieuse que je fis de l'horizon ne m'ayant laissé soupçonner nulle part même une apparence de terre, je pris le parti de regagner ma natte..

Mon nouveau sommeil se prolongea jusqu'à quatre heures du matin; c'était beaucoup, par la brume qu'il faisait alors et le doux plancher qui me servait de lit.

Mon premier coup d'œil est pour l'horizon : ô bonheur! voici enfin la terre!

J'éveille mon compagnon en lui criant :

« Père Cloud, vite, regardez là, devant vous.

— Mais je ne vois rien, me répond mon confrère.

— Là, suivez mon doigt; c'est un rocher.

— Un rocher? non, mais bien un gros navire à l'ancre, et nous allons droit sur lui. »

C'était, en effet, un beau trois-mâts au repos, qui n'avait pas un seul feu allumé.

Mon cri d'alarme, qui traversa, fort et vibrant, le silence de la nuit, mit l'équipage sur pied, et un léger changement dans la direction du navire nous permit d'éviter l'abordage. Quelques minutes après, la silhouette de trois autres navires se détachait du milieu du brouillard : le *Matthieu* allait dessus ; il en était à peine à une centaine de mètres. A la vue de ce nouveau péril, le lieutenant perd la tête et s'écrie : « Nous sommes perdus ! » Le capitaine, malade, couché dans un coin, retrouve à ce moment suprême un reste d'énergie. Il se lève, prend le gouvernail en main, commande d'abattre toutes les voiles, et, grâce à cette manœuvre, nous passons à un mètre du premier navire, et jetons l'ancre un peu en avant des deux autres.

Nous sommes sauvés ! Mais à quel point nous trouvons-nous ? quels sont ces navires à l'ancre et ce bruit assourdissant qui frappe nos oreilles ? On dirait d'une mer qui se brise contre un rocher. Autant de questions qui restaient sans réponse. Ne sachant que conjecturer, nous attendîmes le jour dans la plus grande anxiété.

L'aube parut enfin. Aux premières lueurs, nous distinguons d'abord les navires que nous avions failli aborder ; puis nous apercevons une barre où la mer s'élève comme une montagne, et une plage aride marquée çà et là de quelques misérables cabanes et d'arbustes rabougris.

« Ceci, dis-je au père Cloud, ressemble singulièrement aux plages de la côte des Esclaves.

— Je pense comme vous, me répond mon confrère ; mais je crois qu'à la distance où nous

sommes, nos yeux peuvent nous tromper, car enfin il y a trois mois que nous sommes partis, et le capitaine en second nous annonçait hier au soir que nous étions près de Gibraltar. »

Comme nous nous entretenions ainsi, le canot était mis à la mer, et le lieutenant allait prendre langue avec le capitaine du navire le plus rapproché.

Son absence dura une heure. Il était encore à une centaine de mètres du *Matthieu* que, n'y tenant plus d'impatience, je lui criai :

« Où sommes-nous ? »

Comme il ne répondait pas, quoiqu'il eût entendu ma question, je criai de nouveau, et cette fois d'un ton qui n'admettait pas de retard :

« Où sommes-nous ? »

— Au cap Saint-Paul, me répondit-il alors d'une voix brisée par la honte.

— Y a-t-il un cap Saint-Paul sur la côte du Maroc ? demandai-je aussitôt au capitaine.

— Non, monsieur l'abbé, me répondit-il.

— Alors, repris-je, ce cap Saint-Paul est bien le cap de ce nom situé dans le golfe de Guinée ; de sorte qu'après trois mois de mer nous ne sommes qu'à trois journées de distance de notre point de départ. »

Le capitaine, atterré, ne voulait pas croire à ce malheur.

J'allai chercher la carte d'Afrique.

« Voici le cap Saint-Paul, lui dis-je, et voilà la plage de Whydah ; » et je lui indiquai du doigt les deux points.

Le doute n'était plus possible.

Notre lieutenant pouvait aller de pair avec ce capitaine ignorant, dont il est fait mention dans la légende maritime, qui, se croyant arrivé à la Martinique, atterrit au bas de la Charente, son point de départ.

Revenus de notre stupeur, nous examinâmes de sang-froid la gravité de la situation.

Nous n'avions plus de vivres, et les navires en rade ne pouvaient nous en fournir d'aucune sorte. Je proposai de revenir à Whydah, notre point de départ, déclarant que, si on ne se rendait pas à mon avis, je débarquerais avec le père Cloud au cap Saint-Paul pour gagner la mission par terre. Ma proposition, étant la seule praticable, fut adoptée par tout l'équipage.

Restait à fixer l'heure du départ; mais cette heure ne dépendait pas de nous. Il fallait attendre, pour lever l'ancre, une forte brise de terre; car nous étions mouillés si près de la barre, que la moindre fausse manœuvre pouvait nous jeter sur les brisants.

La journée que nous passâmes en vue du cap Saint-Paul fut d'une tristesse infinie : le vent soufflait toujours du large, et la nuit vint que rien n'était changé dans notre situation. Quand l'ombre couvrit la mer et que les navires se détachèrent en silhouette sur un fond gris tournant au noir, les périls de la nuit précédente se représentèrent à mon esprit avec une vérité effrayante. Je portai alors plus longuement que je ne l'avais fait encore ma pensée vers Dieu, et le remerciai dans toute l'effusion de mon cœur de nous avoir arrachés à une mort certaine.

Enfin voici la brise de terre; nous partons : il est six heures du matin. Le capitaine en second, couché sur un banc, médite sur l'effroyable aventure dans laquelle son ignorance nous a jetés. Nous suivons la côte, et, pour plus de sûreté, je demande à ne voyager que le jour.

Comme la nuit venait, nous atteignons Petit-Popo; l'ancre tombe à la mer, et les flots apaisés, le ciel serein, et le parti pris de faire bon cœur contre mauvaise fortune, nous procurèrent un repos dont nous avions le plus grand besoin.

Le lendemain, la mer, aussi calme que la veille, le vent toujours favorable, nous firent lever l'ancre au point du jour.

A trois heures du soir, nous étions devant Agoué; nous y passâmes la nuit, pour en repartir le lendemain vers dix heures.

Faute de communications avec la terre, nous ne pûmes nous procurer des vivres ni à Petit-Popo ni à Agoué. La disette allait toujours croissant; nous en étions presque réduits à ne plus manger qu'en imagination, ce qui est bien la plus triste façon de manger que je connaisse.

J'espérais être plus heureux à Grand-Popo; il y avait là une factorerie française, et l'agent principal de cette maison était de mes amis.

Un orage violent, qui éclata pendant notre traversée d'Agoué à Grand-Popo, retarda notre marche et ne nous permit d'arriver qu'à l'heure du crépuscule, alors que tous signaux avec la terre étaient devenus impossibles. La pluie dura toute la nuit; nous la reçûmes stoïquement sur nos épaules. Quand le jour se fit, la pluie perdit peu à peu de

sa violence, et se changea en une bruine serrée, qui engourdit notre corps et affecta notre moral au point de nous rendre d'une humeur exécrable.

Je ne connais rien de pénible comme l'immobilité sous la pluie, et le tyran qui avait imaginé de faire périr un de ses ennemis en laissant tomber de l'eau goutte à goutte sur sa tête, avait imaginé un supplice atroce.

Nous étions à la date du 15 mai, jour où l'Église célébrait, cette année, la fête de la Pentecôte. J'avais compté célébrer en France cette belle solennité religieuse; Dieu ne l'avait pas voulu. Je me soumis à sa volonté sainte; mais le souvenir de mon bonheur d'autrefois me rendit encore plus sensible ma misère présente.

La barre était agitée, la plage solitaire; nos signaux multipliés restaient sans réponse. Nous désespérions de communiquer avec la terre, lorsque, vers dix heures, nous vîmes un groupe de noirs se diriger vers la mer. Après être restés longtemps à examiner le large et le navire, ils se décidèrent enfin à armer une pirogue. En moins d'une heure ils étaient à bord.

Hélas! ils venaient en curieux, les mains vides. Je découvris cependant dans l'intérieur de la pirogue un petit paquet d'oignons dont la tête avait la grosseur du pouce. J'en fis l'acquisition pour quelques bagatelles.

Ces oignons furent tout notre déjeuner au jour mémorable de la fête de Pentecôte en l'année 1864.

En congédiant les nègres, je leur remis pour M. Rouland, chef de la factorerie française, un petit billet dans lequel je lui exposais notre détresse,

avec prière de venir à notre secours. J'étais sûr que M. Rouland répondrait à mon appel, à moins d'impossibilité absolue.

En effet, vers quatre heures, je le vis se diriger vers la plage et monter dans une pirogue, malgré les gestes des nègres qui signifiaient clairement que la barre était infranchissable.

Il nous arriva mouillé de la tête aux pieds, mais heureux de son dévouement ; il ne venait pas les mains vides. Les nègres étalèrent sur le pont du pain, du biscuit, des fruits et un superbe mouton.

Il y avait longtemps que nous n'avions été à pareille fête.

La barre devenant de minute en minute plus impraticable, M. Rouland, ne put rester avec nous qu'une demi-heure environ : le temps de lui faire le récit de notre triste aventure.

Il partit, comblé de nos bénédictions.

Manchester était déjà à l'œuvre.

Je ne dirai rien de notre souper : le génie d'Homère célébrant les festins des chefs de la Grèce au siège de Troie, la verve de Cervantes décrivant les splendeurs des noces de Camache ne seraient pas de trop pour peindre notre satisfaction.

Un sommeil calme et réparateur fut le couronnement de cette journée.

Le lendemain, au petit jour, nous commençons notre dernière étape.

Il n'y avait de radieux à bord que le père Cloud et moi. Nous allions revoir le Dahomé, nos chers nègres, nos bons confrères... Nous ne songions plus à la France.

Une navigation constamment heureuse nous

amena de bonne heure en vue des côtes du Dahomé, et l'ancre tomba en face de la factorerie française, à l'endroit même d'où nous étions partis il y avait plus de trois mois.

M. Ardisson, sur le seuil de son kiosque, regarda longtemps les couleurs françaises qui flottaient sur notre brick; mais comme il n'attendait pas de navire, il me parut qu'il ne s'en préoccupait pas autrement.

Il n'y avait en rade qu'un navire portugais. Vers trois heures du soir, nous vîmes une pirogue franchir la barre et se diriger sur lui.

« Voilà une excellente occasion d'aller à terre, dis-je au capitaine. Quoique la mer soit houleuse et la barre agitée, je m'offre pour tenter l'aventure; faites parer le canot, et je pars. »

J'accostai le navire portugais avant la pirogue. Cette embarcation, qui ramenait le capitaine à son bord, avait reçu une trombe d'eau à son passage de la barre.

Le capitaine portugais essaya de me dissuader d'aller à terre. « Vous savez, ajouta-t-il pour me convaincre de la témérité de mon entreprise, que vous aurez plus de peine à gagner la plage que je n'en ai eu pour venir à bord.

— Je le sais, capitaine; mais je suis décidé à ne plus retourner sur le navire de malheur que je viens de quitter. »

Je m'adressai alors aux canotiers nègres :

« Voulez-vous, leur dis-je, me prendre dans votre pirogue ?

— Oui, père, me répondit le chef; et si tu tombes dans la barre, nous te porterons à terre.

— Eh bien , partons ! »

Avant d'aborder le premier brisant, je fis le signe de la croix, une petite prière, et puis j'entrai sans crainte dans le tourbillon.

Les vagues du premier brisant nous poussent avec une rapidité vertigineuse sur le second ; celles du second sur le troisième ; et, avant que j'y eusse pris garde, la pirogue s'enfonçait si fortement dans le sable de la plage, que le soubresaut me fit tomber de mon long au fond de l'embarcation. Quoique contusionné, je me relève au plus vite, mais pas assez vite cependant pour éviter une vague, qui m'enveloppa en entier.

Passer la barre au prix d'un bain, c'est peu de chose ; je m'estimai donc très-heureux.

M. Ardisson, qui venait de me reconnaître, courait à ma rencontre.

Je m'amusai un instant de sa surprise.

« Quelles sont les nouvelles de Marseille ? me demanda-t-il.

— De Marseille ? Mais Marseille n'existe plus ; un tremblement de terre doit l'avoir engloutie, car nous n'avons trouvé nulle trace de la cité de la bouillabaisse et de l'aiyoli.

— Mais j'y pense, reprit-il, il n'y a que trois mois que vous êtes parti ; vous n'avez pas eu le temps d'aller à Marseille et de revenir ici. Quel est donc ce navire qui vous a ramené ?

— Ça, lui dis-je en lui montrant le vilain sabot qui se balançait lourdement sur son ancre, c'est le *Matthieu* ; » et je lui racontai notre odyssée comme nous gagnions son kiosque.

Après quelques minutes laissées à son ébahissement, j'ajoutai :

« Le père Cloud est encore à bord ; envoyez, je vous prie, une pirogue pour le prendre.

— C'est impossible pour ce soir, me répondit-il ; la mer devient de minute en minute plus mauvaise, et voilà la nuit qui va tomber. »

A l'obligeance de me faire préparer un hamac M. Ardisson joignit celle de m'inviter à souper à la factorerie.

M. Cloud et Augustin débarquèrent le lendemain matin à huit heures.

Notre voyage était à recommencer.

FIN

TABLE

CHAPITRE I

La côte des Esclaves. — Une vision au Colisée. — M. Papetard. — L'œuvre des Enfants noirs. — Les enfants noirs à Whydah. — Les enfants noirs à Puerto-Real. — Extraits du journal *les Missions catholiques*. — Bons résultats de l'œuvre des Enfants. . . . 5

CHAPITRE II

De Whydah à Grand-Popo. — Une insolation. — Combien M. le consul d'Espagne payait le bonheur de faire ses pâques. — Voyage en pirogue. — La factorerie française. — Grand-Popo. — Un féticheur. — Un chien peu dévot. — La première messe et le premier baptême à Grand-Popo. — Ma visite au président de la république. . 17

CHAPITRE III

De Grand-Popo à Agoué. — La première heure du jour sur la lagune. — Une excursion dans les terres. — Rencontre d'un caïman. — Origine d'Agoué. — Incendie de la ville. — Ma visite au président de la république. — Les nègres libérés au Brésil. — La religion chrétienne à Agoué. 35

CHAPITRE IV

D'Agoué à Petit-Popo. — Voyage en pirogue. — La flottille de guerre d'Agoué. — La flottille de guerre de Petit-Popo. — L'amiral nègre et le gin. — Petit-Popo. — La factorerie hollandaise. — Le chef des forbans. — Mes efforts pour amener la paix. — Je fais de la médecine. — Voyage de M. Borghero. — Retour à Whydah. 51

CHAPITRE V

De Whydah à Porto-Novo. — Voyage de nuit. — Godomé. — El senhor José. — Le cabacère de Godomé. — La grande lagune. — Un singulier remorqueur. — Porto-Novo. — La factorerie française. — M. Dumas. — Les chrétiens du Brésil. — La première messe à Porto-Novo. 69

CHAPITRE VI

Porto-Novo. — La flore. — La faune. — Origine du royaume. — Les palais du roi. — Deux musiciens et un poète. — Entrevue avec le roi. — Les féticheurs. — Trois voleurs. — Une légende arabe. — Porto-Novo possession française. 86

CHAPITRE VII

Succès de l'œuvre apostolique à Porto-Novo. — Lettre de M. Borghero. — Établissement de la mission catholique, le 17 avril 1864. — Le temple des fétiches devenu le temple de Dieu. — La maison du missionnaire. — Inauguration solennelle de la mission. — L'Immaculée Conception et la Noël à Porto-Novo. — Une *tornado*. 105

CHAPITRE VIII

De Porto-Novo à Badagri et Lagos. — Je voyage avec un négrier. — Ses opinions sur les nègres, et sa manière d'honorer saint Antoine. — Badagri. — La factorerie brésilienne. — Lander à Badagri. — L'eau fétiche, l'arbre fétiche. — Tempête sur la lagune. — Comment je découvris que la doctrine des stoïciens n'a aucune valeur. — La lagune après la tempête. 117

CHAPITRE IX

Lagos transformé. — Le protestantisme à Lagos. — Un missionnaire devant les fétiches. — Funérailles. — Un bal à la factorerie française. — Départ pour Palmas. — Un orage au désert. — Abandon dans le désert. — Une femme nègre. — L'étoile d'espérance. 137

CHAPITRE X

Palmas. — M. Bieul et la factorerie française. — Le gouverneur anglais. — La justice anglaise en pays nègre. — Un temple de fétiches. — Un philosophe militaire. — Départ pour Épé. — Les Croumanes. — Une forêt vierge. — Une pirogue de gala. — Posson, roi d'Épé. — La villa royale. — Un couvert royal. — Les Anglais au Jabou. — Une école musulmane. — Un marabout du cap Monte. — Retour à Lagos. 157

CHAPITRE XI

Jules Gérard, le tueur de lions, au Dahomé. — Ses projets de voyage dans l'intérieur de l'Afrique. — Jugement de l'amiral Fleuriot de Langle sur Jules Gérard. — Notre dernière entrevue à Lagos. — Sa mort à Sierra-Leone. — M. Burton. — Notre première rencontre. — Ses voyages. — Notre rencontre au Dahomé. — Jugement sur M. Burton. 179

CHAPITRE XII

Départ pour la France. — Le passage de la barre. — Le *Matthieu*, son équipage. — En mer. — Première soirée à bord. — Un dimanche en mer. — La pêche : les dorades, les bonites, les poissons volants. — Comment le mousse ne prit pas de rat et comment il mangea le sucre. — La terre. — Une manière ingénieuse d'essuyer les assiettes. — Prise d'un requin. — Diverses histoires de requins. 190

CHAPITRE XIII

Le calme plat. — Un officier anglais. — Une bande de dauphins. —
 Hérodote et les dauphins. — Mort du mousse. — Une baleine, un
 navire baleinier. — Un problème à résoudre. — Une tempête. —
 Comment, au lieu d'entrer dans le détroit de Gibraltar, nous
 manquâmes de nous perdre sur la côte des Esclaves. — Le cap
 Saint-Paul. — Retour à Whydah. 211

SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES

3 9088 01091 7623